

Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Cette œuvre est hébergée sur « *Notes du mont Royal* » dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES

Google Livres

JEANNE D'ARC,

TRAGÉDIE

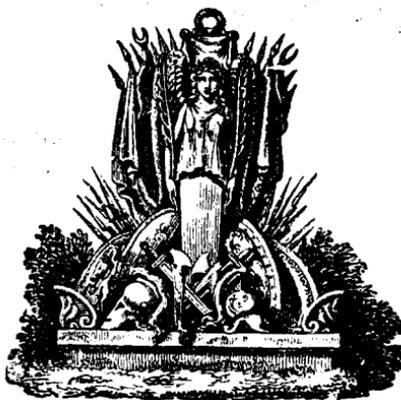
DE SCHILLER,

TRADUITE EN VERS FRANÇAIS,

PAR

M^{ME} CAROLINE PAVLOF,

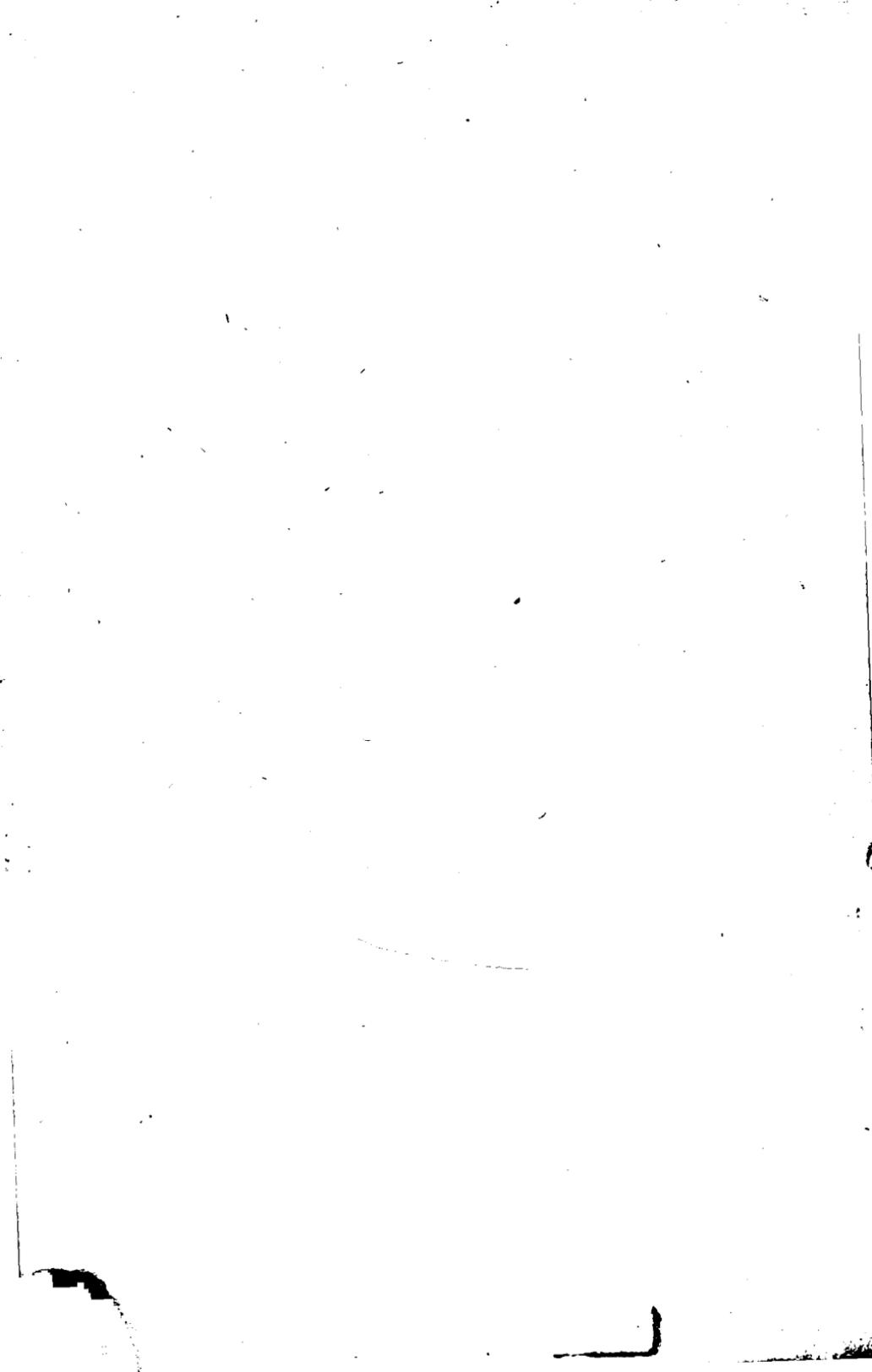
NÉE IAENISCH.



PARIS,

TYPOGRAPHIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES,
IMPRIMEURS DE L'INSTITUT, RUE JACOB, 56.

M DCCC XXXIX.



JEANNE D'ARC,

TRAGÉDIE

DE SCHILLER,

TRADUITE EN VERS FRANÇAIS,

PAR

M^{lle} CAROLINE PAVLOF,

NÉE IAENISCH.



475463.

JEANNE D'ARC,

TRAGÉDIE

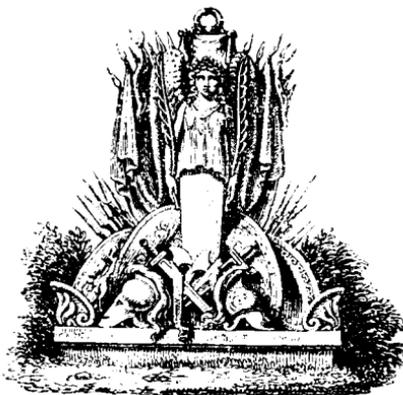
DE SCHILLER,

TRADUITE EN VERS FRANÇAIS

PAR

M^{ME} CAROLINE PAVLOF.

NÉE IAENISCH.



PARIS;

TYPOGRAPHIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES,
IMPRIMEURS DE L'INSTITUT, RUE JACOB 56.

M DCCCXXXIX.

3. 25. 03.



AVANT-PROPOS.

Jeanne d'Arc est sans contredit le sujet le plus épique de nos annales; là, le merveilleux est de l'histoire, et ce merveilleux est plus riche de poésie que tout ce que l'imagination aurait pu créer.

Mais il fallait le génie de Schiller pour tirer un drame de cette épopée; il fallait une intelligence aussi puissante que la sienne pour ne point se perdre dans la profondeur religieuse que domine le fait historique. La langue d'un peuple est l'expression de son existence; la pensée du poète y trouve sa forme, et de cet accord entre l'intelligence et les choses naissent les chefs-d'œuvre. L'idiome allemand, qui se prête également au naïf et au sublime, ouvrait à Schiller les ressources qui naissent des contrastes, dans l'ordre moral comme dans l'ordre physique; il a pu, sans déroger, descendre des hauteurs de l'inspiration au langage simple des villageois, et montrer au spectateur cette galerie de personnages si divers, rois, princes, chevaliers, archevêques, cultivateurs, soldats, c'est-à-dire, toute une époque, avec ses costumes, ses idées, ses mœurs, ses instincts, ses joies ou ses haines nationales, ses revers et ses triomphes. Le poète a su, avec une conve-

nance admirable, assouplir le jeu de tous ces ressorts, pour en composer un ensemble où tout se déduit et s'enchaîne. A peine découvre-t-on quelques taches dans cette grande composition : Schiller a cru qu'en admettant l'intervention céleste comme cause des succès de Jeanne d'Arc, il affaiblirait l'intérêt dont elle est le centre unique ; il a voulu que, semblable à l'Achille d'Homère, cette paysanne sublime ne fût pas complètement invulnérable ; et il la condamne à mourir si elle ouvre son cœur à l'amour.

Mais l'essence du sujet est telle, il est si complet dans sa vérité, que l'artifice du poète, en prêtant à l'héroïne une faiblesse qui la fait redescendre au niveau commun, n'atteint point le but proposé. En effet, cette passion de Jeanne, qui ne se révèle qu'à la fin du troisième acte, étonne plus qu'elle ne touche ; elle ressemble trop à un piège de la Providence, et le spectateur ne peut souhaiter que la libératrice et Lionel soient heureux l'un par l'autre. Jeanne mourant parce qu'un regard l'a séduite, n'est plus qu'une femme ordinaire ; Jeanne mourant sans faiblesse, quand son œuvre est achevée, est une sainte que les gloires du martyr enlèvent au séjour terrestre. Le poète reprend toute sa puissance en rentrant dans la donnée véritable du drame, et le dénouement ne laisse rien à désirer. Et en outre, quelle sagesse dans l'ordonnance du poème ! quelle convenance exquise dans le langage de chacun ! Comme les images naïves et gracieuses succèdent heureusement à tout ce que les sentiments héroïques et l'exalta-

tion religieuse peuvent donner de pompe au style et d'élevation à la pensée!

Il fallait non moins de courage que de talent pour oser lutter avec Schiller dans une langue dont le génie offre des différences si marquées avec celui de l'idiome original. Comment donner le change à nos habitudes, à ces préventions que l'école romantique n'a pu détruire, parce que le genre sévère de la scène tragique a reçu, en France, le cachet d'une époque, et que la perfection de la forme s'est moulée, pour ainsi dire, sur l'élégance et la pompe qui caractérisent le grand siècle? Pour se faire l'interprète de Schiller, il fallait non-seulement connaître toutes les ressources de notre langue, mais se sentir en état d'en créer de nouvelles, en s'inspirant de tout ce qu'il y a de naïf, d'intime et d'énergique dans ce grand modèle : pour réussir dans une pareille tâche il fallait en quelque sorte être doublement poète.

Une jeune dame russe, madame Caroline Pavlof, n'a point reculé devant cette œuvre que notre rôle d'éditeur nous interdit d'apprécier.

Madame Pavlof, née Jaenisch, a déjà publié à Leipzig un volume de poésies allemandes, sous le titre de *Aurore boréale**, et dont les revues ont parlé avec éloge. Un autre recueil, intitulé *Préludes*, est à la fois une promesse et une nouvelle preuve de la fécondité de son talent. Il semble,

* Das Nordlicht. Proben der neueren russischen Litteratur von Caroline von Jaenisch. Dresden und Leipzig, 1833.

au reste, que la famille de madame Pavlof soit prédestinée aux succès littéraires : M. Pavlof a publié récemment en russe des nouvelles pleines d'intérêt, et qui peuvent aller de pair avec ce que nous avons de mieux en ce genre.

N'oublions pas de dire que la modestie de madame Pavlof lui avait fait craindre de publier cette traduction avant qu'une plume française en eût fait disparaître quelques imperfections. A cet effet, elle a envoyé de Moscou son manuscrit à un de ses compatriotes, avec lequel on nous a mis en rapport. Nous avons eu la présomption d'assumer sur nous cette tâche; mais, voyant qu'à chaque correction une grâce était sacrifiée, nous avons pensé que le public nous saurait gré de posséder l'œuvre de madame Pavlof dans sa précieuse originalité. Nous nous sommes décidé à ce dernier parti, non-seulement par respect pour l'œuvre en elle-même, mais encore parce qu'en comparant la traduction au texte, nous avons reconnu que, presque toujours l'apparente liberté de la phrase poétique du traducteur est un reflet naïf et consciencieux de la manière de Schiller; et que cette allure parfois négligée, et qui blesse l'étiquette de notre alexandrin, est un garant de plus de fidélité et d'intelligence. Nous croyons, au reste, que la sévérité de la critique sera désarmée devant cette triple considération : Une jeune dame *russe* a traduit en vers *français* une des plus belles tragédies de la scène *allemande*.

J. CHOPIN.

JEANNE D'ARC,

TRAGÉDIE

DE SCHILLER,

TRADUITE EN VERS FRANÇAIS,

PAR

M^{ME} CAROLINE PAVLOFF.

PERSONNAGES.

CHARLES VII.

LA REINE ISABEAU.

AGNÈS SOREL.

PHILIPPE LE BON, Duc de Bourgogne.

LE COMTE DE DUNOIS, Bâtard d'Orléans.

LA HIRE.

DUCHATTEL.

L'ARCHEVÊQUE DE REIMS.

CHATILLON, Chevalier bourguignon.

RAOUL, Chevalier lorrain.

TALBOT, Général des Anglais.

LIONEL, }
FASTOLF, } Chefs anglais.

MONTGOMERY, jeune Gallois.

PLUSIEURS CHEVALIERS français, anglais et bourguignons.

TROIS MAGISTRATS députés de la ville d'Orléans.

Un héraut anglais.

THIBAUT D'ARC, riche villageois.

MARION, }
LOUISON, } ses filles.
JEANNE, }

ÉTIENNE, }
CLAUDE - MARIE, } Villageois.
RAYMOND, }
BERTRAND, }

UN CHARBONNIER ET SA FEMME.

UN CHEVALIER NOIR, (apparition.)

Seigneurs, Prélats, Maréchaux de France, Magistrats, Courtisans, dames
et autres personnages muets du cortège du sacre. Pages, Soldats, peuple.

L'action se passe en France en 1430.

JEANNE D'ARC,

TRAGÉDIE

DE SCHILLER,

TRADUITE EN VERS FRANÇAIS.

PROLOGUE.

SCÈNE I.

Un paysage. A droite, sur le devant, une chapelle; à gauche, un grand
chêne.

THIBAUT D'ARC, MARION, LOUISON, JEANNE,
ÉTIENNE, CLAUDE-MARIE, RAYMOND.

THIBAUT.

Oui, nous sommes Français encor, propriétaires,
Pour ce jour, du vieux sol qu'ont labouré nos pères;
Chacun de nous est libre et jouit de son bien :
Mais ce sort, mes amis, il peut changer demain.

Nous avons vu l'Anglais envahir notre France,
 Partout son étendard victorieux s'avance,
 Les pieds de ses chevaux foulent nos champs fleuris ;
 Déjà, soumise au joug, la ville de Paris,
 Méconnaissant les droits du prince légitime,
 A déferé le sceptre au bras qui nous opprime ;
 Et le fils de nos rois fuit, et ne trouve pas
 Un asile assuré dans ses propres États ;
 Bourgogne, son cousin, ardent à le combattre,
 Complice des Anglais, met sa gloire à l'abattre ;
 Sa détestable mère aux vainqueurs orgueilleux
 Prête un secours impie et triomphe avec eux.
 Partout on voit brûler les villages, les villes ;
 Déjà de nos vallons, naguères si tranquilles,
 Approchent l'incendie et le carnage affreux.

J'ai donc pris mon parti, chers voisins, oui je veux,
 Si le ciel le permet, sans tarder davantage,
 De mes enfants chéris bénir le mariage.
 Car la femme, en ces temps de guerre et de terreur,
 A besoin d'un ami, d'un abri protecteur ;
 Un amour mutuel nous rend, quoi qu'il advienne,
 Tout fardeau moins pesant.

(Au premier Villageois) Venez, mon brave Étienne ;
 Vous aimez Marion. Quand les cœurs sont d'accord,
 Et les champs contigus, que désirer encor ?

C'est un double lien qui nous promet d'avance

Le bonheur. . . . (Au second)

Claude! hé bien, vous gardez le silence!

Ma Louison soupire.... irai-je désunir

Vos cœurs? Vous n'avez pas de richesse à m'offrir...

Mais qui peut maintenant compter sur la richesse?

Le pillage et le feu nous menacent sans cesse.

Le sein de l'honnête homme est un plus sûr abri

En ces temps...

CLAUDE-MARIE.

Louison!

LOUISON.

O mon père chéri!

THIBAUT.

Chacune aura pour dot trente journaux de terre,

Plus un troupeau. Le ciel vous bénira, j'espère,

Ainsi qu'il m'a béni.

MARION. (embrassant Jeanne)

Suis notre exemple, viens!

Rends ce bonheur complet, que trois heureux liens

Se forment en ce jour, réjouis notre père! . . .

THIBAUT.

Le temps nous presse, allez; qu'on se hâte de faire

Les apprêts: à demain vos noces, et je veux

Que le village entier fête ce jour heureux.

(les deux couples sortent.)

SCÈNE II.

THIBAUT, RAYMOND, JEANNE.

THIBAUT.

Leur exemple à ton cœur parlera-t-il, ma fille ?
Tes sœurs font mon espoir ; seule, dans ma famille,
Rempliras-tu de deuil, de soucis mes vieux jours ?

RAYMOND.

Mais quel est donc son tort ? vous la blâmez toujours.

THIBAUT.

Ce jeune homme si doux, modeste autant que sage,
Qui n'a point son second dans tout notre village,
Il t'aime, depuis plus de deux ans ; chaque jour
Il t'entoure de soins, mais sans aucun retour.
Oui c'est toujours en vain qu'il aspire à te plaire,
Tu le repousses, froide, indifférente, austère ;
Nul autre prétendant n'a jamais obtenu
Un sourire de toi ! . . . Ton printemps est venu,
Ce sont les jours heureux d'espoir et d'allégresse ;
Je te vois radieuse et belle de jeunesse,
Je vois s'épanouir la fleur de ta beauté,
Mais jusqu'ici toujours en vain j'ai souhaité
Que l'amour en ton âme enfin s'épanouisse,

Comme une belle fleur dans la saison propice.
Oh ! cette indifférence est une triste erreur
Dont gémit la nature ! et moi je blâme un cœur
Qui se renferme froid et sévère en lui-même,
Et qui ne sait aimer à l'époque où tout aime.

RAYMOND.

Ne la contraignez pas, son amour précieux
Doit mûrir lentement comme un fruit savoureux ;
Elle se plaît encor sur les monts solitaires ;
Elle craint de quitter pour nos humbles chaumières,
Que mille soins obscurs visitent chaque jour,
Sa campagne sans borne et son libre séjour.
Souvent, quand je la vois, du fond de nos vallées,
S'arrêter au sommet des hauteurs isolées,
Et debout, au milieu de son troupeau nombreux,
Noble et grande, abaisser un regard sérieux
Sur les humbles hameaux où la foule s'agite,
Je la crois étrangère au monde qu'elle évite...
Oui, je crois voir passer sur ce séjour mortel
Un être pur et saint que réclame le ciel.

THIBAUT.

Et c'est ce que je vois avec peine ; elle évite
Les innocents ébats de ses sœurs ; elle quitte,
Avant le chant du coq sa couche, et tout le jour
Elle ne fait qu'errer sur les monts d'alentour.

A l'heure ténébreuse et redoutable, à l'heure
Où l'homme ami du ciel près de l'homme demeure,
Son pied furtif s'éloigne et se glisse sans bruit
Dans le mystérieux empire de la nuit;
Seule, elle va s'asseoir dans la sombre campagne,
Et converser avec le vent de la montagne.
Pourquoi donc mène-t-elle en ce lieu chaque fois
Pâturer son troupeau? Fréquemment je la vois
Passer des jours entiers sous l'arbre druidique,
Dont tous nous redoutons l'influence magique.
De tout temps, et chacun le sait, l'esprit du mal
Eut son gîte maudit sous cet arbre fatal.
Les vieillards du village en content des histoires
Qui font frémir d'effroi; parmi ses branches noires,
Sous son feuillage épais on entendit cent fois
Des bruits mystérieux suivis d'étranges voix,
Des accents inconnus qui glaçaient d'épouvante....
Et moi-même, une fois que vers la nuit tombante,
Je m'étais attardé, m'en revenant, je vis
Un fantôme de femme en cet endroit assis;
Il étendit un bras décharné pour me faire
Signe de m'approcher... mais je dis ma prière,
Et je passai bien vite offrant mon âme à Dieu.

RAYMOND (montrant la chapelle).

C'est la paix que répand cette image en ce lieu,

C'est la protection de la reine des anges
Que Jeanne cherche ici. . . .

THIBAUT.

Non! . . . Des songes étranges
Me viennent avertir! Dans mon sommeil trois fois
J'ai vu ma fille à Reims, sur le trône des rois.
Sept étoiles formaient son brillant diadème;
De son sceptre naissaient trois lis, l'éclat suprême
L'environnait, et moi, son père, ses deux sœurs,
Et tous les hauts prélats, les princes, les seigneurs,
Tous. . . . et même le roi s'inclinaient devant elle.
Ah! je le comprends trop ce rêve, il me révèle
Ses sentiments cachés; c'est l'image des vœux,
Des regrets que nourrit son cœur ambitieux;
Elle rougit de nous. . . de moi. . . , la malheureuse!
Le Seigneur la doua de beauté merveilleuse,
De hautes facultés et d'admirables dons;
On ne lui trouve pas d'égale en nos vallons;
Aussi l'orgueil remplit son âme criminelle:
Et c'est l'orgueil qui fit tomber l'ange rebelle,
L'orgueil qui nous soumet au sombre esprit du mal,
Et nous livre à jamais au pouvoir infernal.

RAYMOND.

Peut-on être plus douce et plus modeste qu'elle!
N'obéit-elle pas à ses sœurs avec zèle?

S'est-elle refusée à nos humbles travaux ?
 Oui, le ciel la combla de ses dons les plus beaux,
 Et pourtant sans jamais faire entendre un murmure,
 Elle remplit souvent la tâche la plus dure.
 Et ne voyez-vous pas avec étonnement,
 Vous-même, prospérer miraculeusement,
 Le troupeau qui la suit, le champ qu'elle ensemeince ?
 Autour d'elle un bonheur inconcevable, immense
 Se répand.

THIBAUT.

Un bonheur inconcevable. — Oh ! oui !
 Il me fait frissonner, ce bonheur inouï.
 Mais cessons d'en parler ; je sens qu'il faut me taire ;
 L'enfant ne doit pas être accusé par le père.
 Je ne puis que prier, et pourtant je lui dois
 Les conseils paternels : Ne va plus dans les bois
 Déterrer à minuit les racines sauvages,
 Préparer un secret de magiques breuvages ;
 Ne trace plus des mots et des signes maudits
 Sur le sable aux endroits déserts ; je te le dis,
 Laisse là désormais tes pratiques coupables.
 L'homme évoque aisément les esprits redoutables . . .
 Crois-tu de leur domaine approcher sans danger ?
 Ils attendent, cachés sous un voile léger ;
 Et toujours écoutant, toujours de proie avides,

Attentifs à l'appel, ils s'élancent rapides.
 Crains donc de t'isoler ; l'archange ténébreux
 Osa dans le désert tenter le roi des cieux.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS ; BERTRAND (entre tenant un casque à la
 main).

RAYMOND.

Voilà Bertrand qui vient de la ville prochaine ;
 Que nous apporte-t-il ? Que signifie... ?

BERTRAND (montrant le casque).

A peine

En croyez-vous vos yeux ?

THIBAUT.

En effet, dites-moi,
 Comment ce heaume est-il entre vos mains ? pourquoi
 Venez-vous nous montrer ce symbole de guerre ?

(Jeanne devient attentive et s'approche.)

BERTRAND.

Ce heaume m'est échu d'une étrange manière :
 Pour des achats pressants j'étais à Vaucouleur.
 Le désordre y régnait ; dans la ville en rumeur,
 Des fuyards d'Orléans entraient à l'heure même.

Aux abords du marché la presse était extrême ;
Tandis que je voulais m'y frayer un chemin ,
Une bohémienne , avec ce casque en main ,
M'aborde tout à coup au milieu de la place ,
Et m'ayant regardé quelques instants en face ,
Elle me dit : Je sais que vous cherchez ici
Un casque , arrêtez-vous , achetez celui-ci... }
Achetez , croyez-moi , le prix que j'en exige
Est bien modique. — Allez aux lansquenets , lui dis-je ,
Je suis un villageois , je n'ai , n'en doutez pas ,
Argent ni temps à perdre. Attachée à mes pas ,
Elle me répétait : Prenez , en temps de guerre ,
Ce toit d'acier vaut certe une maison de pierre ;
Ce bien se garde seul et garantit nos jours.
De rue en rue ainsi me poursuivant toujours ,
La femme m'obsédait , s'obstinant à me vendre
Ce heaume ; de ses mains il fallut bien le prendre ;
Je le considérais tout en le refusant ,
Mon regard s'attachait sur cet acier luisant ;
Je me disais : ce casque est digne de la tête
D'un noble chevalier. Tandis que je m'arrête ,
Et que , pesant encor le heaume dans ma main ,
Je songe à cette étrange aventure , soudain
Par la foule emportée et comme un vrai fantôme ,
La femme disparaît.

(Jeanne étend la main pour prendre le casque.)

Il est à moi ce heaume!

BERTRAND.

A vous? pareil atour vous peut-il convenir?

JEANNE (lui arrachant le casque).

Ce casque, je vous dis qu'il doit m'appartenir.

THIBAUT.

Quel caprice!

RAYMOND.

Pourquoi ne pas la satisfaire,
Thibaut? elle lui sied la parure guerrière,
Car son sein virginal renferme un mâle cœur.
Rappelez-vous ce loup féroce, la terreur
Des pâtres d'alentour, et dont la rage avide
Dévastait nos troupeaux; elle, vierge intrépide,
Osa seule attaquer le monstre, et l'obligea
A relâcher l'agneau qu'il emportait déjà.
Nul guerrier, croyez-moi, ne mérite plus qu'elle
Un semblable ornement.

THIBAUT (à Bertrand).

Eh bien, quelle nouvelle
Apportaient ces fuyards entrés dans Vaucouleurs?
Dans la ville sait-on quelques nouveaux malheurs?

BERTRAND.

Qu'à notre maître Dieu prête son assistance,

Et qu'il prenne en pitié le destin de la France !
 Nulle part on ne tient devant les ennemis,
 Jusqu'à la Loire, tout leur est déjà soumis,
 Ils avancent sans cesse, et leur armée assiège
 Orléans...

THIBAUT.

Orléans ! Que le ciel nous protège !
 Hé quoi ! ces oppresseurs qui règnent dans le Nord
 Ne sont-ils pas contents ? Nous faudra-t-il encor
 Voir le Midi porter le joug de l'Angleterre !

BERTRAND.

Un immense appareil de machines de guerre
 Est réuni déjà : l'on voit de tous côtés
 Affluer leurs soldats. Comme en un jour d'été
 L'essaim sort de la ruche et bourdonne au bocage,
 En cherchant son butin ; comme un épais nuage
 De sauterelles vient, obscurcissant les airs,
 S'abattre sur les blés et sur les gazons verts :
 Telle, autour d'Orléans, une foule innombrable,
 Inondant le pays, s'amasse formidable ;
 Et le camp retentit du sourd bourdonnement
 De langages divers, mêlés confusément ;
 Car le duc de Bourgogne aussi mène à ce siège
 Tous ses nombreux vassaux. Les citoyens de Liège
 Les guerriers du Hainaut, le peuple industriel

De Namur, du Brabant les habitants heureux,
Ceux de Bruges, de Gand, dont les métiers habiles
Tissent la soie, et les Zélandais, dont les villes
Propres, belles à voir s'élèvent sur les eaux;
Le Hollandais, soigneux de ses riches troupeaux,
Et le Frison lointain, tous suivent la bannière
De leur puissant seigneur.

THIBAUT.

O déplorable guerre,
Où l'on voit le Français combattre le Français!

BERTRAND.

L'orgueilleuse Isabeau sourit à leurs succès,
Jouissant de leur gloire et de notre disgrâce;
Elle ose revêtir la pesante cuirasse,
Et parcourt à cheval le camp des ennemis;
Excitant les soldats contre son propre fils,
Par d'odieux discours et des mots pleins de haine.

THIBAUT.

Ah! malédiction sur la mère inhumaine!
Puisse l'atteindre un jour le châtement du ciel,
Ainsi qu'il atteignit l'altière Jésabel!

BERTRAND.

Déjà Salisbury, ce destructeur de villes,
Dirige leurs travaux et leurs fureurs dociles;
Lionel l'accompagne, indomptable guerrier,

Et l'illustre Talbot, dont le fer meurtrier
 Moissonne nos soldats. Ils ont fait, dans leur rage,
 Le serment de livrer nos vierges à l'outrage,
 Et de faire égorger sans pitié ni merci,
 Tout ce qui peut porter une arme. Ils ont aussi
 Élevé quatre tours qui dominant la ville ;
 Et du haut de ces tours Salisbury tranquille,
 Épiait chaque jour les citoyens tremblants,
 Assiége du regard les remparts impuissants.
 Les boulets destructeurs entassent les ruines ;
 Sous les murs de la ville on a creusé des mines,
 Et le peuple à toute heure attend qu'avec fracas,
 Un gouffre souterrain s'embrace sous ses pas.

(Jeanne écoute attentivement et pose le casque sur sa tête.)

THIBAUT.

Mais où sont tous nos preux, ces héros des batailles ?
 Que font dans ces dangers et la Hire et Xaintrailles ?
 Où donc est-il l'appui, le plus ferme rempart
 De la France ? où donc est l'intrépide Bâtard ?
 Nont-ils pu détourner le péril qui nous presse ?
 Le roi lui-même enfin sait-il notre détresse ?
 N'aurait-il plus d'espoir ? que tarde-t-il ? pourquoi
 Ne s'oppose-t-il pas à l'ennemi ?

BERTRAND.

Le roi

Tient sa cour à Chinon ; hélas ! que peut-il faire ?

Avec quelques débris comment pousser la guerre ?
 Que peuvent de nos chefs, les efforts, la valeur,
 Sur l'armée épuisée, en proie à la terreur ?
 L'effroi glace chacun ; c'est en vain que nos princes
 Convoquent leurs vassaux dans toutes leurs provinces ;
 Comme un troupeau craintif s'assemble épouvanté,
 Lorsque le loup hurlant sort du bois écarté,
 Tel le peuple français, oubliant sa vaillance,
 Cherche l'abri des forts quand l'ennemi s'avance.
 Pourtant un chevalier a rassemblé, dit-on,
 Quelques lances, qu'il mène au camp du roi.

JEANNE (vivement.)

Son nom ?

Ne le savez-vous pas ?

BERTRAND.

Baudricourt ; mais on doute
 Qu'il échappe à l'Anglais embusqué sur sa route.

JEANNE.

Mais où se trouve-t-il ?

BERTRAND.

Il est campé, je crois,
 Non loin de Vaucouleurs.

THIBAUT (à Jeanne.)

Que t'importe ? tais-toi.

BERTRAND.

Voyant donc que le roi ne saurait nous défendre,
 On prend à Vaucouleurs le parti de se rendre
 Au prince de Bourgogne ; on espère qu'ainsi
 Nous ne nous verrons plus livrés à la merci
 D'un monarque étranger ; que, quelque jour peut-être
 Nous reviendrons encore au légitime maître,
 Si l'on voit la Bourgogne à la France s'unir.

JEANNE (inspirée).

Qui parle de traités ? qui parle d'obéir ?
 Plus de reddition ! plus de joug ! plus d'alarmes !
 Le libérateur vient, il se prépare, il s'arme !
 Son bras va se lever sur ces fiers conquérants ;
 Leur fortune échouera sous les murs d'Orléans !
 Le terme en est marqué, car la mesure est pleine ;
 Le fruit mûr tombera, la récolte est prochaine.
 La Pucelle viendra, sa faucille à la main,
 Abattre les moissons de l'ennemi hautain,
 Et fouler à ses pieds leur renommée immense,
 Qui jusqu'aux cieux s'élève. Ayez tous confiance :
 Avant que vous voyiez l'épi des champs jaunir,
 Et le croissant des nuits dans le ciel s'arrondir,
 Pas un coursier anglais, amis, ne viendra boire
 Au flot qui coulera libre et pur dans la Loire !

BERTRAND.

Il n'est plus de prodige.

JEANNE.

On en doit voir encor !

La colombe prenant un intrépide essor,
Fondra sur les vautours qui rongent la patrie !
Une femme vaincra cette foule aguerrie,
Ce Talbot aux cent bras, qui répand la terreur,
Et ce Salisbury, ce vil profanateur,
Et ce Bourgogne, traître au pays de ses pères ;
Elle dispersera tous ces fiers insulaires,
Comme un troupeau craintif ; et le dieu des combats
Lui prêtera son aide et guidera ses pas !
Le Seigneur a choisi sa faible créature ;
Il se glorifiera par une vierge obscure,
Car il est le Très-Haut, il est le Tout-Puissant !...

THIBAUT.

Qu'a-t-elle ? quel langage étrange et menaçant !
Quel transport inouï s'empare de son âme ?

RAYMOND.

C'est ce casque guerrier sans doute qui l'enflamme,
Et soudain la remplit d'une si vive ardeur ;
Voyez, une brûlante et divine rougeur
Anime son visage, et son regard rayonne.

JEANNE.

Elle se briserait, cette antique couronne !
 Ce pays glorieux et que chérit le ciel,
 Ce pays, le plus beau qu'en son cours éternel
 Éclaire le soleil, cet Éden sur la terre ;
 Il porterait le joug d'une race étrangère !
 Ces Anglais nous pourraient charger de vils liens !
 C'est ici qu'échoua le pouvoir des païens,
 Que la première croix s'éleva tutélaire ;
 Ici de saint Louis repose la poussière ;
 D'ici partirent ceux dont le glaive vainqueur
 Conquit Jérusalem, et vengra le Seigneur.

BERTRAND.

Écoutez ses discours, Thibaut ; où puise-t-elle
 Ce savoir du passé ? quel esprit lui révèle
 Ces hauts événements ? quel regard triomphant !
 Dieu vous donna, voisin, une étonnante enfant.

JEANNE.

La France n'aurait plus de légitime maître !
 Le roi qui ne meurt pas, il devrait disparaître !
 Lui qui des pauvres serfs est le libérateur,
 Qui protège le soc, trésor du laboureur,
 Lui qui veille sur tous, qui rend les champs fertiles,
 Qui place autour de lui ses innombrables villes,
 Lui, terreur du méchant et du faible l'appui ;

Libre d'ambition, car rien n'atteint à lui ;
 Ange consolateur dans la nuit de ce monde,
 Car le trône royal que la grandeur inonde,
 Est l'abri protecteur de tous les malheureux ;
 La force et la clémence y veillent toutes deux ;
 Le coupable frémit, saisi d'effroi ; le juste
 Se présente sans crainte aux yeux du juge auguste.
 Ce nouveau souverain qui vient porter ses pas
 Dans un pays conquis, où ne repose pas
 De ses aïeux chéris la poussière sacrée ;
 Ce prince pourrait-il aimer notre contrée ?
 Lui qui ne fut pas jeune avec nos jeunes gens,
 Lui dont le cœur n'a pas d'échos pour nos accents ;
 Cet homme qui nous parle une langue étrangère,
 De ses enfants peut-il jamais être le père ?

THIBAUT.

Que Dieu sauve la France et le fils de nos rois !
 Nous n'avons pas appris, nous autres villageois,
 A manier l'épée ; il faut nous en remettre
 Au ciel ; nous ne pouvons qu'attendre en paix le maître
 Que le sort des combats doit nous donner enfin ;
 La victoire est toujours un jugement divin.
 Notre prince et seigneur est celui qu'en l'enceinte
 De Notre-Dame à Reims a sacré l'huile sainte ;
 Et dès lors, quel qu'il soit, nous lui serons soumis.
 Allons, et ne pensons qu'au lendemain... amis,

Laissons les grands, les rois, se disputer la terre ;
 Ce sol fécond résiste aux fureurs de la guerre ;
 Que le feu destructeur consume nos hameaux,
 Que nos blés soient foulés aux pieds de leurs chevaux :
 Le printemps de moissons vient recouvrir la plaine ,
 Et le chaume léger se relève sans peine.

(Tous sortent, excepté Jeanne.)

SCÈNE IV.

JEANNE (seule.)

Adieu, monts verdoyants, vallons silencieux !
 Pâturages aimés, recevez mes adieux !
 Jeanne ne verra plus cet asile champêtre,
 Jeanne quitte aujourd'hui le champ qui la vit naître.
 Arbres, fertiles prés que j'arrosai longtemps,
 Refleurissez encor avec chaque printemps ;
 Adieu, grottes ! adieu, mes limpides fontaines !
 Hôte invisible, écho de ces paisibles plaines,
 Qui répétais souvent les chansons que j'aimais,
 Ta voix à mes accents ne répondra jamais.
 Séjour où s'écoulait ma jeunesse rapide,
 Ce sera pour toujours que je t'aurai quitté.
 Je vais t'abandonner, ô mon troupeau timide !
 Tu peux sur les coteaux errer en liberté ;
 Car d'un autre troupeau je dois être le guide,

Dans les champs de la guerre, au sol ensanglanté.
Ainsi me l'ordonna la divine parole...
Je ne recherche point une gloire frivole.
Celui qui vers Moïse, éclatant de splendeur,
Abaissa sur l'Horeb sa brûlante auréole,
Qui l'envoya braver le superbe oppresseur,
Et rendit à sa voix tout prodige facile;
Celui qui de David arma le bras débile;
Celui qui fut toujours favorable au pasteur,
Ce fut lui qui me dit du fond de ce feuillage :
« Va ; je veux que de moi tu rendes témoignage !
« Que ton sein virginal se revête d'airain ;
« Désormais il battra sous la pesante armure.
« L'amour ne doit jamais, souillant ton âme pure,
« Allumer dans ton cœur un feu terrestre et vain ;
« Le myrte n'ornera jamais ta chevelure ;
« Jamais un jeune enfant ne jouera sur ton sein ;
« Mais je t'entourerai d'une gloire guerrière,
« Sans égale parmi les femmes de la terre.
« Lorsque des plus vaillants se glacera le cœur,
« Prends l'oriflamme ; alors le bras d'une bergère,
« Renversant les vainqueurs dans leur puissance altière,
« Ainsi que les épis qu'abat le moissonneur,
« Détournera soudain le cours de leur bonheur...
« Va dans Reims délivré raffermissant le trône,

« Sur le front de ton roi remettre la couronne. »
Un signe m'est promis ; c'est ce signe divin ;
Ce casque est un envoi du ciel qui me réclame :
D'une force sacrée il a rempli mon âme,
Je sens brûler en moi l'ardeur du séraphin !
Quel pouvoir surhumain et m'entraîne et m'enflamme ?
Des armes, des guerriers, j'entends le bruit lointain ;
Le cri de guerre éclate... au signal qui se donne,
Le fier coursier se dresse, et la tompette sonne !

(Elle sort.)

ACTE PREMIER.

La résidence du Roi, à Chinon.

SCÈNE I.

DUNOIS ET DUCHATEL (entrent.)

DUNOIS.

Non ! je n'y puis tenir plus longtemps, sur ma foi ;
Je quitte cette cour ; j'abandonne ce roi ,
Qui trahit son devoir ; et lui-même abandonne
Et ses droits et sa cause. Ah ! tout mon sang bouillonne.
Des pleurs brûlants sont près de couler de mes yeux.
Juste ciel ! des brigands se partagent entre eux
Cette royale France, et nos villes pillées
Remettent en leurs mains leurs vieilles clefs rouillées,
Tandis que nous, ici, dans un repos oisif,
Nous prodiguons un temps précieux, décisif.
On assiège Orléans ; à peine la nouvelle
M'en parvient, que je vole où le danger m'appelle,
Et plein d'espoir j'accours près du prince ; je crois
Trouver tout préparé pour la guerre, et le roi
Déjà prêt à marcher au secours de la ville :
Je le rencontre ici, tenant cour, fort tranquille,

Entouré d'histrions et de gais troubadours,
 Devisant avec eux, inventant tous les jours
 De nouveaux passe-temps, et, pour toute prouesse,
 Par des jeux et des bals amusant sa maîtresse.
 Le connétable enfin veut s'éloigner d'ici;
 Il va quitter le roi, je me retire aussi;
 Je pars, je l'abandonne à son sort déplorable.

DUCHATTEL.

Voici le roi lui-même.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, LE ROI.

LE ROI.

Eh bien, le connétable
 M'a renvoyé l'épée et me quitte. Tant mieux;
 Nous voilà délivrés d'un censeur ennuyeux,
 Qui ne prenait plaisir qu'à tout fronder sans cesse.

DUNOIS.

Je sais le prix d'un homme en ce temps de détresse,
 Et celui-là vaut bien qu'on le regrette fort.

LE ROI.

Vous ne dites cela que pour me donner tort;
 Rien de ce qu'il faisait n'avait votre suffrage.

DUNOIS.

Ce n'est qu'un orgueilleux, un fort sot personnage,
Qui se mêle de tout, veut faire l'important,
Et n'en finit jamais; mais il a su pourtant
En finir cette fois au moins, et se conduire
En homme de mérite; il part, il se retire
Lorsqu'on ne saurait plus rester avec honneur.

LE ROI.

Vous êtes, je le vois, dans votre aimable humeur.
Je ne veux nullement la troubler, et vous laisse.
Duchâtel, écoutez : le roi René m'adresse
Des trouvères qu'on dit exceller dans leur art;
Il faut les accueillir et donner de ma part
A chacun une chaîne en or.

(A Dunois qui sourit ironiquement.)

Je vous fais rire?

DUNOIS.

C'est que je vois forger tant de chaînes d'or.

DUCHATEL.

Sire,

L'argent manque!

LE ROI.

Il en faut trouver. Le troubadour
Ne doit en aucun cas séjourner à ma cour,
Sans qu'on lui fasse honneur, car lui seul environne

D'un rameau toujours vert la stérile couronne;
Son bel art fait fleurir notre sceptre royal;
Régnant joyeusement dans un monde idéal,
Au niveau du monarque il se place sans peine;
Il ne voit pas de borne à son riant domaine;
Dans ses rêves légers il construit à son gré
Son palais somptueux et son trône doré.
Qu'auprès du souverain marche donc le poète,
Car de l'humanité tous deux touchent le faite.

DUCHATTEL.

Sire, je vous ai tu la triste vérité,
Par zèle et par respect; mais la nécessité
Me force maintenant de parler. Hélas! sire;
Vous parlez de donner... Je gémiss de le dire:
Il ne nous reste rien, et déjà le trésor
Est tari tout entier; l'armée exige encor
La solde qu'on lui doit dès longtemps; elle est lasse
De l'attendre toujours vainement, et menace
De vous abandonner; mes efforts et mes soins
Ne fournissent qu'à peine à vos premiers besoins.
Tout manquera bientôt, même le nécessaire.

LE ROI.

Trouve quelque moyen. Voyons, tâche de faire
Quelque emprunt aux Lombards; engage mes châteaux
Mes domaines... enfin mes revenus royaux.

DUCHATEL.

Sire, ils sont engagés pour trois ans.

DUNOIS.

Et je pense
Que nous n'aurons plus rien quand viendra l'échéance.

LE ROI.

Maint beau pays nous resté encor.

DUNOIS.

Tant que Talbot
Nous les laisse. Orléans va se rendre, et bientôt
Vous pourrez faire ainsi que René, ce me semble,
Et garder des moutons tout à votre aise ensemble.

LE ROI.

Et tout en plaisantant, vous ne vous doutez pas
Qu'aujourd'hui même encor ce prince sans États
M'a fait un don royal.

DUNOIS.

Ah! ce n'est pas, j'espère,
La couronne de Naples; on l'a mise à l'enchère
Depuis qu'il est berger.

LE ROI.

C'est une fête, un jeu,
Un monde calme et pur qu'il se crée au milieu
De ce monde réel, orageux et barbare;
C'est un refuge heureux que son cœur se prépare.

Son but est noble et grand , et son désir royal.
 Il veut renouveler ces temps d'amour loyal ,
 Quand, pour juger des preux, se rassembraient les dames;
 Quand un pur dévouement agrandissait les âmes.
 Ces poétiques temps , toujours présents pour lui ,
 Il veut, l'heureux vieillard, nous les rendre aujourd'hui,
 Tels que le souvenir magique nous en reste ,
 Les transporter , ainsi qu'une cité céleste ,
 Sur des nuages d'or au terrestre séjour.
 Il vient de rétablir l'ancienne cour d'amour ,
 Où les dames verront chacun leur rendre hommage ;
 Où se réuniront, soumis au doux servage ,
 Le vaillant paladin et le gai troubadour ;
 Et c'est moi que René nomme prince d'amour.

DUNOIS (après un instant de silence).

Jamais je ne pourrai démentir ma naissance,
 Au point de mépriser l'amour et sa puissance :
 J'en suis l'enfant ; mon nom, ce nom que je lui dois ,
 Est l'héritage auquel se bornent tous mes droits.
 Nul homme ne savait aussi bien que mon père
 Captiver à son gré la beauté la plus fière ,
 Et tous les cœurs cédaient à ses galants efforts ;
 Mais il prenait aussi les castels les plus forts ;
 Rien n'était impossible à sa valeur insigne.
 Pour être à juste droit prince d'amour, et digne

De ce titre, aspirez à des exploits brillants,
Soyez le plus vaillant entre tous les vaillants !
J'ai lu dans les récits des anciennes chroniques
Que l'amour inspirait des actes héroïques,
Qu'il s'alliait toujours aux glorieux dangers,
Que c'étaient des héros, et non pas des bergers,
Qui prenaient autrefois place à la Table ronde.
Celui qui ne sait pas, à la face du monde,
Protéger la beauté, n'a pas droit d'être aimé.
Combattez, délivrez votre peuple opprimé,
Et lorsque vous aurez, comme l'honneur l'ordonne,
Au prix de votre sang conquis votre couronne,
Laissez les doux loisirs alors avoir leur tour,
Et parez votre front du myrte de l'amour.

LE ROI (à un page qui entre).

Qu'est-ce ?

LE PAGE.

Des députés d'Orléans qui demandent
Audience.

LE ROI.

Il suffit, qu'ils entrent. — Ils s'attendent
A trouver du secours sans doute. — Et les moyens ?

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS (*Entrent les députés*).

LE ROI.

Soyez les bienvenus , mes loyaux citoyens
 D'Orléans ; que fait-on dans ma ville fidèle ?
 Contre nos ennemis toujours se défend-elle
 Avec la même ardeur et le même succès ?

LE PREMIER DÉPUTÉ.

Ah ! sire , assistez-nous ! nos maux sont à l'excès ;
 En vain nous résistons ; l'Anglais gagne sans cesse
 Du terrain ; chaque instant augmente la détresse ;
 Nos bastions détruits tombent de toutes parts ;
 Déjà les défenseurs manquent à nos remparts ,
 Car nous payons bien cher , hélas ! chaque sortie
 Que tentent nos soldats ; dans la ville investie
 Vont se faire sentir les horreurs de la faim.
 Dans cette extrémité , le commandant enfin
 Ne pouvant espérer de tenir davantage ,
 A l'Anglais qui nous presse a fait , selon l'usage ,
 Promesse de se rendre au bout de douze jours ,
 S'il ne peut dans ce temps obtenir du secours.

(Dunois fait un mouvement de colère.)

LE ROI.

C'est un bien court délai.

LE PREMIER DÉPUTÉ.

Nous sommes venus, sire,
Avec un sauf-conduit anglais, pour vous instruire
Du triste état qui nous impose cet accord,
Et pour vous demander sans délai du renfort ;
Sinon, dans douze jours, par le droit de la guerre,
Orléans se soumet au joug de l'Angleterre.

DUNOIS.

Et Xaintrailles consent à ce honteux traité?

LE PREMIER DÉPUTÉ.

Non, monseigneur, jamais il ne l'eût accepté.
On n'osait y songer tant qu'il vivait.

DUNOIS.

Xaintrailles

N'est plus ?

LE PREMIER DÉPUTÉ.

Contre l'Anglais défendant nos murailles,
Il est mort en héros pour la France et son roi.

LE ROI.

Ah ! je perds une armée en ce seul homme !

(Un capitaine entre et dit quelques mots à voix basse à Dunois.)

DUNOIS.

Hé quoi !...

LE ROI.

Qu'est-ce ?

DUNOIS.

Les Écossais s'amentent, on essaye

En vain de les calmer; s'ils n'obtiennent leur paye
Ils veulent nous quitter aujourd'hui même.

LE ROI.

Eh bien ,

Que faire, Duchâtel ?

DUCHATTEL.

Sire, je ne puis rien.

LE ROI.

Promets-leur de trouver de l'argent au plus vite.

DUCHATTEL.

Ils ne le croiront plus.

LE ROI.

Retiens-les! c'est l'élite

De mes troupes; du moins qu'à présent, qu'aujourd'hui

Ils ne me quittent pas.

LE PREMIER DÉPUTÉ (tombe aux pieds du roi).

Ah! soyez notre appui;

Veillez prendre en pitié, sire, notre misère.

LE ROI (avec désespoir).

Des soldats à ma voix vont-ils sortir de terre ?

Des blés, pour vous nourrir, naîtront-ils sur ma main ?

Arrachez-moi ce cœur qui s'indigne en mon sein,

Et frappez-en monnaie ! Oui, du sang à répandre,

J'en ai pour vous encor, mais ne puis vous défendre.

(Il voit entrer Agnès Sorel et s'avance vers elle en lui tendant les bras.)

SCÈNE IV.

AGNÈS SOREL (une cassette à la main), LES PRÉCÉDENTS.

LE ROI.

Oh ! viens, mon doux amour ! j'ai besoin de te voir ;
Viens arracher mon âme au sombre désespoir ;
Que je trouve un abri sur ce cœur que j'adore :
Non, je n'ai rien perdu, tu m'appartiens encore.

AGNÈS SOREL.

O mon roi !

(Elle regarde autour d'elle avec inquiétude.)

Se peut-il ? Ne me trompe-t-on pas ?

Répondez, Duchâtel : est-il vrai ? les soldats
Demandent vainement qu'on leur donne leur paie ;
Ils veulent nous quitter ?

DUCHATTEL.

Oui, la nouvelle est vraie.

AGNÈS SOREL (lui présentant vivement la cassette).

Voici mes diamants, vendez tous mes bijoux,
Ma vaisselle d'argent, engagez mes châteaux,
Mes terres de Provence, et contentez l'armée ;
Ne perdez pas de temps, allez !

LE ROI.

Ma bien-aimée !

Qu'en dites-vous, Dunois ? Me trouvez-vous encor
 Pauvre, quand je possède un semblable trésor ?
 Ma tendre amie est noble à l'égal de moi-même ;
 Son front eût embelli le royal diadème ;
 Mais dédaignant d'avoir une brillante cour,
 Elle n'aime que moi, ne veut que mon amour ;
 Pour elle qu'ai-je fait ? dites, me permet-elle
 D'autres dons qu'un fruit rare, ou quelque fleur nouvelle ?
 Et maintenant encor, ne se réservant rien,
 Riche de mon amour, elle m'offre son bien
 Sans effort, avec joie, et n'a d'autre pensée
 Que de me secourir.

DUNOIS.

Oui, c'est une insensée,
 Qui jette tout son or dans l'édifice en feu,
 Qui tente l'impossible et qui verra dans peu
 Qu'elle n'a fait par là que se perdre elle-même,
 Sans pouvoir vous sauver.

AGNÈS SOREL.

Ne le crois pas, il t'aime,
 Son noble cœur dément ses paroles : hé quoi !
 Lui-même il exposa cent fois ses jours pour toi,
 Et quand j'expose ici ma fortune, il me gronde ;

Ne t'ai-je pas donné plus que tout l'or du monde ?
Qu'importe ma richesse ? Ah ! viens , n'hésitons plus ;
Quittons ces ornements , ces bijoux superflus ;
Que je t'offre aujourd'hui l'exemple salulaire
D'un noble dévouement ; en un camp militaire
Transforme cette cour, change en acier ton or,
N'épargne aucun des biens qui te restent encor,
Mettons tout à l'enjeu pour gagner ta couronne ;
Abandonne les vains passe-temps , abandonne
Cet indolent repos ; viens, je veux partager
Avec toi le besoin , la peine , le danger ;
Viens, chargeons notre corps d'une armure guerrière,
Prenons le ciel pour dais et pour chevet la pierre.
Le soldat marchera sans murmure à la mort ,
Et n'osera jamais se plaindre de son sort ,
S'il voit qu'à tous ses maux son maître s'associe.

LE ROI (en souriant).

Je le vois maintenant : l'ancienne prophétie
D'une nonne à Clermont doit enfin s'accomplir :
Une femme viendra m'aider à rétablir
Tous mes droits méconnus , m'a prédit cette nonne ,
Et dans Reims délivré me rendra ma couronne.
J'ai tourné mes regards vers le camp du vainqueur ,
J'espérais d'une mère enfin fléchir le cœur ,
Mais voici l'héroïne , ah ! oui , j'aime à le croire ,

Agnès ! à ton amour je devrai la victoire.

AGNÈS SOREL.

Vous la devrez aux bras de vos vaillants amis.

LE ROI.

L'avis m'est parvenu que nos fiers ennemis
Sont loin d'être d'accord, et même que naguère,
Mon cousin échangea quelques mots de colère
Avec les chefs anglais, et j'ai conçu l'espoir
De ramener enfin le duc à son devoir ;
A cet effet vers lui j'ai député la Hire ;
Je l'attends à toute heure.

DUCHATTEL.

Il vient d'arriver, sire.

LE ROI.

Ah ! nous allons savoir.....

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, LA HIRE.

LE ROI (allant à sa rencontre).

La Hire, parle donc,
Sur quoi dois-je compter ? Puis-je espérer ou non ?

LA HIRE.

N'espérez plus en rien, sire, qu'en votre épée!

LE ROI.

Se peut-il? Ainsi donc mon attente est trompée?

A ma cause le duc refuse de s'unir?

Qu'a-t-il dit?

LA HIRE.

Il prétend, sans vouloir rien ouïr,
Qu'on lui livre avant tout Duchâtel, qu'il accuse
Du meurtre de son père.

LE ROI.

Et si je le refuse?

LA HIRE.

Il rejette aussitôt l'alliance en ce cas.

LE ROI.

D'après mon ordre alors ne l'appelas-tu pas
A me combattre aux lieux où fut tué son père?

LA HIRE.

Je dis en lui jetant votre gage de guerre,
Que, descendant au rang de simple chevalier,
Mon maître l'appelait en combat singulier,
Et pour prix du vainqueur proposait son empire.
Alors ce prince altier me chargea de vous dire
Qu'il n'avait nul besoin de combattre aujourd'hui

Pour ce qui, dès longtemps, était conquis par lui ;
Mais que, s'il vous tardait de risquer votre vie,
Vous pourriez aisément contenter votre envie,
En venant le trouver près d'Orléans demain,
Car il allait de suite en prendre le chemin ;
Il rompit l'entretien par un éclat de rire.

LE ROI.

Mon parlement, réponds, me soutient-il ?

LA HIRE.

Non, sire !

Les partis ont proscrit la justice et les lois.
L'arrêt du parlement annule tous vos droits,
Et vous exclut du trône, ainsi que votre race.

DUNOIS.

De sujets révoltés inconcevable audace !

LE ROI.

Et ma mère ? Dis-moi, dans ce cœur irrité
N'as-tu trouvé que haine, et n'as-tu rien tenté ?
L'as-tu vue en secret ? Que puis-je attendre d'elle ?

LA HIRE (après un moment de silence).

C'était précisément la fête solennelle
Du sacre, lorsque enfin j'entrai dans Saint-Denis ;
Les citoyens parés étaient tous réunis,
Comme pour célébrer une gloire publique ;

Des fleurs jonchaient la route où le roi britannique
S'avavançait, et le peuple accueillait le vainqueur
Avec des cris de joie.

AGNÈS SOREL.

En déchirant le cœur
De son prince trahi !

LA HIRE.

Je suivis le cortège ;
Le jeune enfant Henri vint s'asseoir sur le siège
Qu'honora saint Louis et vos nobles aïeux.
Près de lui se tenaient ses oncles orgueilleux ;
Et le duc de Bourgogne, en premier feudataire ,
Prêtait hommage lige au prince d'Angleterre.

LE ROI.

Cœur déloyal et traître aux droits les plus sacrés !

LA HIRE.

L'enfant fit un faux pas en montant les degrés
Du trône... on entendit s'élever un murmure,
Et la foule, en riant, disait : Mauvais augure !
Alors, la reine... Non, je n'achèverai pas... !

LE ROI.

Hé bien... ?

LA HIRE.

Elle saisit le prince dans ses bras,
Et le mit sur le trône où siégea votre père !

LE ROI.

Oh! cœur d'airain!

LA HIRE.

La foule en frémit de colère;
 Même les Bourguignons, toujours ivres de sang,
 En rougirent de honte; elle alors, s'adressant
 Au peuple, s'écria : Français, rendez-moi grâce
 D'avoir mis un rameau sans souillure à la place
 D'une mauvaise tige, et d'avoir expulsé
 Du trône un fils ingrat, fruit d'un père insensé!

(Le roi se cache le visage, tous témoignent leur indignation.)

DUNOIS.

Juste ciel! se peut-il? la mégère, la louve!

LE ROI (aux députés).

Vous l'entendez, tel est l'état où je me trouve;
 Partez donc, retournez vers vos concitoyens;
 Dites-leur qu'autre part ils cherchent des soutiens...
 Du serment envers moi ma bouche les dégage;
 Qu'à mon cousin Philippe ils portent leur hommage,
 On l'a nommé le Bon, il leur sera clément;
 Moi je n'ai nul moyen de les sauver.

DUNOIS.

Comment!

Vous cédez Orléans ainsi sans résistance?

LE PREMIER DÉPUTÉ.

Ne nous refusez pas, sire, votre assistance !
N'abandonnez pas, vous, notre seigneur et roi,
Votre fidèle ville à l'étranger sans foi !
C'est un des beaux bijoux de votre diadème,
Ne la délaissez pas !

DUNOIS.

Céder, sans oser même

Tenter une bataille ! Et vous est-il permis
De livrer, par un mot, aux mains des ennemis,
Votre meilleure ville au centre de la France,
Avant d'avoir versé du sang pour sa défense ?

LE ROI.

Trop de sang a coulé, c'est en vain, je le voi ;
Le bras de l'Éternel s'appesantit sur moi ;
A mes armes partout la fortune est contraire,
Mon peuple avec transport reçoit mon adversaire,
Mes plus proches parents trahissent leur devoir,
Passent à l'ennemi ; tout trompe mon espoir ;
Ma propre mère enfin m'accable de sa haine ;
Dieu protège l'Anglais, la résistance est vaine.
Il faut passer la Loire et nous soumettre au sort.

AGNÈS SOREL.

Quoi ! fuir le champ d'honneur ? Quoi ! sans faire un effort
Désespérer de nous ? Cette parole a-t-elle

Pu t'échapper? Non, non ! la haine criminelle
 D'une mère a brisé le grand cœur de mon roi ;
 Mais il retrouvera sa force, il aura foi
 En lui-même ; il saura, ranimant son courage ,
 Combattre le malheur, faire face à l'orage.

LE ROI (plongé dans une sombre rêverie).

Non, sur tous les Valois pèse un destin cruel !
 Les crimes de ma mère, en irritant le ciel ,
 Ont attiré sur nous sa terrible vengeance !
 Mon père fut en proie à sa sombre démente
 Pendant vingt ans entiers ; mes trois frères aînés.
 Sont tombés avant moi, par la mort moissonnés ;
 Je n'échapperai pas au sort qui me menace,
 Dieu veut de Charles six exterminer la race.

AGNÈS SOREL.

C'est par toi qu'elle doit renaître et reflourir !
 Crois en toi, noble prince ! espère en l'avenir !
 Non, ce n'est pas en vain qu'un destin tutélaire
 Voulut seul t'épargner, toi leur plus jeune frère,
 Et t'élever soudain au trône inespéré.
 En veillant sur tes jours le ciel a préparé
 Un espoir, un remède aux maux de ta patrie ;
 Des partis effrénés tu vaincras la furie ;
 Oui, j'en crois cette voix qui parle dans mon cœur,
 Tu donneras la paix, tu rendras le bonheur

A la France, à nous tous !

LE ROI.

Tu t'abuses, te dis-je,

Cette époque orageuse et menaçante exige
Un pilote intrépide, un bras plus vigoureux.
Oui, oui, je le sens bien, j'aurais pu rendre heureux
De paisibles sujets en des temps plus tranquilles. . . .
Je ne puis mettre un frein aux discordes civiles,
Et, le glaive à la main, dompter par la terreur
Des cœurs aliénés.

AGNÈS SOREL.

Une funeste erreur

Égare tes esprits ; ce vertige coupable
Disparaîtra dans peu ; l'amour impérissable
Que le cœur du Français conserve pour son roi,
Il ne tardera pas à s'éveiller, crois-moi,
Comme doit s'éveiller cette haine fatale
Que la France a vouée à sa fière rivale.
Et le vainqueur alors succombera soudain.
Combats donc ; pas à pas dispute le terrain !
Lutte pour délivrer ta patrie asservie ;
Défends ton Orléans comme ta propre vie !
Ne quitte pas ces bords, et fais couler à fond
Chaque barque plutôt, fais brûler chaque pont...
Si tu passes la Loire, au trône héréditaire

C'est renoncer !

LE ROI.

J'ai fait ce que je pouvais faire ,
 J'ai vainement offert de combattre en champ clos
 Pour mes droits contestés ; je vois couler à flots
 Le sang de mes sujets ; mes efforts inutiles
 Dévastent mon pays et détruisent nos villes ;
 Dois-je donc , sans pitié , sous le fer meurtrier ,
 Faire tomber enfin mon peuple tout entier ?
 Non , non , si je le salue en perdant la couronne ,
 J'y consens.

DUNOIS.

Est-ce ainsi , grand Dieu , qu'on abandonne
 L'héritage d'un sceptre ? Un tel langage est-il
 Celui d'un souverain ? Le dernier , le plus vil
 De tous vos sujets , sire , expose et sacrifie
 S'il le faut , sans regret , sa fortune et sa vie
 Pour son opinion , sa haine ou son amour ;
 Chacun pour son parti se dévoue à son tour.
 Quand l'étendard sanglant des discordes civiles
 Est levé , tous , vieillards , femmes , enfants débiles
 S'arment ; le laboureur abandonne soudain
 Sa charrue et ses champs ; on voit le citadin
 Incendier sa ville , et le fermier détruire
 Ses moissons , pour servir son maître ou pour lui nuire.

Nul effort n'est pour lui trop grand, trop périlleux,
Quand il sert son idole, ou combat pour ses dieux !
Agissez donc en roi, ne livrez plus votre âme
A tous ces vains regrets d'une pitié de femme.
Que la guerre ait son cours ! Vous-même n'avez pas
Provoqué, propagé tous ces sanglants débats ;
Que la lutte s'achève et prenne ses victimes ?
Le peuple doit mourir pour ses rois légitimes ;
Le roi ! pour nos Français, c'est le cri de l'honneur.

LE ROI (aux députés).

Vous avez entendu . . . qu'un plus grand protecteur,
Que l'Éternel vous prenne en pitié, qu'il vous prête
Son tout-puissant appui. Moi, je vous le répète,
Je ne puis rien pour vous.

DUNOIS.

Hé bien donc, désormais,
Que le Dieu des combats vous trahisse à jamais,
Comme vous trahissez la patrie en détresse !
Soit, vous vous délaïssez, et moi je vous délaïse !
Vous ne succombez pas sous le commun effort
De tous vos ennemis, ni sous les coups du sort ;
Non, non, ce qui vous perd, c'est un faible courage :
Les rois de France ont tous la vaillance en partage,
Mais vous dégénérez de vos nobles aïeux...

(Aux députés.)

Le roi renonce à vous ; venez ! pour moi, je veux
Mourir en défendant la ville de mon père.

AGNÈS SOREL (au roi).

Oh ! ne le laissez pas partir dans sa colère ;
Si son langage est dur, son cœur est un trésor
De dévouement sans borne ! il est le même encor
Qui prodigua pour vous son sang noble et fidèle !
Avouez-le, Dunois, l'ardeur de votre zèle
Vous emporta trop loin. Et vous, à votre tour,
Pardonnez-lui, venez : avant que sans retour
Une animosité funeste les sépare,
Laissez-moi réunir vos cœurs. (Dunois regarde le roi.)

LE ROI (à Duchâtel).

Qu'on se prépare
A partir sans délai, je le veux.... Aujourd'hui
Nous passerons la Loire.

DUNOIS (à Agnès).

Adieu donc !

(Il sort rapidement suivi des députés.)

AGNÈS SOREL.

Ah ! si lui
Nous quitte, c'en est fait ! Rejoignez-le, la Hire,
Tâchez de l'apaiser.

(la Hire sort.)

SCÈNE VI.

LE ROI, AGNÈS, DUCHATEL.

LE ROI

Renoncer à l'empire,
 Est-ce donc un effort si pénible et si grand ?
 J'en sais un moins facile et plus déshonorant ;
 De ces vassaux altiers supporter l'arrogance,
 Se voir régi par eux, ployer sous leur jactance,
 Voilà ce qu'un grand cœur trouve plus dur encor,
 Que de se voir vaincu par la rigueur du sort.

(A Duchatel)

Suivez mon ordre, allez !

DUCHATEL (tombant à ses pieds).

O mon roi ! ...

LE ROI.

Je l'exige.

Le dessein en est pris, obéissez, vous dis-je.

DUCHATEL.

Réconciliez-vous avec le duc, sans quoi
 Plus d'espoir....

LE ROI.

Duchatel, c'est ton conseil ? à toi ?
 Et c'est ton sang qui doit sceller cette alliance.

DUCHATEL.

Il'a, dans les combats, coulé pour la défense
 De vos droits méconnus; et j'irai, s'il le faut,
 Le verser sans regret pour vous sur l'échafaud.
 Livrez-moi donc au duc, que sa vieille rancune
 S'apaise par ma mort !

LE ROI.

(Après l'avoir regardé quelques instants en silence.)

Ma mauvaise fortune

En est-elle à ce point ? Quoi ! ceux qui sont admis
 A lire dans mon cœur, quoi ! mes meilleurs amis
 M'ouvrent pour me sauver le chemin de la honte ?
 Puisque sur mon honneur personne ici ne compte,
 Oui, certes, je le vois, je suis tombé bien bas.

DUCHATEL.

Pourtant, sire, songez....

LE ROI.

Paix ! ne m'irrite pas.

Silence là-dessus, Duchatel, je l'ordonne.
 Dussé-je mille fois abdiquer la couronne,
 Je ne voudrai jamais l'acheter par les jours
 D'un ami dévoué. Trêve à tous ces discours ;
 Va, qu'on fasse embarquer le bagage et l'armée ;
 Je le veux !

DUCHATEL.

J'obéis.

(Il sort.)

SCÈNE VII.

LE ROI, AGNÈS SOREL.

LE ROI (prenant la main d'Agnès qui pleure amèrement.)

Mon Agnès bien-aimée !

Ne pleure pas ainsi, nous allons tous les deux
Habiter un pays plus calme et plus heureux ;
La vie a plus d'attraits sur ces riants rivages,
Où l'air est toujours pur et le ciel sans nuages,
Où se plaisent les chants et la joie et l'amour.

AGNÈS SOREL.

Ah ! me fallait-il voir ce déplorable jour !
Le roi doit s'exiler sur la terre étrangère ,
Le fils abandonner la maison de son père ;
O ma belle patrie ! ô pays adoré !
Je te quitte , et jamais je ne te reverrai !

SCÈNE VIII.

LES MÊMES (la Hire rentre).

AGNÈS SOREL.

Vous ne l'amenez pas ?... Vous êtes seul, la Hire ?
De quel événement venez-vous nous instruire ?

Quel regard ! répondez, que s'est-il donc passé ?
 Quelque nouveau malheur ?

LA HIRE.

Nos malheurs ont cessé ;
 L'orage se dissipe et le soleil va luire.

AGNÈS SOREL.

Se pourrait-il ? Comment ? parlez !

LA HIRE (au roi).

Ordonnez, sire,
 Qu'on rappelle à l'instant ces députés...

LE ROI.

Pourquoi ?

Je ne devine pas : la Hire explique-toi ;
 Qu'est-ce donc ? que s'est-il passé ?

LA HIRE.

Qu'on les rappelle ;
 Votre fortune a pris une face nouvelle ;
 On a livré bataille, et vous êtes vainqueur.

AGNÈS SOREL.

Vainqueur ! Céleste accent !

LE ROI.

C'est quelque bruit trompeur,
 Je n'y crois plus, la Hire, il n'est pas vrai, te dis-je.

LA HIRE.

Ce qu'on va vous apprendre est un plus grand prodige :

L'archevêque s'avance, il accompagne ici
Le comte qui revient dans vos bras : — les voici.

AGNÈS SOREL.

O victoire! qu'enfin le destin nous accorde,
C'est déjà là ton fruit, la divine concorde!

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS, L'ARCHEVÊQUE, DUNOIS,
DUCHATTEL, RAOUL.

L'ARCHEVÊQUE (conduisant Dunois vers le roi).

Redevenez amis, princes! embrassez-vous!
Oubliez tout discord, abjurez tout courroux,
Quand Dieu même aujourd'hui nous assiste et nous venge.

LE ROI.

Amis, expliquez-moi tout ce mystère étrange;
Quel prodige soudain nous a donc consolés?
Terminez ma surprise et mes doutes.

L'ARCHEVÊQUE (plaçant Raoul devant le roi).

Parlez.

RAOUL.

Nous avons réuni seize pérons; messire
Baudricour nous menait joindre vos troupes, sire;
Sortis de notre camp, non loin de Vaucouleurs,

Nous étions parvenus jusque sur les hauteurs
Auprès de Vermanton; nous descendions à peine
La pente des coteaux pour entrer dans la plaine
Que la rapide Yonne arrose de ses eaux,
Lorsqu'au loin des Anglais parurent les drapeaux;
Et nous vîmes, tournant nos regards en arrière,
Des armes resplendir dans la vallée entière :
Nous étions entourés, livrés à leur pouvoir...
Les plus braves alors perdirent tout espoir;
Et déjà, ne pouvant ni fuir, ni se défendre,
Nos soldats se voyaient obligés de se rendre,
Et les chefs interdits interrogeaient tout bas
Les chances d'un salut qu'ils ne prévoyaient pas,
Lorsqu'inopinément paraît à notre vue
Un prodige inouï. . . De la forêt touffue
Sort une jeune fille au port majestueux,
Un casque orne son front, et ses épais cheveux
En longs et noirs anneaux flottent sur son épaule...
Elle avance terrible et belle! Une auréole
Parut l'environner, lorsque venant à nous
Elle nous dit ces mots : « Français, que tardez-vous?
« Marchez à l'ennemi dont l'aspect nous outrage,
« Fût-il égal en nombre aux sables de la plage...
« La Vierge sainte et Dieu vous guident, suivez-moi. »
Et le regard, brillant de courage et de foi,

Saisissant l'étendard, elle marche rapide. . .
 Entraînés, nos guerriers suivent ce nouveau guide;
 Nous chargeons l'ennemi; lui, saisi, fasciné,
 Fixe sur ce prodige un regard consterné;
 Frappé d'une terreur panique, il cède, jette
 Ses armes, se retourne et fuit, rien ne l'arrête,
 Ni les efforts des chefs, ni leur ordre impuissant;
 Tous, comme poursuivis par un dieu menaçant,
 N'osant même jeter un coup d'œil en arrière,
 Pour mettre entre eux et nous le fleuve pour barrière,
 Vont s'y précipiter... chevaux et cavaliers
 S'offrent sans résistance à nos coups meurtriers.
 Ce fut moins un combat qu'une longue tuerie,
 Plus de deux mille Anglais y perdirent la vie,
 Outre ceux que le flot nous rapportait mourants...
 Et pas un seul soldat ne manque dans nos rangs.

LE ROI.

Certe! c'est une chose étrange, sur mon âme
 Bien étrange!

AGNÈS SOREL.

Et qui donc est cette jeune femme?

RAOÛL.

On n'a pu le savoir, et le roi seul, dans peu,
 L'apprendra d'elle-même. Elle assure que Dieu
 L'envoie; et qu'Orléans sera sauvé par elle,

Avant que le croissant de la lune nouvelle
S'arrondisse à nos yeux. Plein d'espoir, le soldat
Croit en elle, et demande à marcher au combat.
Elle me suit et va paraître à votre vue.

(Un grand bruit d'armes et de cloches éclate au dehors.)

Entendez-vous ces cris, le peuple la salue.

LE ROI (à Duchâtel).

Allez, amenez-la. (Duchâtel sort)

(A l'archevêque).

Quoi ! lorsque tout effort
Est vain; lorsque Dieu seul pourrait changer mon sort,
Une femme me vient apporter la victoire?
Comment me l'expliquer et que me faut-il croire?
Ce fait ne sort-il pas de la commune loi
Des choses de la terre? et dois-je ajouter foi
Aux miracles? le dois-je?

(Cris au dehors.)

Honneur, gloire immortelle,
A la libératrice! honneur! honneur!

LE ROI.

C'est elle!

Dunois, prenez ma place ici. Nous allons voir
Maintenant par nos yeux jusqu'où va son pouvoir.
Si, comme elle le dit, Dieu l'inspire et l'amène,
Elle reconnaîtra le vrai prince sans peine.

(Dunois s'assied, le roi se place à sa droite, près de lui Agnès Sorel, l'archevêque et les autres seigneurs se rangent vis-à-vis.)

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS, (Jeanne entre accompagnée d'un grand nombre de chevaliers qui remplissent le fond du théâtre; elle s'avance avec une noble assurance, et regarde l'un après l'autre tous ceux qui l'entourent).

DUNOIS (après un silence solennel).

C'est donc toi, jeune fille, au magnanime cœur,
Qui...

JEANNE (l'interrompt).

Bâtard d'Orléans, tu tentes le Seigneur!
Quitte ce siège auquel tu ne saurais prétendre;
Un plus puissant que toi dans ce lieu doit m'entendre.
(Elle s'avance sans hésiter vers le roi, met un genou en terre devant lui, et se relève aussitôt en reculant de quelques pas. Étonnement général; Dunois quitte sa place).

LE ROI.

Tu ne me vis jamais, d'où connais-tu le roi?

JEANNE.

Je t'ai vu, quand Dieu seul te voyait.

(moment de silence) Souviens-toi:

Tandis que tout dormait ici, la nuit dernière,
Tu te levas... eh bien, ta fervente prière,
Je te la redirai, fais sortir tous ceux-ci.

LE ROI.

Ce que je découvris à Dieu, je puis aussi

L'avouer aux humains. Si tu peux me redire
Ce qu'au ciel j'adressais, ce même ciel t'inspire.

JEANNE.

Tu fis au Tout-Puissant trois prières, dauphin !
D'abord tu supplias le maître souverain,
Si ton sceptre usurpait un droit illégitime,
Quelque pouvoir injuste, ou si quelque autre crime
Du temps de tes ayeux, un forfait oublié,
Commis depuis longtemps, non encore expié,
Attirait sur nous tous cette guerre sanglante,
De t'accepter alors comme hostie innocente ;
Et sauvant tes sujets du joug de l'oppresseur,
De faire sur toi seul peser le bras vengeur,
De répandre sur toi, sur toi seul tout entière,
La coupe de sa juste et terrible colère.

LE ROI (reculant effrayé).

D'où viens-tu ? Qu'es-tu donc, être surnaturel ?

JEANNE.

Tu fis cette prière encore à l'Éternel :
Que s'il voulait ravir la couronne à ta race,
Que si, sans le savoir, méritant ta disgrâce,
Tu devais maintenant, par un arrêt des cieux,
Perdre ce qu'autrefois les princes, tes ayeux,
Possédaient, rois puissants, au beau pays de France,
Qu'alors tu suppliais la sainte Providence,

De te laisser trois biens, dans un revers si grand :
 Le calme de ton cœur, l'ami qui te comprend,
 Et le constant amour de celle qui t'est chère.

(Le roi cache son visage en pleurant; grand mouvement d'émotion et de surprise parmi tous les assistants. Jeanne reprend après un moment de silence).

Dois-je encor révéler ta troisième prière?

LE ROI.

C'en est assez! . . . je suis convaincu, je te crois.
 Oui, c'est le Tout-Puissant qui parle par ta voix,
 C'est le ciel qui vers nous t'amène en sa clémence,
 Jusque-là n'irait point une humaine puissance.

L'ARCHEVÊQUE.

D'où viens-tu, jeune fille? ah! réponds : en quel lieu,
 De quels parents bénis et favoris de Dieu,
 As-tu reçu le jour?

JEANNE.

Monseigneur, j'ai nom Jeanne;
 Je ne suis qu'une obscure et simple paysanne
 Du bourg de Domremy, petit lieu, dépendant
 De l'évêque de Toul; et j'y vivais gardant,
 Dès mes plus jeunes ans, le troupeau de mon père;
 Et souvent j'entendais parler de l'insulaire,
 De par delà les mers dans le pays venu,
 Pour nous faire obéir à ce prince inconnu,
 Qui ne peut nous aimer; que, dans sa marche hostile,

L'Anglais avait soumis Paris, la grande ville,
Et que la France était au pouvoir du vainqueur.
Je suppliais alors la Mère du Sauveur,
De venir au secours du peuple qu'on opprime,
Et de nous conserver notre roi légitime;
Tous les jours je priais ainsi d'un cœur fervent,
La bienheureuse mère et son fils. Et devant
Le hameau d'où je suis est une antique image
De la Vierge, le but de maint pèlerinage;
Auprès de cet endroit est un chêne sacré,
De miracles nombreux autel inespéré...
Et j'aimais à rester à l'ombre de ce chêne,
Après avoir conduit le troupeau dans la plaine;
Et quand sur la montagne, ou bien au fond des bois,
Une de nos brebis s'égarait, chaque fois,
Un rêve m'apprenait où la trouver sans peine,
Lorsque je m'endormais à l'ombre de ce chêne.
Et tandis qu'une nuit, sans avoir clos mes yeux,
J'étais assise là, dans des pensers pieux,
La sainte m'apparut, tenant une bannière,
Et le glaive à la main, mais vêtue en bergère,
Elle dit : « C'est moi, Jeanne, obéis, lève-toi !
« Car le Seigneur ton Dieu te donne un autre emploi.
« Prends ce drapeau, ceins-toi de ce glaive, et t'avance !
« Extermines ce peuple, ennemi de la France,

« Mène ton maître à Reims et rétablis ses droits,
« Et place sur son front la couronne des rois. »
Je répondis : Pourrai-je être assez téméraire,
Pour tenter cet exploit, moi, Jeanne, humble bergère,
Moi, sans force, ignorante, inhabile aux efforts
Du combat meurtrier? Mais elle dit alors :
« Il n'est rien que ne puisse accomplir sur la terre
« La Vierge sainte et pure, à l'amour étrangère.
« Obéis au Très-Haut! prends courage, vois-moi :
« J'étais Vierge, sans tache, et chaste comme toi;
« J'enfantai le Seigneur, le souverain suprême,
« Le Rédempteur divin, je suis sainte moi-même! »
Et puis elle toucha ma paupière, et je vis
Le ciel plein d'anges purs, portant des fleurs de lis,
Et les airs frémissaient de musique lointaine.
Trois nuits de suite ainsi la chaste Souveraine,
Vint se montrer à moi, me disant : « Lève-toi,
« Jeanne, car le Seigneur te donne un autre emploi. »
Et toujours j'hésitais; mais dans la nuit dernière,
La sainte à mes regards apparut en colère,
Et répétant eucor son ordre souverain,
D'une voix courroucée elle me dit enfin :
« Obéir est ici le devoir de la femme,
« Se soumettre et souffrir est son sort rigoureux;
« Un joug sévère doit purifier son âme;

« Qui fut humble ici-bas sera grand dans les cieus. »
 Alors, laissant tomber ses habits de bergère,
 Elle parut soudain dans sa splendeur entière,
 Tandis que lentement des nuages dorés,
 L'emportaient au séjour des délices sacrés.

(Tous les assistants sont vivement émus. Agnès Sorel pleure).

L'ARCHEVÊQUE (après un long silence).

Quand le ciel parle ainsi, toute humaine sagesse
 Se tait dans son néant ; alors le doute cesse.
 Le fait qui nous atteste un miracle réel,
 Ne peut s'attribuer qu'au pouvoir éternel.

DUNOIS.

Ah ! j'en crois la candeur de ce noble visage,
 Et je n'ai pas besoin d'un autre témoignage,
 Ni d'un plus sûr garant.

LE ROI.

Et l'ai-je mérité,
 Cet insigne prodige ? Éternelle équité !
 Toi, dont l'œil scrutateur voit dans l'âme et la sonde,
 Tu connais de mon cœur l'humilité profonde.

JEANNE.

L'humilité des rois resplendit devant lui,
 Tu t'abaissas naguère, il t'élève aujourd'hui.

LE ROI.

Ainsi tu me promets la victoire assurée ?

JEANNE.

Je dois mettre à tes pieds la France délivrée.

LE ROI.

Orléans ne va pas succomber sans secours ?

JEANNE.

De la Loire plutôt rebrousserait le cours.

LE ROI.

Malgré mes ennemis, Reims m'ouvrira ses portes ?

JEANNE.

J'y conduirai tes pas à travers leurs cohortes.

(Tous les chevaliers présents entrechoquent leurs armes et s'avancent.)

DUNOIS.

Laisse-la désormais commander nos soldats !

Nous la suivrons partout et n'hésiterons pas.

Que son œil prophétique et que sa voix nous guide !

Cette épée et ce bras lui serviront d'égide.

LA HIRE.

Oui, tous nos ennemis tomberont sous nos coups

Dès que nous la verrons s'avancer devant nous.

Qu'un monde contre nous se ligue et nous menace,

Nous braverons ce monde en marchant sur sa trace.

Qu'elle soit notre chef, et nous mène aux combats....

Le Dieu de la victoire accompagne ses pas.

LE ROI.

Oui, sois notre soutien, jeune et sainte guerrière,

Guide nos rangs, commande à mon armée entière ;

Ses chefs t'obéiront avec docilité ;
 Ce signe révéral de haute autorité,
 Cette épée, aujourd'hui reprise au connétable,
 Je la mets en ta main puissante et secourable ;
 Approche, reçois-la, deviens dès ce moment...

JEANNE.

Non, dauphin, ce n'est pas par ce vain instrument
 D'un terrestre pouvoir, que Dieu veut que j'achève
 Le salut du pays. Je sais un autre glaive
 Avec lequel je dois frapper tes ennemis,
 Et triompher, ainsi que Dieu me l'a promis.
 Je vais te l'indiquer, prince, et te le décrire,
 Comme me l'enseigne le pouvoir qui m'inspire.
 C'est de ce glaive seul que je dois faire choix.

LE ROI.

Parle donc, je t'écoute.

JEANNE.

Envoyez à Fierboys
 Afin de le quérir : là, dans le cimetière
 De Sainte-Catherine est un caveau de pierre,
 Une voûte inconnue où se trouve entassé
 Un vaste amas de fer dès longtemps délaissé :
 Qu'on tire de ce lieu l'arme que je réclame ;
 Trois lis d'or sont gravés sur son antique lame.
 Fais apporter ce glaive, et tu vaincras par lui.

LE ROI.

Que quelque messenger parte dès aujourd'hui ,
Et qu'il aille à Fierboys faire ce qu'elle ordonne.

JEANNE.

Pour guider ton armée, il faut que l'on me donne
Une blanche bannière, et qu'on peigne dessus
La bienheureuse mère avec l'enfant Jésus,
Et sous ses pieds divins le globe de la terre.
Ainsi me l'enseigna la Vierge tutélaire.

LE ROI.

Tout va s'exécuter ainsi que tu le veux.

JEANNE (en s'agenouillant devant l'archevêque).

Vénérable pasteur, consacrez par vos vœux
L'œuvre que le Seigneur m'ordonne d'entreprendre ;
Bénissez-moi.

L'ARCHEVÊQUE.

Tu viens parmi nous pour répandre
Et non pour recevoir la bénédiction.
Suis ta route, accomplis ta sainte mission,
Et que le bras divin t'assiste et te soutienne.

(Jeanne se relève).

UN PAGE (entrant.)

Un héraut des Anglais.

JEANNE.

Dieu l'amène, qu'il vienne.

(Le roi fait signe au page d'introduire le héraut.)

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENTS, UN HÉRAUT ANGLAIS.

LE ROI.

Qu'annonces-tu, héraut !

LE HÉRAUT.

On m'envoie en ce lieu
Vers Charles de Valois, le comte de Ponthieu.

DUNOIS.

Que dis-tu, misérable ? as-tu bien l'impudence
De venir insulter ici le roi de France,
Et de le renier dans ses propres États ?
Vrai Dieu ! si ton habit ne te protégeait pas,
Tu paierais chèrement ton audace sur l'heure.

LE HÉRAUT.

La France n'a qu'un roi, c'est celui qui demeure
Au camp anglais.

LE ROI.

Dunois ! du calme.

(au héraut.) Je suis prêt

A t'entendre, héraut.

LE HÉRAUT.

Notre chef a regret
Du sang que l'on répand ainsi sans fin ni trêve,

De voir livrer au feu ce qu'épargne le glaive.
Avant donc qu'Orléans soit pris et dévasté
Par nos soldats vainqueurs, il vous offre un traité.

LE ROI.

Quel est-il? je verrai si je puis y souscrire.

JEANNE (s'avancant.)

Souffrez qu'en votre nom je l'interroge, sire.

LE ROI.

Oui, fais-le, jeune fille, et décide à ton choix
Ou la guerre ou la paix.

JEANNE (au héraut.)

Qui parle par ta voix?

Réponds.

LE HÉRAUT.

Salisbury, le chef de notre armée.

JEANNE.

Tu mens, héraut; sa bouche est à jamais fermée!
Les morts ne parlent pas, comme tu le prétends.

LE HÉRAUT.

Mon vaillant général vit, et vivra longtemps
Dans toute sa vigueur, et vous sera, sans doute
Funeste en plus d'un lieu.

JEANNE.

Quand tu te mis en route,

Il vivait. Ce matin, à la pointe du jour,
 Un coup de feu mortel l'atteignit sur la tour,
 Où ce chef reprenait sa place accoutumée.
 Tu ris... tu l'apprendras en rejoignant l'armée;
 Tes pas rencontreront son funèbre convoi.
 Parle à présent.

LE HÉRAUT.

S'il n'est aucun secret pour toi,
 Comme tu le prétends, je n'ai rien à t'apprendre,
 Tu connais mon message; alors pourquoi l'entendre?

JEANNE.

Je n'en ai pas besoin : mais écoute le mien
 Dont je te charge ici, héraut; écoute bien,
 Et redis à tes chefs ce que je vais te dire :

(elle fait un pas en avant.)

Roi d'Angleterre, et vous, qui régissez l'empire,
 Ducs Bedford et Gloster, au seigneur offensé
 Rendez compte du sang que vous avez versé!
 Songez, sans plus tarder, à nous ouvrir les portes
 De toutes nos cités et de nos places fortes!
 La Pucelle est venue, au nom du roi du ciel,
 Pour vous offrir la paix, ou le combat mortel.
 Et moi je vous le dis : la sainte providence
 Ne vous destine pas le beau pays de France;
 Charles, mon souverain, à qui Dieu l'a donné,

Entrera dans Paris vainqueur et couronné.
Retourne maintenant où ton devoir t'appelle;
Va vers les chefs anglais, et hâte ton départ;
Car, avant que tu sois arrivé, la Pucelle
Ira dans Orléans planter son étendard.

(Elle sort; mouvement général, la toile tombe.)

ACTE II.

Paysage entouré de rochers.

SCÈNE I.

TALBOT, LIONEL, LE DUC DE BOURGOGNE,
FASTOLF, CHATILLON, SOLDATS ANGLAIS.

TALBOT.

Retranchons-nous ici ; nous pouvons, dans l'enceinte
De ces rochers, camper jusqu'à demain sans crainte.
Tâchons de rallier nos soldats dispersés.
Soyez prudent, Fastolf ; veillez à tout, placez
Sur toutes les hauteurs d'agiles sentinelles.
Certes, les ennemis, à moins d'avoir des ailes,
Ne sauraient parvenir à nous surprendre ici ;
L'obscurité du soir nous y protège aussi ;
Toutefois la prudence est encor nécessaire,
Car nous avons été vaincus, et l'adversaire
Est sans doute enhardi par un si grand succès.

(Fastolf sort avec les soldats.)

LIONEL.

Ah ! je n'y puis songer : nous, devant ces Français,

Plier ! nous, leur laisser remporter la victoire !
 Orléans ! Orléans ! tombeau de notre gloire,
 L'honneur de l'Angleterre a péri sous tes murs !
 Honte et dérision . . ! ah ! dans les temps futurs
 Les peuples croiront-ils à cette fuite infâme ?
 O ciel ! on a donc vu chassés par une femme
 Les vainqueurs de Poitiers, de Crécy, d'Azincourt !

LE DUC.

Pouvons-nous résister lorsque l'enfer concourt
 A nous perdre aujourd'hui ? Consolons-nous ; nous sommes
 Vaincus par le démon, non par l'effort des hommes.

TALBOT.

Le démon qui nous perd c'est la démence . . Eh quoi !
 Ce prestige grossier vous frappe aussi d'effroi ?
 La superstition, ce vain manteau, ne cache
 Qu'à demi les terreurs d'une âme faible et lâche.
 Vos troupes ont plié les premières.

LE DUC.

Pardon ;

Aucun n'a tenu ; tous ont pris la fuite.

TALBOT.

Non ;

Votre aile fut d'abord enfoncée et défaite ;
 C'est vous qui le premier avez perdu la tête ;
 N'êtes-vous pas venu vous jeter dans le camp

Ainsi qu'un insensé, pâle, vous écriant :
L'enfer est déchaîné ! C'est le démon qui s'arme
Contre nous ! et vos cris ont répandu l'alarme.

LIONEL.

Oui, oui, vous chercheriez en vain à le nier ;
Les vôtres ont été les premiers à plier.

LE DUC.

Nous fûmes les premiers attaqués.

TALBOT.

Sur mon âme !

Elle connaissait bien notre camp, cette femme ;
Elle savait d'avance où rencontrer la peur.

LE DUC.

Quoi ! veut-on m'imputer à faute ce malheur ?

LIONEL.

Sans vous nous n'aurions pas été mis en déroute.
Orléans ne serait pas perdu.

LE DUC.

Non sans doute,

Car vous ne l'eussiez pas même vu. Quelle main
Appuyant vos projets vous fraya le chemin ?
Qui vint vous accueillir sur la terre étrangère,
Où tout vous combattait ? qui fit sacrer naguère
Votre roi dans Paris ? qui lui gagna le cœur
Des Français ? Par le ciel ! si ce bras protecteur

Ne vous eût amené jusqu'ici, votre armée
N'eût jamais seulement aperçu la fumée
D'un seul foyer français.

LIONEL.

Oui, vous savez toujours
Vous disculper de tout par quelques beaux discours.
Si pour vaincre il n'était besoin que de jactance,
A vous seul vous auriez conquis toute la France.

LE DUC.

Votre mauvais succès vous fâche, et c'est sur moi
Que tout votre dépit se déverse, et pourquoi?
Si l'on perd Orléans, à qui faut-il s'en prendre?
La ville était déjà sur le point de se rendre. . . .
A qui? mais vous avez, par vos efforts jaloux,
Tout gâté, tout perdu.

TALBOT.

L'assiégeons-nous par vous?

LE DUC.

Si je vous retirais mes troupes à cette heure,
Votre position n'en serait pas meilleure.

LIONEL.

Nullement pire encor, soyez-en convaincu,
Duc, que près d'Azincourt, où nous avons vaincu,
Sans secours étranger, tous les Français ensemble.

LE DUC.

Pourtant il vous fallait mon appui, ce me semble;
Et ce fut à haut prix que le prince régent
Parvint à l'acheter; le cas était urgent.

TALBOT.

Oui, nous l'avons, hélas! payé bien cher, sans doute,
Cet appui : notre honneur est le prix qu'il nous coûte.

LE DUC.

Prenez garde, milord, vous pourriez bien dans peu
Vous repentir d'avoir été trop loin, vrai Dieu!
Ai-je donc déserté les drapeaux de mon maître,
Ai-je accepté le nom de parjure et de traître,
Afin de supporter l'affront de l'étranger?
Pourquoi suis-je venu parmi vous me ranger?
Quel intérêt me porte à combattre la France?
Non, s'il faut que je serve un ingrat qui m'offense,
Certes, j'aime encor mieux servir mon souverain.

TALBOT.

Oui, vous traitez avec les agents du dauphin;
Vous croyez nous cacher vos trahisons peut-être;
Mais nous aviserons aux moyens de nous mettre
A l'abri d'un perfide.

LE DUC.

Enfer! me traite-t-on
De la sorte aujourd'hui? c'en est trop! Châtillon!

Qu'on tienne nos soldats et tout notre bagage
Prêts à quitter ce lieu. Nous partons.

(Clâtillon sort.)

LIONEL.

Bon voyage!

Jamais de plus d'éclat notre gloire n'a lui
Que quand nous combattions sans le secours d'autrui;
Ne mettant son espoir qu'en son arme fidèle,
Que chacun lutte seul pour vider sa querelle;
Car entre le Français et l'Anglais il n'est rien
Qui puisse cimenter un durable lien.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, ISABEAU (accompagnée d'un page.)

ISABEAU.

Qu'entends-je, messeigneurs? quelle étoile maligne
A jeté dans vos cœurs cette folie insigne?
Lorsque plus que jamais il faut être d'accord,
Quand c'est le seul moyen de vous sauver encor,
Vous voulez, provoquant une guerre intestine,
Vous-mêmes maintenant hâter votre ruine?
Vaillant Talbot, calmez votre noble allié;
Et vous, approchez, duc; que tout soit oublié!
Secondez mes efforts, Lionel; je réclame

Votre aide; apaisez-les.

LIONEL.

Que m'importe, madame!

Je suis d'avis que ceux qui se conviennent mal
Se quittent au plus tôt.

ISABEAU.

Le pouvoir infernal

Qui vous a fascinés dans ce combat funeste,
Vous ravit-il encor la raison qui vous reste?
Répondez : qui de vous a suscité d'abord
Ce différend? Parlez!

(A Talbot.)

Serait-ce vous, milord?

Avez-vous pu, blessant un partisan fidèle,
Vous oublier au point de lui chercher querelle,
Quand de le ménager tout vous fait une loi?
C'est lui qui sur ce trône éleva votre roi;
C'est lui qui le soutient, et s'il veut, le renverse;
Que pourrez-vous, privés du pouvoir qu'il exerce?
Toute votre Angleterre, envahissant nos bords,
Pour nous vaincre ferait d'inutiles efforts,
Si les Français entre eux étaient d'intelligence;
La France seule a pu triompher de la France.

TALBOT.

J'estime un ami sûr et loyal; mais je doi

Prévenir les complots d'un allié sans foi.

LE DUC.

L'ingrat qui veut payer le bienfait par l'injure ,
Ne manque pas d'avoir recours à l'imposture.

ISABEAU.

Quoi, duc ! consentez-vous à vous déshonorer
Aux yeux du monde entier, jusqu'au point de serrer
Une main teinte encor du sang de votre père ?
Comment pouvez-vous croire à la foi mensongère
Du dauphin ? Qu'ajouter ? Ne vous souvient-il pas
Que vous-même avez fait sa perte ? Et votre bras ,
Après une si longue et si terrible lutte ,
Sur le bord de l'abîme arrêterait sa chute ?
Irez-vous tout d'un coup vous renier ainsi ?
Non , cela ne se peut ; vos amis sont ici ;
C'est ici qu'est l'appui qui vous est nécessaire ;
Votre salut enfin dépend de l'Angleterre.

LE DUC.

Je suis et je serai l'ennemi du dauphin :
Rien ne peut nous unir ; mais je me lasse enfin
De subir les affronts du superbe insulaire.

ISABEAU.

Venez, prince, venez ; montrez-vous moins sévère ;
Sa plainte se conçoit, et le malheur nous rend
Injuste ; oubliez donc tous deux ce différend ,

Et que votre alliance aujourd'hui se renoue.

TALBOT.

Que vous en semble, duc ? un noble cœur avoue
Volontiers tous ses torts ; votre main... oubliez
Mes soupçons offensants, et restons alliés.

LE DUC.

Madame en ses avis fait preuve de prudence ;
Et mon ressentiment cède, en cette occurrence,
A la nécessité.

ISABEAU.

Plus de débats jaloux !

Redevenez amis ; allons , embrassez-vous.

(Le duc et Talbot s'embrassent.)

LIONEL (à part, les regardant.)

Bon succès à la paix que conclut la mégère !

ISABEAU.

Les Français sont vainqueurs ; le sort nous est contraire ;
Mais ne vous laissez pas abattre. Le dauphin ,
N'osant plus espérer en un secours divin ,
Invoque de Satan le magique artifice ;
Mais en vain il se livre à l'éternel supplice ,
Et l'enfer tout entier ne le sauvera pas.
Une femme conduit son armée aux combats ,
C'est moi qui marcherai devant vos rangs.

LIONEL.

Madame,

L'Anglais dans les combats ne suit point une femme ;
Retournez à Paris , et n'ayez nul souci ;
Pour vaincre il ne nous faut que notre épée ici.

TALBOT.

Allez ; nous n'avons eu que malheurs et que pertes
Depuis votre arrivée.

LE DUC.

Il faut le dire, certes,
Votre présence au camp est un scandale.

ISABEAU (les regardant avec étonnement l'un après l'autre.)

Eh quoi !

Vous aussi, duc, comme eux vous êtes contre moi ?

LE DUC.

Allez ; car le soldat sent refroidir son zèle,
Lorsqu'il croit embrasser ici votre querelle.

ISABEAU.

Quoi ! c'est lorsque je viens de vous mettre d'accord
Que vous me repoussez ?.. Eh quel est donc mon tort ?

TALBOT.

Allez, madame, allez ; que le ciel vous conduise !

ISABEAU.

N'ai-je pas secondé toujours votre entreprise ?
Ne combattez-vous pas celui que je combats ?
Et ma cause après tout est la vôtre...

TALBOT.

Non pas ;
Nous faisons au dauphin une loyale guerre.

LE DUC.

Je dois combattre en lui l'assassin de mon père.

TALBOT.

Mais agir comme vous, qui, sans foi ni remords,
Sans nul respect humain employez vos efforts
A perdre votre fils ; s'il faut que je le dise,
C'est une chose impie et que rien n'autorise.

ISABEAU.

Puisse peser sur lui le céleste courroux !
Il outragea sa mère.

LE DUC.

Il vengeait votre époux.

ISABEAU.

Il s'arrogea le droit de juger ma conduite.

LIONEL.

Il n'est pas surprenant que cela vous irrite.

ISABEAU.

Il osa m'exiler, me ravir tous mes droits.

TALBOT.

Il devait obéir à la publique voix.

ISABEAU.

Puisse le châtiment retomber sur ma tête,

Si j'ai pitié de lui ! non , je vous le répète :
S'il me fallait le voir régner dans ses États...

TALBOT.

Plutôt sacrifier votre honneur, n'est-ce pas ?

ISABEAU.

Vous ne concevez point , vous , âmes sans courage,
Ce qu'éprouve en son cœur la mère qu'on outrage...
Je ne mets point de borne à mon ressentiment ;
Je hais qui m'offensa ; je le hais doublement
Si c'est mon propre fils ; s'il me doit l'existence ,
Je veux , la reprenant , assouvir ma vengeance ;
Qu'il meure , s'il osa , dans son impiété,
Frapper et déchirer le sein qui l'a porté !
Mais vous , en attaquant le dauphin , qui vous donne
Le droit de lui ravir ses biens et sa couronne ?
Répondez ! Envers vous quel crime a-t-il commis ?
Pourquoi vous déclarer ses mortels ennemis ?
C'est par cupidité , par une basse envie...
Moi je puis le haïr , je lui donnai la vie.

TALBOT.

Il peut vous reconnaître à votre inimitié.

ISABEAU.

Hypocrites abjects ! vous me faites pitié !
Mentant au monde ainsi qu'à votre conscience,
Vous venez en brigands envahir cette France

Où pas un seul de vous n'a même un droit légal
 A l'espace que couvre un sabot de cheval.
 Et ce duc, qui se fait avec effronterie
 Nommer *le Bon*, consent à vendre sa patrie,
 Et livre sans pudeur, aux mains de l'étranger,
 Ce peuple qu'il devrait défendre et protéger!...
 Et sans cesse pourtant votre bouche parjure
 Parle de loyauté, d'honneur et de droiture...
 Moi, je me suis toujours montrée au monde entier
 Telle que je suis.

LE DUC.

Certe on ne le peut nier.

ISABEAU.

Ainsi qu'une autre j'ai des passions humaines,
 Un cœur dans ma poitrine, et du sang dans les veines...
 Devais-je me priver de joie et de bonheur,
 Parce que le destin voulut, dans sa rigueur,
 Unir à ma jeunesse un époux en démence?
 J'aime ma liberté plus que mon existence;
 Quiconque y porte atteinte... Et pourquoi vous choisir
 Pour juges de mes droits, vous dont le seul plaisir
 Est le combat sanglant, la fureur assouvie?
 Et ce duc, qui, sans cesse et dans toute sa vie,
 Inclinant vers le bien et le mal tour à tour,
 Ignore également et la haine et l'amour...

Je m'en vais à Melun.

(Désignant Lionel.)

Que celui-là m'escorte.

Adieu, soyez vainqueurs ou vaincus, peu m'importe.

(Elle fait quelques pas pour sortir.)

LIONEL.

Allez! je vous promets que nous vous enverrons
Les plus beaux prisonniers français que nous ferons.

ISABEAU (revenant.)

Vous vous entendez bien à manier vos lames,
Mais'est tout. Au Français l'honneur de plaire aux dames.

(Elle sort.)

SCÈNE III.

TALBOT, LIONEL, LE DUC.

TALBOT.

Quelle femme!

LIONEL.

Milords! votre avis maintenant :
Fuirons-nous devant eux, ou bien, les prévenant,
Les joindrons-nous, afin qu'une victoire prompte,
Réparant cet échec, efface notre honte?

LE DUC.

Nous ne pourrions tenter qu'un effort impuissant;

L'armée est dispersée et l'échec trop récent.

TALBOT.

Ce fut une terreur panique et passagère
 Qui fit fuir nos soldats; la cause en est légère,
 Et doit s'évanouir dès qu'on la voit de près;
 C'est pour cette raison que je conseillerais
 De mener au combat nos troupes dès l'aurore.

LE DUC.

Considérez....

LIONEL.

Et quoi considérer encore ?
 Il nous faut sans retard réparer nos revers,
 Ou nous déshonorer aux yeux de l'univers.

TALBOT.

Oui, nous livrons demain bataille, je l'exige;
 Dissipons au plus tôt ce malheureux prestige,
 Qui remplit nos soldats d'un effroi si fatal;
 Combattons corps à corps cet agent infernal,
 Ce démon déchaîné. Que si la misérable
 Affrontait notre épée, en ce cas, femme ou diable,
 Elle nous aura nui pour la dernière fois !
 Mais d'un autre côté, si, comme je le crois,
 Craignant un tel combat, sa prudence l'évite,
 Alors son influence est à jamais détruite.

LIONEL.

Que ce sage dessein soit donc réalisé;
 Et veuillez me charger de cet exploit aisé,
 Qui ne demande pas de lutte meurtrière;
 Sans coup férir, aux yeux de son armée entière,
 Demain je la prendrai vivante, et me fais fort
 De l'amener au camp.

LE DUC.

N'en jurez pas, milord.

TALBOT.

Certes, si c'est vers moi que son malheur la pousse,
 Je compte la traiter d'une façon moins douce!
 Allons pour le présent nous livrer au sommeil ;
 Et demain, chevaliers, au lever du soleil,
 Qu'à livrer le combat chacun de nous s'apprête.
 Venez. (Ils sortent tous.)

SCÈNE IV.

JEANNE (l'étendard à la main, en casque et corselet, mais du reste en vêtement de femme), **DUNOIS, LA HIRE.** (Des chevaliers et des soldats paraissent sur les hauteurs, s'avancent avec précaution et descendent sur la scène.)

JEANNE (aux chevaliers qui l'entourent, tandis que le reste de la troupe continue de s'avancer et remplit le fond du théâtre).

Rien n'a trahi notre marche secrète,
 Nous voici dans leur camp, et je n'entends nul bruit.

Sortez donc maintenant de l'ombre de la nuit,
 Et que votre présence en ce lieu se décèle
 Par votre cri vainqueur : Montjoie et la Pucelle !

TOUS

Montjoie et la Pucelle !

LA SENTINELLE (derrière la scène).

Aux armes !!

JEANNE.

Suivez-moi !

Des torches ! que la flamme augmente leur effroi,
 Et que de toutes parts la mort vers eux s'avance.

(Des soldats sortent rapidement, elle veut les suivre.)

DUNOIS (la retenant).

Jeanne ! c'est notre tâche à présent qui commence,
 La tienne est faite : ainsi que tu l'avais promis,
 Tu nous as fait entrer au camp des ennemis,
 Tu nous les as livrés ; reste loin du carnage,
 Laisse-nous achever notre sanglant ouvrage.

LA HIRE.

Tu nous dois de la gloire indiquer le chemin,
 Marche devant nos rangs, l'étendard à la main ;
 Mais n'arme pas ton bras de l'épée homicide,
 Car le dieu de la guerre est cruel et perfide ;
 Son aveugle courroux ne connaît pas de frein.

JEANNE.

Qui m'ose retenir ? et quel pouvoir humain

Peut diriger l'esprit qui me guide en ma voie?
 La flèche vole au but où le chasseur l'envoie!
 Si le péril est là, Jeanne y doit être aussi.
 Ce n'est pas maintenant, et ce n'est pas ici
 Que l'arbitre éternel veut que mon heure sonne;
 Sur le front de mon roi je dois voir la couronne;
 Et je ne puis tomber sous le fer menaçant,
 Avant d'avoir rempli l'ordre du Tout-Puissant.

(Elle sort.)

LA HIRE (à Dunois.)

Venez, suivons-là, comte, et veillons tous sur elle.

(Ils sortent tous.)

SCÈNE V.

DES SOLDATS ANGLAIS (fuyant ; peu après Talbot.)

PREMIER SOLDAT.

La Pucelle!.. au milieu du camp!..

UN AUTRE.

Qui?

LE PREMIER.

La Pucelle!

LE SECOND.

La Pucelle, dis-tu... et comment est-elle donc
 Entrée au camp?

UN TROISIÈME.

Par l'air, sur l'aile du démon!

D'AUTRES (*survenant* :)

C'en est fait de nous tous! fuyez!..

(*Ils sortent.*)TALBOT (*entrant.*)

Nul ne m'écoute!

Aucun ordre, aucun cri n'arrête la déroute;
 Et ce panique effroi saisit les plus hardis,
 Comme si tout l'enfer et ses esprits maudits
 Se liguient contre nous; tout fuit comme en démence,
 Et l'ennemi pénètre au camp sans résistance!
 Ai-je donc seul gardé ma raison aujourd'hui?
 Fuir devant ces Français, qui devant nous ont fui
 Dans plus de vingt combats! éternelle infamie!...
 Qui donc est-elle enfin, l'invincible ennemie
 Qui peut faire à son gré des prodiges soudains,
 Et qui change en lions tous ces timides daims?
 Honte à nous tous! quoi donc, une comédienne
 Qui joue un rôle appris, se peut-il qu'elle vienne
 Effrayer des guerriers pleins de vaillance? Quoi!
 Une femme aujourd'hui triompherait de moi?

UN SOLDAT ANGLAIS (*fuyant.*)

La Pucelle!... Fuyez.

TALBOT (le tue.)

Fuis dans l'enfer; l'infâme

Qui tournera le dos périra par ma lame.

SCÈNE VI.

(Le fond du théâtre s'ouvre; on voit le camp anglais embrasé; roulement de tambour, cliquetis d'armes; on aperçoit des fayards poursuivis par leurs adversaires. — Après quelques instants, entre Montgomery.)

MONTGOMERY (seul.)

Où fuir?.. que devenir? Ici, le fer en main,
L'impitoyable chef nous barre le chemin...
De tous côtés la mort... Là, cette horrible femme
Court, renverse et détruit comme un torrent de flamme!
Et pas un seul buisson qui me puisse cacher,
Dans ce péril pressant... pas un creux de rocher!
Oh! pourquoi, malheureux, ai-je quitté mon île?
Je crus trouver en France une gloire facile;
Je partis pleins d'espoir, et l'implacable sort
Me jette maintenant dans ce combat de mort.
Quel parti prendre! hélas! que ne suis-je à cette heure
Au doux pays natal, dans ma belle demeure,
Où j'ai laissé ma mère en deuil, où chaque jour
Ma jeune fiancée espère mon retour!

(Jeanne se montre dans l'éloignement.)

Malheur ! elle paraît , la vierge vengeresse !
 Parmi les feux sanglants , terrible elle se dresse
 Comme un spectre funèbre ; ainsi l'esprit du mal
 Surgit des flots ardents de l'abîme infernal.
 Elle approche... O terreur !.. où fuir ? par quelle voie ?
 Son œil inévitable a découvert sa proie ;
 Ses regards flamboyants , s'attachant sur les miens ,
 M'enveloppent déjà d'invisibles liens !
 Et malgré mes efforts et l'effroi qui m'accable ,
 Il me faut regarder cet objet redoutable.

(Jeanne fait quelques pas vers lui et s'arrête encore .)

Non ! je n'attendrai pas son terrible courroux !
 Je veux la prévenir , embrasser ses genoux ,
 Lui demander merci , l'implorer ; elle est femme ,
 Mes pleurs éveilleront la pitié dans son âme.

(Au moment où il veut aller à sa rencontre , elle s'avance
 rapidement vers lui .)

SCÈNE VII.

JEANNE , MONTGOMERY.

JEANNE.

Meurs ! tu naquis Anglais !

MONTGOMERY (tombant à ses pieds .)

Arrête ! écoute-moi !

Vois , je suis désarmé , suppliant devant toi.

Ne verse pas le sang d'un homme sans défense;
 Accepte une rançon, laisse-moi l'existence!
 Mon père est possesseur de domaines nombreux,
 Il t'offrira de l'or au delà de tes vœux,
 Pour payer mon retour dans mes plaines natales,
 Aux bords de la Saverne, au beau pays de Galles.

JEANNE.

Insensé! le destin a dirigé tes pas
 Vers celle dont la main tue et n'épargne pas.
 Plus de salut pour toi! Si tu venais soustraire
 De jeunes lionceaux dans l'autre de leur mère,
 Si le tigre affamé t'avait en son pouvoir,
 Tu pourrais conserver encore quelque espoir.
 Mais malheur à qui tombe aux mains de la Pucelle!
 Son âme est sans pitié; son approche est mortelle!
 Car un pacte fatal m'engage malgré moi
 Au formidable esprit qui m'impose sa loi;
 Et mon bras, car il faut que mon œuvre s'achève,
 Doit jusqu'à ce moment immoler par le glaive
 Tous ceux que le Seigneur m'envoie en son courroux.

MONTGOMERY.

Ton langage est cruel, mais ton aspect est doux,
 Et tu n'es pas terrible à regarder en face;
 Un charme tout-puissant vers toi m'attire. Grâce!
 Oh! ne m'immole pas à ton inimitié!

Grâce ! au nom de ton sexe auquel sied la pitié ;
 Ne me refuse pas la merci que j'implore ;
 Ne me fais pas mourir, je suis si jeune encore !

JEANNE.

N'invoque point mon sexe, et ne te flatte pas
 De me trouver semblable aux femmes d'ici-bas ;
 Telle que les esprits que nul lien n'enchaîne,
 Rien d'humain ne me touche, et ta prière est vaine...
 Cette armure d'airain ne couvre pas de cœur.

MONTGOMERY.

Grâce ! au nom de l'amour dont le pouvoir vainqueur
 Soumet tout à ses lois ! Ma douce fiancée
 Me pleure, et mon retour est sa seule pensée.
 Sois clément ! elle est jeune et belle comme toi !
 Quels serments, combien d'or exiges-tu de moi ?
 Si tu veux être aimée, aimer un jour toi-même,
 Oh ! ne sépare pas le cœur du cœur qui l'aime !

JEANNE.

Ta prière s'adresse à de terrestres dieux,
 Qui n'ont jamais reçu mon culte ni mes vœux.
 Aucun amour humain ne doit toucher mon âme.
 Lève-toi, combattons ! car la mort te réclame.

MONTGOMERY.

Hélas ! prends en pitié mes parents malheureux !
 Épargne-leur ce coup ! grâce, grâce pour eux !

Ils m'attendent là-bas, dans ma belle patrie.
Ah! n'as-tu pas aussi ta famille chérie
Qui conserve l'espoir de te voir revenir ?

JEANNE.

Malheureux! devais-tu me faire souvenir
Combien nous avons eu de souffrances amères,
Combien vous avez fait d'inconsolables mères,
D'orphelins sans appui, de veuves parmi nous ?
Que vos femmes aussi pleurent donc leurs époux ;
Qu'elles sentent aussi toute notre misère !

MONTGOMERY.

Ah! me faut-il mourir sur la terre étrangère?...

JEANNE.

N'êtes-vous pas venus nous charger de liens ,
Dévaster nos foyers et nous ravir nos biens ?
Ravager les moissons de nos plaines fertiles ,
Et jeter vos brandons dans nos paisibles villes ?
Vous espériez déjà , fiers de vos vains succès ,
Sous votre joug honteux nous courber à jamais ;
Vous vouliez attacher ce florissant empire
Comme un léger esquif à votre altier navire !
Insensés ! vous pourriez ravir un astre au ciel ,
Avant de dépouiller ce royaume éternel
D'un seul de ses hameaux. Dieu protégé la France !
Tremblez ! il est venu, le jour de la vengeance ;

L'Anglais respectera l'Océan protecteur,
 Qu'entre nous pour limite a placé le Seigneur....
 Vous le refranchirez, mais avec moins d'audace.

MONTGOMERY.

Ah! je sens que la mort me saisit et me glace!...

JEANNE.

Meurs, jeune homme! et pourquoi trembler devant la mort?
 Pourquoi tant redouter l'inévitable sort?
 Vois-moi : je ne suis rien qu'une obscure bergère.
 Mon faible bras portait la houlette légère,
 Et non le fer guerrier; mais je n'ai pas de choix;
 Il me faut obéir à la divine voix;
 Il me faut, arrachée à mon humble demeure,
 A l'amour de mes sœurs, au père qui me pleure,
 A l'asile chéri de mon vallon natal,
 Accomplir un arrêt à moi-même fatal;
 Comme un spectre vengeur aller où Dieu m'envoie,
 Donner longtemps la mort, et devenir sa proie!
 Sous le toit paternel je ne reviendrai pas;
 Beaucoup des tiens encor périront par mon bras,
 Vos veuves pleureront, mais enfin viendra l'heure
 Où, subissant mon sort, il faudra que je meure.
 Subis le tien, combats!

MONTGOMERY (se relevant).

Puisqu'il en est ainsi,

Puisqu'il te faut mourir un jour, mon bras aussi
Peut, terminant nos maux, t'envoyer prendre place
Dans l'enfer qui t'attend; que Dieu me fasse grâce!
Demande à tes démons de t'assister encor;
Maudite, défends-toi!

(Il saisit ses armes et l'attaque. On entend dans l'éloignement une musique guerrière; après quelques instants de combat Montgomery tombe).

JEANNE.

Tu viens chercher la mort!

Meurs donc, infortuné!

(Elle fait quelques pas et s'arrête pensive).

Souveraine céleste!

Comme ton saint pouvoir en moi se manifeste!
Au bras inaguerré tu donnes la vigueur;
Tu rends inexorable un jeune et faible cœur.
Frémissante, je crois détruire un sanctuaire,
Lorsque mon fer sanglant frappe mon adversaire :
Même une lame nue éveille mon effroi ;
Mais sitôt qu'il le faut, je sens la force en moi,
Et le glaive en ma main, dans cet instant suprême,
Comme un esprit vivant se gouverne lui-même.

SCÈNE VIII.

Entre le duc de Bourgogne. Sa visière est baissée.

LE DUC.

Misérable! c'est toi, je te rencontre enfin ;
Partout dans le combat je t'ai cherchée en vain ,
Prestige de Satan! ton heure est arrivée ,
Retourne dans l'enfer d'où tu sors , reprouvée!

JEANNE.

Et qui donc es-tu, toi que ton ange gardien
Délaisse? je devine un chef à ton maintien ;
Et tu n'es pas Anglais, car tes couleurs sont celles
De Bourgogne, et mon fer s'abaisse devant elles.

LE DUC.

Tu ne mérites pas, agent de Lucifer ,
De recevoir la mort par ce bras ; c'est le fer
Du bourreau qui devrait trancher ta tête infâme,
Et non d'un noble duc la généreuse lame.

JEANNE.

C'est donc ce noble duc lui-même que je voi?

LE DUC (levant sa visière).

Oui, maudite, frémis! tu vas mourir; c'est moi.
Vainement aujourd'hui l'inferral artifice
Te protège; il est temps que le ciel te punisse.

Si ton bras a vaincu de faibles combattants,
Un homme est devant toi.

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS, DUNOIS, LA HIRE.

DUNOIS.

Duc de Bourgogne, attends !
Combats des chevaliers, et non pas une femme.

LA HIRE.

Nous veillons sur ses jours.

LE DUC.

Sur la foi de mon âme !
Je vous fais face à tous, et je défie ici
Et cette infâme, et vous qu'elle avilit ainsi.
Honte à vous ! se peut-il qu'un noble preux devienne
L'indigne champion d'une magicienne ?
Venez ! recevez donc ce que vous méritez !

JEANNE (s'avançant).

Arrêtez !

LE DUC.

Trembles-tu pour sa vie ?

(Il veut attaquer Dunois).

JEANNE.

Arrêtez !

Non, plus de sang français ! ce n'est point par le glaive
Que Dieu veut qu'aujourd'hui cette lutte s'achève.
Arrêtez ! respectez l'esprit qui parle en moi.

DUNOIS.

Et pourquoi retenir mon bras ? répons ; pourquoi
M'empêcher de vider la sanglante querelle ?
Non, le fer est levé pour punir un rebelle,
Et venger à la fois ma patrie et mon roi..
Laisse tomber le coup.

JEANNE (se place entre eux et les sépare).

(A la Hire.)

Reste ici.

(A Dunois.)

Range-toi,

Comte ; il faut que je parle au duc.

(Il se fait un silence. Elle reprend la parole.)

Que veux-tu faire,

Duc de Bourgogne ? ici quel est ton adversaire ?
Ce prince magnanime est Français comme toi ;
Ce preux, ton frère d'arme, est l'appui de ton roi ;
Ne suis-je pas moi-même enfant de ta patrie ?
Nous, que veut immoler ton aveugle furie,
Nous sommes tous les tiens, prêts à t'ouvrir nos bras,
A défendre tes jours dès que tu le voudras ;
Du glaive contre toi nous n'osons faire usage ;
Les traits de notre prince, empreints sur ton visage,

Sous le casque ennemi restent sacrés pour nous.

LE DUC.

Par l'appât séducteur de ces propos si doux,
Tu voudrais attirer ta victime, sirène !
Mais ton pouvoir échoue et ton astuce est vaine ;
Mon oreille est fermée à ton discours trompeur,
Tes regards acérés s'émeussent sur mon cœur.
Aux armes donc, Dunois ! plus d'arguments frivoles ;
Combattons par l'épée et non par des paroles.

DUNOIS.

L'épée aura son tour ; les paroles d'abord :
Qui craint de s'expliquer confesse qu'il a tort.
Lorsqu'on est sans reproche, aucun discours ne blesse.

JEANNE.

Réponds. Est-ce la peur dont l'aiguillon nous presse ?
Tombons-nous à tes pieds pour demander merci,
Duc, est-ce en suppliants que nous sommes ici ?
Comprends mieux le motif qui vers toi nous amène ;
Votre camp est détruit, vos morts couvrent la plaine :
Le ciel a prononcé, la victoire est à nous.
Oh ! viens y prendre part ! viens, nous t'appelons tous ;
Partage nos lauriers ; que ta faute s'efface ;
Noble transfuge ! viens, reprends ici ta place ;
C'est ici qu'est le droit, et la gloire et l'honneur.
Moi-même qu'à son peuple envoya le Seigneur,

Je t'offre maintenant notre pure alliance ;
 Viens, je te tends la main ; le ciel est pour la France ;
 Ses anges radieux, tout couronnés de lis,
 Invisibles pour toi, défendent ce pays ;
 Comme ce blanc drapeau notre cause est sans tache.

LE DUC.

Sous des mots captieux le mensonge se cache.
 Mais ce discours naïf est celui d'un enfant ;
 Si l'enfer l'a dicté, son accent triomphant
 Imite l'innocence au point de s'y méprendre.
 Aux armes ! combattons ! je ne veux plus l'entendre ;
 Sa parole séduit.

JEANNE.

Tu m'accuses, tu dis
 Que je triomphe ici par des charmes maudits ;
 Des esprits infernaux tu me crois la complice :
 Unir des ennemis, repousser l'injustice,
 Sont-ce là les efforts de l'ange ténébreux ?
 Quoi donc est innocent, équitable, pieux,
 Si ce n'est le combat pour la sainte patrie ?
 Se peut-il qu'à ce point l'ordre éternel varie ?
 Se peut-il que le Dieu souverainement bon
 Délaisse le bon droit ? Et depuis quand voit-on
 Le démon malfaiteur, reniant sa nature,
 Défendre et protéger la cause la plus pure ?

Si ce que je te dis est vrai , juste et sacré ,
Qui , si ce n'est le ciel , me l'aurait inspiré ?
Qui donc initia l'ignorante bergère
Dans les vastes desseins des puissants de la terre ?
Je n'ai jamais paru dans les royales cours ;
Ma lèvre ignore l'art des éloquents discours .
Mais il faut qu'aujourd'hui ma parole te touche .
Oui , des rois , des États le suprême destin ,
S'offre à mes faibles yeux par un pouvoir divin ;
Et pour frapper ton cœur la foudre est sur ma bouche .

LE DUC (vivement ému lève les yeux et la regarde avec surprise et attendrissement.)

Ce qui se passe en moi... Quel charme m'a saisi ?
Est-ce un Dieu tout-puissant qui me maîtrise ainsi ?
Non , elle ne ment pas ! Cette forme si pure ,
Et ces traits si touchants ignorent l'imposture !
Je sens à son aspect tout mon cœur s'émuvoir ;
Si je suis fasciné par un secret pouvoir...
C'est un pouvoir céleste auquel rien ne résiste .
Oui , je me sens vaincu !.. oui , c'est Dieu qui l'assiste !

JEANNE.

Ah ! son émotion ne peut plus se cacher !
Je suis donc exaucée , et j'ai su le toucher !
Son front n'est plus couvert d'une sombre colère ;

Et déjà son regard brille humide et prospère ;

Plus de désunion, d'armes et de courroux !

Il cède, il s'attendrit, il pleure, il est à nous !

(Elle laisse tomber son épée et sa bannière, s'élançe vers le duc et l'embrasse passionnément; Dunois et la Hire jettent aussi leurs armes et se joignent à ce groupe.)

ACTE III.

La cour du roi à Châlons-sur-Marne.

SCÈNE I.

DUNOIS, LA HIRE.

DUNOIS.

Nous fûmes de tout temps amis et frères d'armes ;
Unis dans les combats, les dangers, les alarmes,
Ensemble nous bravions les malheurs et la mort ;
Ce lien que n'ont pu briser les coups du sort,
Se peut-il que l'amour aujourd'hui le déchire ?

LA HIRE.

Veillez m'entendre, prince !

DUNOIS.

Oui, vous l'aimez, la Hire !

Votre secret dessein, je ne l'ignore pas :
Vous comptez chez le roi vous rendre de ce pas,
Et demander la main de Jeanne en récompense,
S'il daigne de ce prix payer votre vaillance ;
Mais, la Hire, sachez que si jamais je doi
La voir dans d'autres bras...

LA HIRE.

Mon prince, écoutez-moi !

DUNOIS.

Ce n'est pas sa beauté que j'aime ; aucune femme
 Avant elle jamais ne sut toucher mon âme ;
 Sitôt que je la vis , celle qu'élut le ciel
 Pour nous sauver , je fis le serment solennel
 De l'avoir pour épouse et pour amour unique :
 Il faut au preux guerrier une flamme héroïque ;
 A ce cœur si brûlant , la Hire , il faut un cœur
 Non moins fort , dont l'ardeur réponde à son ardeur.

LA HIRE.

Pourrais-je m'abuser , prince , au point d'oser croire
 Que mon faible mérite égale votre gloire ?
 Quand Dunois se déclare , et se met sur les rangs ,
 Il ne rencontrera jamais de concurrents.
 Mais , seigneur , pouvez-vous , fils d'un illustre père ,
 Accepter pour épouse une simple bergère ;
 Votre haute naissance exige un autre choix :
 Le sang qui coule en vous est le sang des Valois ;
 Il ne vous permet point cette alliance obscure.

DUNOIS.

Comme moi c'est l'enfant de la sainte nature !
 Hé ! quels princes pourraient la croire indigne d'eux ,
 Elle , la chaste sœur des esprits bienheureux ?

De quels rois pourrait-elle envier la couronne ?
L'auréole sacrée autour d'elle rayonne !
Tout notre faste humain, notre éclat puéril,
Devant elle est petit, et méprisable, et vil ;
Tant elle est au-dessus de tout ce qui nous semble
Et solennel et grand ! Tous nos trônes ensemble,
L'un sur l'autre entassés, dans leur vaine splendeur,
Ne sauraient s'élever jusques à la hauteur,
Où, modeste et sublime, et sans impur mélange,
Elle nous apparaît dans sa majesté d'ange !

LA HIRE.

Le roi décidera.

DUNOIS.

Non, il faut que son cœur
Décide entre nous deux ; et quand son bras vainqueur
Nous rend la liberté, qu'elle-même ne suive
Que son libre penchant.

LA HIRE.

Le roi vient !

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, LE ROI, AGNÈS SOREL,
 DUCHATEL, CHATILLON, L'ARCHE-
 VÊQUE.

LE ROI (à Chatillon.)

Il arrive

Sur l'heure, dites-vous ? Il vient publiquement
 Me rendre hommage-lige, et me prêter serment ?

CHATILLON.

Ici même, à Châlons, sire, le duc mon maître,
 Pour tomber à vos pieds, devant vous va paraître;
 Il me suivra de près, s'en remettant à moi
 Pour porter de sa part son hommage à son roi.

AGNÈS SOREL.

Il vient ! ô jour heureux que le ciel nous envoie !
 Jour qui porte la paix, la concorde et la joie !

CHATILLON.

Sa suite l'accompagne ; arrivé devant vous,
 Sire, mon maître veut tomber à vos genoux,
 Comme c'est son devoir ; toutefois il espère
 Que vous le recevrez dans vos bras, comme un frère.

LE ROI.

C'est mon vœu le plus cher !

CHATILLON.

Le duc ne voudrait pas
Qu'on rappelât ici vos mutuels débats.

LE ROI.

Qu'à jamais dans l'oubli le passé s'engloutisse !
Nous ne voulons songer qu'à l'avenir propice.

CHATILLON.

Les nombreux adhérents du duc seront absous.

LE ROI.

Je double mon royaume en les graciaint tous.

CHATILLON.

La paix sera conclue avec la reine mère,
Si tel est son désir.

LE ROI.

Suis-je son adversaire ?
Un mot, et nos combats sont finis sans retour.

CHATILLON.

Et douze chevaliers, pris parmi votre cour,
Garantiront au duc la parole jurée
Qu'il recevra de vous.

LE ROI.

Ma parole est sacrée.

CHATILLON.

Mon maître exige encor qu'entre vous, sire, et lui,
Une hostie à l'autel partagée aujourd'hui,

Soit le gage et le sceau d'une union sincère.

LE ROI.

Mon dire est sans feintise, aussi vrai que j'espère
 En l'éternel salut : Dieu me fasse merci!
 Qu'exige encor le duc?

CHATILLON (regardant Duchâtel.)

Je vois quelqu'un ici
 Qui devrait n'être point présent à l'entrevue.

(Duchâtel s'éloigne en silence.)

LE ROI.

Va, Duchâtel! attends, pour t'offrir à sa vue,
 Un favorable instant; jusqu'alors cache-toi.

(Il le suit des yeux, puis va à lui et l'embrasse.)

Digne ami! tu voulais faire encor plus pour moi!

(Duchâtel sort.)

CHATILLON.

Sire, ce parchemin contient les autres clauses.

LE ROI (à l'archevêque.)

Veillez vous en charger et régler toutes choses.
 Quoi qu'on puisse exiger, d'avance j'y souscris;
 Quand je gagne un ami, regarderai-je au prix!
 Vous irez au-devant du duc jusqu'à la porte
 De la ville, Dunois, et prendrez pour escorte
 Cent nobles chevaliers; qu'en tous lieux, alentour,
 Le peuple rassemblé célèbre ce beau jour!
 Que les cloches au loin proclament l'alliance

Désormais renouée entre Bourgogne et France !

(On entend sonner des trompettes.)

Qu'est-ce que tout ce bruit ?

UN PAGE (entrant.)

Le duc est à Châlons ;

Il va paraître, sire.

DUNOIS.

Allons donc vite, allons !

(Il sort avec la Hire et Chatillon.)

LE ROI (à Agnès Sorel.)

Tes pleurs coulent, Agnès ? Ah ! moi-même j'ai peine

A réprimer les miens ! Cette heure si prochaine,

Combien pour l'amener il a fallu de sang !

Combien de coups portés à ce peuple innocent,

Avant que nous puissions nous revoir ! Mais l'orage,

Quelque long qu'il puisse être, apaise enfin sa rage ;

Un jour riant succède à la plus sombre nuit,

Et le temps bienfaisant vient mûrir chaque fruit.

L'ARCHEVÊQUE (regardant par la fenêtre.)

Le prince peut à peine avancer dans la foule,

Qui l'enlève, le porte, et lentement s'écoule ;

On baise ses habits, jusqu'à ses éperons.

LE ROI.

Mes bons Français, toujours à s'émouvoir si prompts,

Aisément enflammés de colère subite,

Aussi bien que d'amour, qu'ils ont oublié vite

Que ce prince, porté dans leurs bras triomphants,
 Est celui qui tua leurs pères, leurs enfants,
 Qui remplit leur pays de deuil et de misère!
 Un seul instant efface une existence entière.
 Calme-toi, chère Agnès! ces violents transports
 Pourraient aussi lui faire éprouver un remords :
 Que rien ne l'humilie ici, ni ne l'attriste.
 C'est lui!

SCÈNE III.

Entre le duc de Bourgogne, accompagné de Dunois, la Hire, Chatillon, et de deux autres chevaliers de sa suite; le duc s'arrête à l'entrée; le roi fait un pas vers lui; le duc s'avance aussitôt, et au moment où il veut mettre un genou en terre, le roi le reçoit dans ses bras.

LE ROI.

Vous avez su nous prendre à l'improviste;
 Nous allions vous chercher; mais vous devez avoir
 De rapides chevaux, mon cousin.

LE DUC.

Mon devoir

M'appelait en ce lieu...

(Il s'avance vers Agnès et la baise au front.)

Permettez, belle dame!

C'est mon droit dans Arras; je ne puis sur mon âme
 M'en départir ici.

LE ROI.

Votre joyeuse cour
Est, à ce que l'on dit, un splendide séjour,
Où toutes les beautés s'empressent de se rendre.

LE DUC.

Sire, c'est un pays commerçant que la Flandre ;
Ce que chaque climat offre de précieux,
Tout ce qui peut charmer et réjouir les yeux,
Enrichit à souhait notre marché de Bruges ;
Mais le plus grand trésor, si nous sommes bons juges,
C'est la beauté, la grâce...

AGNÈS SOREL.

Il est sans doute encor
Sur terre un bien plus grand et précieux trésor,
Que l'or n'achète pas : c'est la femme fidèle.

LE ROI (au duc.)

Vous refusez au sexe une vertu si belle ;
A ses serments, dit-on, vous n'ajoutez pas foi.

LE DUC.

Cette incrédulité porte sa peine en soi ;
Vous êtes plus heureux, sire, et digne d'envie ;
Ce qu'enfin m'enseigne mon orageuse vie,
Votre cour vous l'apprit.

(Se tournant vers l'archevêque.)

Mon père ! votre main.

Il faut, pour vous trouver, suivre le droit chemin ;
L'honneur et la justice à coup sûr doivent être
Où vous êtes.

L'ARCHEVÊQUE.

Béni soit mon souverain maître !
Qu'il m'appelle à présent, je mourrai trop heureux,
Puisque j'ai vu ce jour qui comble tous mes vœux.

LE DUC (à Agnès.)

On dit que vous avez, pendant ces temps d'alarmes,
Donné tous vos bijoux pour en forger des armes ;
Hé quoi ! vous êtes donc de si guerrière humeur ?
Et vous me poursuiviez avec tant de chaleur ?
Mais nous redevenons alliés ; notre guerre
Est finie à cette heure ; et pour toujours, j'espère ;
Tout ce qui fut perdu se retrouve aujourd'hui,
Et votre écrin aussi : vous aviez fait de lui
Un moyen de combats ; laissez-moi vous le rendre
Comme un gage de paix.

(Il prend des mains d'un de ses chevaliers l'écrin d'Agnès Sorel, et le lui présente ; Agnès regarde le roi.)

LE ROI.

Oui, tu peux le reprendre ;
Il devient doublement précieux en ce jour,
Comme un signe chéri de concorde et d'amour.

LE DUC (plaçant une rose en diamants dans les cheveux d'Agnès.)

Que ce joyau n'est-il le royal diadème !

Ma main sur ce beau front l'attacherait de même ;
Oui, soyez en certaine...

(Plus bas en lui prenant la main.)

Et puis comptez sur moi,
S'il vous faut un soutien quelque jour.

(Agnès se détourne en pleurant ; le roi cherche à cacher son émotion ;
les assistants regardent les deux princes avec attendrissement ; le duc,
après avoir jeté les yeux autour de lui, se précipite dans les bras du
roi.)

O mon roi!..

(Moment de silence, pendant lequel ils se tiennent embrassés.)

Et j'ai pu vous haïr ! vous déclarer la guerre !

LE ROI.

Assez !

LE DUC.

Cet étranger, ce prince d'Angleterre,
J'ai pu le couronner, lui rendre hommage et foi,
Vouloir vous perdre, vous, mon seigneur, vous, mon roi !

LE ROI.

Oubliez tous ces torts, comme je les oublie ;
Ce seul jour, cet instant qui nous réconcilie,
Les efface ; ce fut un destin malheureux !

LE DUC.

Je veux tout réparer, croyez-moi, je le veux !
Oui, je veux effacer et le mal et l'outrage,
Vous rendre vos États jusqu'au dernier village.

LE ROI.

Je ne redoute rien quand nous sommes d'accord.

LE DUC.

Ah! je vous combattais toujours avec remord.
Si vous pouviez savoir, hélas! ce qu'il en coûte....

(Désignant Agnès.)

Que ne me l'avez-vous envoyée! oui, sans doute,
Ses pleurs m'auraient vaincu! Mais à nous désunir
Tout l'enfer désormais ne saurait parvenir;
Nos cœurs se sont compris; vous m'accordez ma grâce;
J'ai trouvé maintenant ma véritable place;
Tous mes égarements dans vos bras ont fini.

L'ARCHEVÊQUE (se plaçant entre eux.)

Vous vous réunissez! et, Phénix rajeuni,
La France se ranime et renaît de sa cendre;
Les jours plus fortunés que le ciel va lui rendre,
Calmeront ses douleurs; les hameaux dévastés
Retrouveront la joie et la paix; les cités
De leurs débris fumants s'élèveront plus belles;
Les champs se couvriront de leurs moissons nouvelles.
Mais ce peuple tombé pour vos cruels débats,
Reste immolé; les morts ne se relèvent pas!
Rien ne rachètera ni le sang ni les larmes,
Que pendant si longtemps ont fait couler vos armes.
Chaque attentat commis est commis pour toujours.

Si la race à venir doit avoir de beaux jours ,
Celle-ci fut en proie à des douleurs amères.
Le bonheur des enfants n'éveille plus les pères.
De ces tristes leçons gardez le souvenir ,
Princes et souverains ! craignez à l'avenir
D'évoquer le pouvoir du glaive sanguinaire !
Le puissant à son gré peut déchaîner la guerre ;
Mais qu'il n'espère point , en sa funeste erreur ,
Qu'ainsi que le faucon revient vers le chasseur ,
Dieu , dont la volonté ne connaît point d'entrave ,
A la voix des mortels obéisse en esclave !
On ne voit pas toujours le ciel , comme aujourd'hui ,
Au comble du danger nous prêter son appui...
Ainsi que sa bonté sa colère a son heure.

LE DUC.

Ah ! sire , où donc est-il cet ange qui demeure
Près de vous maintenant ? et d'où vient qu'aujourd'hui
Je ne l'aperçois pas ?

LE ROI.

Que fait Jeanne ? Comment ,
Lorsque nous lui devons un si joyeux moment ,
Se tient-elle à l'écart ? pourquoi nous manque-t-elle ?

L'ARCHEVÊQUE.

C'est toujours à regret , sire , qu'elle se mêle
A la foule ; elle hait l'oisiveté des cours ;

Quand son peuple n'a pas besoin de son secours,
 La jeune sainte fuit le regard du vulgaire.
 Sans doute, maintenant, tranquille et solitaire,
 Elle est avec son Dieu, le priant d'un cœur pur,
 Ou méditant encor notre bonheur futur ;
 La grâce du Seigneur l'accompagne sans cesse.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS , JEANNE. (Elle est revêtue de sa cuirasse,
 sans casque, et porte sur sa tête une couronne de fleurs.)

LE ROI.

Jeanne, nous t'attendions, et tu viens en prêtresse
 Consacrer ce lien si beau, formé par toi.

LE DUC.

Comme dans le combat elle inspirait l'effroi,
 Et comme dans la paix elle est belle et touchante !
 Jeanne, t'ai-je tenu parole ? es-tu contente ?

JEANNE.

Tu recueilles le fruit de ton œuvre ! A présent
 Tu brilles de l'éclat d'un astre bienfaisant,
 Tandis que récemment tu t'entourais encore
 Des sinistres lueurs d'un sanglant météore.

(Regardant autour d'elle.)

Bien des nobles seigneurs se trouvent en ces lieux,
 Et je vois le bonheur briller dans tous les yeux ;

Un seul n'a point de part à la joie unanime,
Un seul doit se cacher.

LE DUC.

Et quel est donc son crime,
Pour qu'il ne puisse pas espérer de merci ?

JEANNE.

Doit-il venir ? réponds ? Peut-il paraître ici ?
Dis, Oh ! dis qu'il le peut ! que cet acte couronne
Une œuvre de concorde. Oui, quand le cœur pardonne,
Il doit tout pardonner ; il suffit, sois-en sûr,
D'une goutte de haine au fond d'un vase pur,
Pour changer en poison le bienheureux breuvage.
Oui, si grand que puisse être et le crime et l'outrage,
Que Bourgogne l'oublie en un jour si joyeux !

LE DUC.

Je comprends !

JEANNE.

Et tu veux pardonner ? Tu le veux ?

(Elle fait entrer Duchâtel ; ce dernier s'arrête et cherche à lire dans les yeux du duc.)

Approchez, Duchâtel ! vous avez votre grâce.

LE DUC.

Jeanne ! qu'exiges-tu ? que veux-tu que je fasse ?

JEANNE.

Un maître hospitalier accueille sous son toit,
Sans nulle acception, un hôte quel qu'il soit.
Comme partout s'étend le firmament immense,

Telle doit sur chacun s'étendre sa clémence ;
 Le soleil bienfaisant verse à tous ses rayons ,
 Les donne sans réserve et sans restrictions ;
 Chaque fleur dans les champs , chaque plante épuisée
 Reçoit également la céleste rosée ;
 Lorsqu'un don vient d'en haut , il est illimité.
 C'est au fond des replis que gît l'obscurité.

LE DUC.

De ses accents quel est l'empire irrésistible ?
 Mon cœur est en ses mains une cire flexible ;
 Ses vœux à peine émis sont ma suprême loi.
 Approchez , Duchâtel ! je vous pardonne ! et toi ,
 Ne sois pas courroucée , ombre sainte d'un père !
 Ne me reproche pas de mettre sans colère
 Ma main dans cette main ; et si , sans votre aveu ,
 Je viole en ce jour mon redoutable vœu ,
 Ne m'en punissez pas , ô puissances funèbres !
 Vous n'avez point de cœur , là-bas , dans vos ténèbres ;
 Chez vous tout est sans fin , immuable , éternel !
 Il en est autrement à la clarté du ciel :
 L'homme , l'être vivant , en son deuil , en sa joie ,
 Du moment fugitif est la facile proie !

LE ROI.

Que ne te dois-je pas , Jeanne ? comme soudain ,
 Ton appui tout-puissant a changé mon destin !

Tu me fais triompher de tous mes adversaires ;
Tu ramènes vers moi, par tes soins tutélares,
Mes amis égarés, mes soutiens les plus chers.
De ce peuple souffrant ta main brise les fers ;
Tu me rends mes États dont l'Anglais était maître ;
Oui, toi seule as tout fait ; comment le reconnaître ?

JEANNE.

Prince, dans le bonheur sois humain et clément,
Ainsi que tu le fus dans ton abaissement.
Tu connus, en des jours d'épreuve et de détresse,
Ce que vaut un ami quand le péril nous presse ;
Au faite des grandeurs parvenu désormais,
Roi, crains de l'oublier ; ne refuse jamais
Au dernier des Français ni merci ni justice,
Car d'un humble hameau sort ta libératrice.
Tu rangeras la France entière sous tes lois ;
Tu deviendras l'aïeul d'une race de rois,
Et ceux qui te suivront, en des temps plus prospères,
Éclipseront encor la gloire de leurs pères ;
Ils marcheront toujours de succès en succès,
Tant qu'ils conserveront l'amour des cœurs français :
L'orgueil peut seul causer leur chute et leur ruine ;
Et sous le chaume obscur d'où la faveur divine
M'envoya te sauver et combler tous tes vœux,
Le bras vengeur attend tes coupables neveux !

LE DUC.

Toi qu'assiste le ciel et que l'Esprit inspire,
 Puisque dans l'avenir tes regards peuvent lire,
 De ma race aujourd'hui révèle-moi le sort.

JEANNE.

Tu montas haut, Bourgogne, et veux monter encor !
 Ton cœur ambitieux, dans sa vaine espérance,
 Élève incessamment un édifice immense ;
 Mais bientôt du Seigneur les suprêmes décrets
 Arrêteront soudain ses rapides progrès.
 Cependant ne crains pas que ta race périsse ;
 Une vierge en sera la régénératrice,
 Et de son flanc naîtront des princes et des rois :
 Ils tiendront dans leurs mains deux sceptres à la fois ;
 Ils dicteront des lois ou de paix ou de guerre,
 Sur la terre connue, et sur une autre terre,
 Que l'Éternel encor cache au delà des eaux,
 Par delà d'autres mers qu'ignorent nos vaisseaux.

LE ROI.

Ah ! parle, si l'esprit divin te le révèle ;
 Cette amitié qu'ici nous renouons, doit-elle
 Unir aussi nos fils ?

JEANNE (après un moment de silence).

Rois ! craignez les débats !
 Redoutez la discorde, et ne l'évoquez pas

De l'antré ténébreux où sa fureur sommeille !
Rien ne peut la dompter sitôt qu'elle s'éveille ,
Elle ne connaît point de bornes ni de frein ,
Elle enfante une race aux entrailles d'airain ,
Une postérité redoutable et cruelle ;
Toujours la flamme allume une flamme nouvelle !
Ne m'interrogez plus ! hâtez-vous de jouir
Du présent. — Laissez-moi vous cacher l'avenir.

AGNÈS SOREL.

Jeanne ! tu me connais, et tu sais si j'aspire
A de vaines grandeurs ; veuille aussi me prédire...

JEANNE.

Mon œil voit des États la chute ou la splendeur ,
Ton destin tout entier repose dans ton cœur.

DUNOIS.

Mais quel est l'avenir réservé pour toi-même ?
Il n'en faut pas douter, c'est un bonheur suprême
Qui t'attend ici-bas , toi que chérit le ciel.

JEANNE.

Le bonheur est là-haut , au sein de l'Éternel.

LE ROI.

Abandonne ce soin à ma reconnaissance ,
Je veux rendre à jamais ton nom illustre en France ,
Et de ce même instant viens , agenouille-toi !

(Elle obéit , il la touche du fer de son épée.)

Jeanne ! je t'anoblis , moi , ton seigneur le roi ;
 Dans leur tombe aujourd'hui j'anoblis tous tes pères ,
 Que ta race s'égale aux races les plus fières ;
 Porte dans ton blason la blanche fleur de lis ,
 Que le sang des Valois soit seul en ce pays
 Plus noble que le tien , et que ton alliance
 Pour mes premiers barons soit une récompense.

(Jeanne se relève.)

DUNOIS (s'avance).

C'est dans l'abaissement de son obscur état
 Que mon cœur l'a choisie , et ce nouvel éclat
 Qui l'entoure , n'augmente , en illustrant sa race ,
 Ni mon sincère amour , ni sa gloire ; à la face
 De ce saint archevêque et de mon souverain ,
 Je lui fais maintenant offre de cette main ,
 Si de son alliance elle me trouve digne.

LE ROI (à Jeanne).

Il n'est donc point de borne à ton pouvoir insigne ?
 Rien ne peut dépasser ton pouvoir , je le vois ,
 Puisque tu sus dompter ce superbe Dunois ,
 Qui toujours insultait à l'amoureux servage.

LA HIRE (s'avançant).

Jeanne sans doute a droit au plus brillant hommage ;
 Quelque illustre qu'il soit , elle l'a mérité ;
 Mais son plus bel attrait est son humilité ;
 Aux orgueilleux désirs son âme est étrangère ,

Elle n'a pas besoin des grandeurs de la terre,
Et ne dédaigne pas, ou je la connais mal,
Le modeste avenir, l'amour d'un cœur loyal
Que je lui puis offrir.

LE ROI.

Et vous aussi, la Hire!

Deux nobles concurrents, je me plais à le dire,
Égaux en renommée, en mérite, en vertu,
L'un et l'autre l'honneur de leur pays! Veux-tu,
Après m'avoir rendu mes sujets, mon empire,
Désunir mes amis? Chacun des deux aspire
A cet unique prix, et je les tiens tous deux
Dignes de recevoir ce prix si glorieux.
Ton cœur seul doit ici décider : qu'il s'explique.

AGNÈS SOREL.

Je comprends sa surprise et son trouble pudique,
Je vois son chaste front se couvrir de rougeur ;
Qu'on lui donne le temps d'interroger son cœur,
De laisser, sans témoins, une amie, une femme,
Interpréter ses vœux, et lire dans son âme,
Si constamment fermée à tout penser d'amour.
Voici l'heure venue où je puis, à mon tour,
En sœur me rapprocher de la vierge sévère,
Où la compagne enfin lui devient nécessaire,
Pour entendre en secret de timides aveux.

Qu'on nous laisse d'abord ensemble toutes deux
 Nous consulter ici ; nous viendrons vous instruire
 De nos décisions.

LE ROI.

Sortons, venez !

JEANNE.

Non, Sire !

Ce qui colore ainsi mon visage, n'est pas
 La timide rougeur d'un pudique embarras.
 Je n'ai rien maintenant à dire en confidence,
 Que je ne puisse aussi dire en votre présence.
 Ces nobles chevaliers m'honorent par leur choix ;
 Mais je n'ai pas quitté pour le palais des rois
 Mes paisibles troupeaux et mes rustiques plaines,
 Afin de parvenir à des grandeurs mondaines ;
 Ce n'est point pour m'orner du myrte nuptial,
 Que mon bras s'est armé de ce glaive fatal,
 Que mon sein revêtit cette pesante armure.
 L'œuvre que j'accomplis veut une vierge pure :
 Je dois être à jamais vouée au Dieu jaloux ,
 Et je ne puis avoir un homme pour époux !

L'ARCHEVÊQUE.

La femme fut créée ici-bas pour qu'en elle
 L'homme puisse trouver sa compagne fidèle ;
 C'est en accomplissant sa destination ,

Qu'elle obéit au ciel ; et quand la mission
Qu'il voulut t'imposer, Jeanne, sera remplie,
La lutte terminée, et la paix rétablie,
Tu reviendras, quittant le glaive des combats,
Vers le sexe plus doux, que Dieu n'appelle pas
Aux pénibles travaux que réclame la guerre.

JEANNE.

J'ignore, monseigneur, ce qu'il me faudra faire ;
Mais lorsqu'il sera temps, alors l'esprit sacré
Me parlera sans doute, et moi j'obéirai.
Maintenant il me dit d'achever l'œuvre sainte ;
Car Reims ne nous a pas admis dans son enceinte,
Et je n'ai pas encore, ainsi que je le dois,
Vu la couronne au front du légitime roi.

LE ROI.

Mais nous marchons vers Reims, et nous serons sans doute
Bientôt sous ses remparts.

JEANNE.

Abrégeons-en la route !

L'ennemi se prépare à t'arrêter là-bas,
Mais à travers ses rangs je conduirai tes pas.

DUNOIS.

Mais quand tout sera fait, comme ton vœu l'ordonne,
Quand le front de ton maître aura ceint la couronne,
Voudras-tu consentir....

JEANNE.

Si l'arbitre éternel

Veut que je sorte un jour de ce combat mortel,
 Mon œuvre est accomplie alors, et la bergère
 Doit quitter le palais des puissants de la terre.

LE ROI (lui prenant la main).

L'Esprit seul parle encor dans ton sein ; mais tu dois
 Tôt ou tard, jeune fille, entendre une autre voix :
 Tous ces sanglants combats finiront ; la victoire
 Ramènera la paix ; rassasié de gloire,
 Ton cœur devra s'ouvrir, ainsi que tous les cœurs,
 A de tendres désirs ; tu verseras des pleurs,
 Pleins d'un charme secret, et que ton âme ignore ;
 Cette âme qu'à présent Dieu seul remplit encore,
 Alors d'un autre amour comprendra la douceur :
 A nous tous maintenant tu donnes le bonheur,
 Et, couronnant l'ouvrage auquel le ciel t'emploie,
 Tu feras d'un seul cœur le bonheur et la joie !

JEANNE.

Dauphin ! es-tu déjà las du céleste appui ?
 Tu veux donc en briser l'instrument aujourd'hui ?
 Profanant du Seigneur la pure messagère,
 Tu voudrais la souiller d'une vile poussière ?
 Hommes de peu de foi, vous tous, aveugles cœurs !
 Le ciel à vos regards dévoile ses splendeurs ;

Et quand devant vos yeux le miracle s'opère,
Vous ne voyez en moi qu'une femme vulgaire!
Une femme doit-elle, au milieu des guerriers,
S'armant de fer, marcher aux combats meurtriers?
Malheur, malheur à moi, que le Seigneur réclame,
Si, son glaive à la main, j'allais ouvrir mon âme
Aux profanes désirs d'un sacrilège amour!
Mieux vaudrait que jamais je n'eusse vu le jour!
N'irritez plus en moi l'Esprit par ce langage;
Un seul regard impur déjà m'est un outrage.

LE ROI.

Elle est inexorable, amis, n'insistons pas.

JEANNE.

Que la trompette sonne et m'appelle aux combats!
Je ne puis plus longtemps supporter cette trêve;
Il me faut obéir au pouvoir souverain
Qui me presse, qui veut que mon œuvre s'achève,
Qui m'ordonne d'aller accomplir mon destin!

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS; UN CHEVALIER.

LE ROI.

Qu'est-ce? que venez-vous nous annoncer, messire?

LE CHEVALIER.

L'ennemi se prépare à nous combattre, sire.
 Il a passé la Marne, et se met en état
 D'attaquer sans délai.

JEANNE

Le combat ! le combat !
 Aux armes ! maintenant l'âme n'a plus d'entraves ;
 L'ennemi marche à nous ! hâtez-vous donc, mes braves !
 Je vais tout disposer.

(Elle sort rapidement.)

LE ROI.

Allez la seconder,
 La Hire ! Ainsi Talbot refuse de céder,
 Et vient me disputer ici mon héritage,
 Devant Reims !

DUNOIS.

Ce n'est pas l'effet d'un vrai courage,
 C'est le dernier effort d'une vaine fureur.

LE ROI (au duc).

Ce jour doit effacer beaucoup de jours d'erreur.
 Mon cousin, je n'ai pas besoin de vous le dire,
 Vous allez me prouver votre repentir.

LE DUC.

Vous serez satisfait.

Sire,

LE ROI.

Je veux, l'épée en main,
 Moi-même, de l'honneur vous montrant le chemin,
 Vous conduire aux Anglais, et je vais en personne,
 Devant Reims qui m'attend conquérir ma couronne !
 Adieu, ma belle Agnès !

AGNÈS SOREL.

Je ne crains pas pour toi ;
 Nul doute n'affaiblit mon espoir et ma foi !
 Quand Dieu de sa faveur nous donne tant de gages,
 Est-ce pour démentir tous ces heureux présages ?
 Non, non, je dois bientôt, je le sens en mon cœur,
 Dans l'enceinte de Reims revoir mon roi vainqueur !

(Les trompettes sonnent , et tandis que la décoration change,
 l'orchestre exécute une musique militaire.)

La scène change et représente une place bordée d'arbres. Des soldats
 traversent rapidement le fond du théâtre.

SCÈNE VI.

Entre TALBOT soutenu par FASTOLF, et suivi de quelques
 soldats; peu après LIONEL.

TALBOT.

Placez-moi là, Fastolf. Le coup est sans remède ;
 Quittez-moi ; pour mourir je n'ai pas besoin d'aide.
 Retournez dans les rangs ; allez !

FASTOLF.

O jour cruel!

(Entre Lionel)

Quel spectacle à vos yeux s'offre, lord Lionel!
 Voyez le dernier coup que le sort nous réserve ;
 Le chef est là, mourant.

LIONEL.

Que le ciel nous conserve !

Ce n'est pas le moment de défaillir, milord !
 Ne cédez pas ainsi, résistez à la mort ;
 Levez-vous, rassemblez vos forces pour me suivre !
 Levez-vous ! contraignez la nature à revivre !

TALBOT.

C'en est fait, Lionel, tout est fini pour moi ;
 Notre pouvoir en France est détruit, je le voi ;
 Il est venu le jour marqué pour notre chute ;
 Vainement, hasardant une dernière lutte,
 J'ai voulu détourner le danger menaçant ;
 Abattu par le fer je suis ici, gisant,
 Pour ne plus me lever. Empêchez la déroute,
 S'il en est temps encor ; Reims est perdu sans doute,
 Sauvez Paris : ici tout effort serait vain.

LIONEL.

On m'apprend que Paris se soumet au dauphin.

TALBOT (arrachant l'appareil de ses blessures).

Coulez donc, flots de sang, car je suis las de vivre!

LIONEL.

Il me faut retourner où le combat se livre.
Fastolf, le chef ne peut s'arrêter en ce lieu ;
Ce poste va sans doute être enlevé dans peu ;
Déjà, brisant nos rangs, la Pucelle s'avance ;
Devant elle tout fuit.

TALBOT.

Tu triomphes, démente !
Et moi je dois périr ; oui, même un bras divin
A leur brutale peur s'opposerait en vain.
Éternelle raison ! fille de la lumière !
De ce vaste univers fondatrice première !
Qu'es-tu donc ? où donc est ton pouvoir souverain ,
Si le délire peut , comme un cheval sans frein ,
T'emporter ? si tu dois , impuissante victime ,
Malgré ton cri , rouler avec lui dans l'abîme ?
Qu'il soit maudit , celui qui consacra ses jours
A former , à mûrir , à poursuivre toujours
De grands desseins , des plans de sagesse profonde !
C'est le plus insensé qui gouverne le monde.

LIONEL.

Profitez des instants qui vous restent encor.
Recommandez votre âme au Créateur, milord !
C'est l'heure de songer à des choses plus graves.

TALBOT.

Si nous étions vaincus en braves par des braves,
 Nous songerions que tel est le destin commun ;
 Que la fortune change à l'égard de chacun.
 Mais penser que le sort aveugle nous oblige
 A succomber ainsi sous un grossier prestige !
 Notre vie employée à de si graves soins,
 Méritait une fin plus sérieuse au moins.

LIONEL.

Je dois vous dire adieu, milord ! Il faut que j'aie
 Accomplir mon devoir ; c'est après la bataille
 Que je pourrai verser les pleurs que je vous dois,
 Si la mort aujourd'hui m'épargne toutefois.
 Maintenant le combat exige ma présence,
 Car le destin là-bas tient encor sa balance.
 Au revoir, autre part... et peut-être dans peu :
 Pour deux anciens amis c'est un bien court adieu.

TALBOT.

C'en est fait ! je vais rendre au soleil, à la terre,
 Ces atomes qu'unit un lien éphémère,
 Pour produire en mon sein la joie ou la douleur ;
 Et du fameux Talbot, de ce puissant vainqueur
 Qui remplit l'univers de sa gloire guerrière,
 Il ne doit rien rester, rien qu'un peu de poussière.

Après nos vains efforts, tel est notre destin!
 Ainsi l'homme finit; ainsi, pour tout butin,
 La lutte avec la vie, et si longue et si rude,
 Nous laisse du néant la triste certitude,
 Et le profond mépris qu'on éprouve en mourant,
 Pour tout ce qui semblait et désirable et grand!

SCÈNE VII.

Entrent LE ROI, LE DUC DE BOURGOGNE,
 DUNOIS, DUCHATEL, SOLDATS.

LE DUC.

Tout est fait! nous voici maîtres de la redoute!

DUNOIS.

La victoire est à nous! l'Anglais est en déroute!

LE ROI (apercevant Talbot).

Mais quel est le mourant délaissé dans ce lieu,
 Qui dit à la lumière un si pénible adieu?
 Son armure m'annonce un chef. Que l'on s'empresse;
 Si toutefois on peut soulager sa détresse.

FASTOLF.

(Plusieurs soldats s'avaucent.)

Arrière, arrière tous! Voyez avec respect
 Celui dont si longtemps vous avez craint l'aspect.

LE DUC.

Que vois-je! c'est Talbot baigné de sang!

(Il s'avance vers lui; Talbot le regarde fixément et meurt.)

FASTOLF.

Arrière,

Duc de Bourgogne ! il touche à son heure dernière ;
 Qu'un traître en ce moment ne vienne pas encor
 D'un héros qui succombe empoisonner la mort.

DUNOIS.

Invincible Talbot ! ce vaste territoire
 Ne pouvait pas suffire à ta soif de victoire !
 Et pour te contenir, orgueilleux conquérant,
 Un si petit espace est enfin assez grand !
 Vous ne devenez roi que de cette heure, sire !
 Vous n'étiez point certain de posséder l'empire,
 Aussi longtemps qu'une âme existait dans ce corps.

LE ROI.

Il n'a pas succombé sous nos faibles efforts,
 Un plus puissant que nous sut dompter sa vaillance.
 Il est gisant ici, sur le sol de la France,
 Ainsi que le héros, tombé dans les combats,
 Meurt sur le bouclier fidèle à son trépas.
 Emportez-le. (Des soldats emportent le corps).

Qu'en paix repose sa poussière !

Au sein de ce pays où finit sa carrière,
 Je veux qu'un monument s'élève en son honneur ;
 Aucun autre ennemi, aucun glaive vainqueur
 Ne pénétra si loin ; honorant sa mémoire,

Le lieu de son tombeau racontera sa gloire.

FASTOLF (*remettant son épée*).

Je me rends, prince.

LE ROI (*la lui rend*).

Non, qu'il n'en soit point ainsi;

C'est un pieux devoir qui vous retient ici;

La dure guerre aussi le respecte et l'honore.

Maintenant, Duchâtel, mon Agnès tremble encore :

Dans le doute elle attend. Partez donc sans retard,

Rassurez sa tendresse, et courez de ma part

L'instruire du succès de mes armes; lui dire

Que je l'attends à Reims. Partez!

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS, LA HIRE.

DUNOIS.

C'est vous, la Hire!

Et Jeanne?

LA HIRE.

Je la cherche auprès de vous; hé quoi!

Vous a-t-elle quitté?

DUNOIS.

Lorsqu'au secours du roi

Il me fallut courir, je vous croyais près d'elle.

LE DUC.

Parmi les ennemis, oui, je me le rappelle,
J'ai vu tout récemment flotter son étendard.

DUNOIS.

Hâtons-nous. Je fremis, peut-être est-il trop tard !
Elle a trop écouté son courage indomptable ;
Au milieu d'ennemis, dont le nombre l'accable,
Elle nous cherche en vain et tombe sous leurs coups.

LE ROI.

Courez donc, sauvez-la !

DUNOIS.

J'y cours.

LA HIRE.

Venez !

LE DUC.

Nous tous !

(Ils sortent tous rapidement. Une partie déserte du champ de bataille ; on voit dans l'éloignement les tours de Reims éclairées par le soleil.)

SCÈNE IX.

Entre un chevalier en armure noire, la visière baissée. Jeanne le poursuit jusque sur le devant de la scène, où il s'arrête et l'attend.

JEANNE.

Fourbe ! toute ta ruse enfin m'est dévoilée !

Ta fuite, m'éloignant de l'ardente mêlée,
Sauva beaucoup d'Anglais que réclamait la mort ;
Mais toi-même à présent tu vas subir ton sort.
Il ne te reste plus que peu d'instants à vivre !

LE CHEVALIER NOIR.

Pourquoi t'acharnes-tu sans cesse à me poursuivre ?
Ta fureur insensée à moi s'attache en vain ,
Et mon destin n'est pas de périr par ta main.

JEANNE.

Je te hais ! je te hais dans l'âme ! je déteste
Ton aspect , ta couleur ténébreuse et funeste ;
Je te suivrai partout ; je ne puis refréner
Le désir de t'abattre et de t'exterminer.
Qui donc es-tu ? réponds : découvre ton visage !
Si Talbot n'était pas tombé dans le carnage ,
Je dirais que c'est lui maintenant que je voi.

LE CHEVALIER NOIR.

L'esprit de prophétie est-il muet en toi ?

JEANNE.

Dans le fond de mon cœur j'entends sa voix secrète
Qui parle hautement , et toujours me répète
Que le malheur est là , debout à mon côté !

LE CHEVALIER NOIR.

Jeanne d'Arc ! jusqu'ici rien ne t'a résisté ,
Jusqu'aux portes de Reims t'amena la victoire ;

Crois-moi, contente-toi d'une si haute gloire !
 La fortune en esclave a suivi tous tes pas ,
 Donne-lui son congé maintenant ; n'attends pas
 Que, lasse de son joug, elle s'en affranchisse :
 Car elle ne saurait rester toujours propice.

JEANNE.

M'arrêter en chemin sans accomplir mon vœu !
 Non, j'achèverai tout d'après l'ordre de Dieu.

LE CHEVALIER NOIR.

A ton bras tout-puissant nul ne peut se soustraire ;
 Tu triomphes toujours, redoutable guerrière !
 Dans les combats tout fuit ou tombe devant toi...
 Jeanne ! ne combats plus, je te le dis, crois-moi !

JEANNE.

Je ne suspendrai pas pour un jour cette guerre,
 Tant que résistera l'orgueilleuse Angleterre.

LE CHEVALIER NOIR.

Regarde ! devant toi Reims apparaît enfin ,
 Ce Reims, de ta carrière et le but et la fin ;
 Tu vois briller au loin la haute cathédrale ,
 Où tu vas diriger ta marche triomphale ,
 Et terminer ton œuvre , et couronner ton roi...
 N'entre pas dans ce lieu, je te le dis, crois-moi !

JEANNE.

Traître ! en vain tu voudrais intimider mon âme

Par l'oracle menteur que ta bouche proclame !
 Qu'oses-tu m'annoncer par ces mots solennels ?

(Le chevalier noir veut s'éloigner, elle s'y oppose).

Non, non, réponds, ou meurs !

(Elle veut lui porter un coup).

LE CHEVALIER NOIR la touche de sa main, elle reste immobile.

Fais mourir des mortels !

(Un coup de tonnerre, le chevalier noir disparaît).

JEANNE (reste interdite, mais se rassure bientôt).

Ce n'était rien qu'une ombre, un des esprits rebelles,
 Un fantôme sorti des flammes éternelles,
 Qui parut devant moi pour ébranler mon cœur ;
 Qu'ai-je à craindre en portant le glaive du Seigneur ?
 Oui, j'irai jusqu'au bout sans que ma foi faiblisse,
 Quand même je verrais l'enfer entrer en lice !

(Elle veut sortir).

SCÈNE X.

Entre Lionel.

LIONEL.

Prépare-toi, maudite, à me combattre ici ;
 Nous ne quitterons pas tous deux cet endroit-ci ;
 Nos plus braves guerriers sont tombés sous ta lame,
 Talbot entre mes bras exhala sa grande âme,

Je viens venger sur toi ce héros malheureux ;
 Connais celui qui t'offre un combat glorieux,
 Soit que dans cette lutte il triomphe ou qu'il meure :
 Sache que Lionel te défie à cette heure ;
 A tous les chefs anglais moi seul j'ai survécu,
 Et ce bras redoutable est encore invaincu.
 Entre les deux pays la lutte est terminée,
 A nous deux maintenant et sois exterminée...
 Combats!...

(Il l'attaque. Après un combat de quelques instants, elle lui fait tomber
 l'épée des mains. Il lutte avec elle.)

JEANNE (saisit par le cimier le casque de Lionel, et le lui arrache de ma-
 nière que le visage reste découvert; en même temps elle lève l'épée pour
 le frapper.)

L'ange de Dieu t'imvole par mon bras!...

Dans ce moment son regard rencontre le regard de Lionel. Elle demeure im-
 mobile et laisse lentement retomber son bras.

LIONEL (la regardant en face).

Eh bien ! qu'hésites-tu ? tu ne me frappes pas ?
 Tu m'as ravi l'honneur, satisfais ton envie,
 Prends l'existence aussi.

(Elle lui fait signe de s'éloigner.)

Fuir ? te devoir la vie ?

Jamais, plutôt mourir !

JEANNE (se détournant).

Je ne veux pas savoir

Que ton sort et ta vie étaient en mon pouvoir.

LIONEL.

Je rejette tes dons ; je te le dis encore ,
Immole un ennemi qui te hait , qui t'abhorre ,
Qui voulait te tuer !

JEANNE.

Frappe donc , et fuis !

LIONEL.

Quoi !

Et comment m'expliquer....

JEANNE (se cache le visage).

Malheur ! malheur à moi !

LIONEL.

Nul ennemi n'échappe à ton arme funeste.
Pourquoi donc m'épargner !

JEANNE (lève son épée sur lui avec un mouvement rapide ; mais l'ayant regardé en face , elle laisse encore retomber son arme.)

Souveraine céleste !

LIONEL.

N' invoque pas le ciel , il te réproue.

JEANNE (avec angoisse).

Dieu !

Qu'ai-je fait ! j'ai rompu , j'ai violé mon vœu !

(Elle se tord les bras avec désespoir).

LIONEL (la regarde avec intérêt , et s'approche d'elle).

Infortunée ! hélas ! que tu dois être à plaindre !

Tu me touches, je sens ma colère s'éteindre ;
 Tu ne fus généreuse ici que pour moi seul ;
 Je ne puis te haïr, et je sens mon orgueil
 Fléchir. D'où viens-tu ?

JEANNE.

Fuis!

LIONEL.

Ta beauté, ta jeunesse
 M'émeuvent de pitié ; ton destin m'intéresse ;
 Je voudrais te sauver, t'arracher à l'enfer !
 Viens ! renonce à ce pacte affreux ! jette ce fer !

JEANNE.

J'en suis indigne !

LIONEL.

Viens, viens, que je te délivre !
 Oh ! viens, n'hésite plus ! partons, suis-moi !

JEANNE (avec terreur).

Te suivre !

LIONEL.

Viens ! je veux te sauver ; je sens au fond du cœur
 Une pitié profonde, une immense douleur,
 Un désir invincible, inexplicable, extrême,
 De te sauver...

(Il la saisit par le bras).

JEANNE.

On vient ! fuis ! c'est Dunois lui-même !

On me cherche! on approche!.. Ah! fuis donc, les voici!
Ne perds plus un instant! s'ils te trouvent ici...

LIONEL.

Je te protégerai contre eux tous; sois sans crainte!

JEANNE.

Je meurs si tu péris!...

LIONEL.

M'aimes-tu?

JEANNE.

Vierge sainte!

LIONEL.

Te reverrai-je encor?

JEANNE.

Jamais, perds cet espoir!

LIONEL.

Pour gage que je dois encore te revoir,
Cette épée!

(Il la lui arrache.)

JEANNE.

Insensé! jusqu'où va ta démence!

LIONEL.

Nous nous retrouverons! j'en garde l'assurance!

(Il sort rapidement.)

SCÈNE XI.

JEANNE, DUNOIS, LA HIRE.

LA HIRE.

C'est elle!

DUNOIS.

Ne crains rien ; nous sommes près de toi ,
Jeanne.

LA HIRE.

C'est Lionel qui fuit là-bas, je croi.

DUNOIS.

N'importe! Jeanne, viens! à nos efforts tout cède;
Nous triomphons; le ciel nous dirige et nous aide;
Devant nos rangs vainqueurs les ennemis ont fui;
Reims se soumet à nous; ses portes aujourd'hui
S'ouvrent, et tout le peuple, à cris joyeux, appelle
Son légitime roi.

(Jeanne est près de s'évanouir.)

LA HIRE.

Qu'a-t-elle? elle chancelle!

DUNOIS.

Elle est blessée! ôtez le corselet pesant;
C'est au bras; la blessure est légère.

LA HIRE (à Jeanne).

Ton sang

A coulé... tu pâlis... la force t'est ravie!

JEANNE.

Ah! laissez-le tarir ensemble avec ma vie!...

(Elle tombe sans connaissance dans leurs bras.)



ACTE IV.

Une salle ornée pour une fête ; les colonnes sont entourées de guirlandes, on entend une musique de flûtes et de hautbois.

SCÈNE I.

JEANNE (seule).

Le bruit guerrier se tait ; aux luttes sanguinaires
Ont succédé les chants , les plaisirs et les jeux ;
Partout la joie éclate en transports populaires ,
Le temple s'est paré pour la fête des cieux ,
Le vert rameau se courbe en arcades légères ,
La fleur pend en festons au pilastre orgueilleux ;
Et la vaste cité peut contenir à peine
Les flots de spectateurs que cette pompe amène.
Le même cri de joie est partout répété ;
Et le même bonheur émeut toute la France ;
Les cœurs que divisaient la haine et la vengeance,
Partagent réunis cette félicité ;
Le Français plein d'espoir bénit cette alliance,
Et nomme sa patrie avec plus de fierté.
De son antique éclat s'entoure la couronne,

La France rend hommage à l'héritier du trône.
Et moi seule, au milieu de ce commun bonheur,
Dont le bras accomplit cette œuvre glorieuse,
Au milieu des transports, sombre et silencieuse,
Je voudrais fuir ces jeux, ce bruit, cette splendeur;
Mon regard erre loin de la foule joyeuse,
C'est au camp des Anglais que s'élançe mon cœur...
Jeanne doit éviter l'allégresse unanime,
Pour dérober à tous et sa honte et son crime.

Que dis-je? moi, moi dans mon âme
Porter l'image d'un mortel!
Une terrestre ardeur enflamme
Ce cœur, plein des secrets du ciel!
Moi la divine messagère,
Du Très-Haut la sainte guerrière,
Brûler d'un criminel amour
Pour l'ennemi de ma patrie!
Le crime qui souille ma vie,
Le dire à la clarté du jour!

(Les flûtes derrière la scène font entendre une mélodie douce et tendre).

Quels accords!... leur doux langage
Oh! qu'il trouble tous mes sens!
Il retrace son image,
Il rappelle ses accents!

Le combat, qu'il recommence !
Qu'au milieu de sa fureur
Je retrouve l'assurance
Et la force de mon cœur !

Ah ! la voix mélodieuse
De ces accords séducteurs
Remplit mon âme rêveuse
De langueur voluptueuse,
Et mouille mes yeux de pleurs!...

(Après un moment de silence, plus vivement.)

Devais-je l'immoler?... ce sanglant sacrifice,
L'achever?... Je le vis, et mon arme complice,
Aurait cent fois plutôt percé mon propre sein.
Hé quoi ? mon cœur peut-il, doit-il être inhumain ?
Quel est donc mon forfait ? de quoi suis-je coupable ?
La pitié serait-elle un crime impardonnable ?
La pitié ! mais pourquoi ne l'entendais-tu pas,
Lorsque d'autres tombaient, immolés par ton bras ?
Pourquoi se taisait-elle en ton âme endurcie,
Quand le jeune Gallois te demandait la vie,
Embrassant tes genoux ? quand son cri douloureux
T'implorait vainement. — O cœur astucieux !
Oses-tu bien tromper la lumière éternelle ?
La pieuse pitié. Non, ce n'était pas elle !....

Pourquoi mon œil sur lui s'est-il trop arrêté ?
Pourquoi me fallut-il voir sa mâle beauté,
Et subir de ses yeux la magique influence?...
C'est avec ce regard que ton crime commence,
Infortunée ! il faut un aveugle instrument
Au Seigneur ; tu devais agir aveuglément.
Tu regardas, et Dieu retira son égide,
Et l'enfer t'enlaça dans son piège perfide.

(Les flûtes répètent la même mélodie plaintive , Jeanne tombe dans
une triste rêverie).

Devais-je échanger ma houlette
Contre le glaive menaçant ?
Devais-je ouïr ta voix secrète,
Chêne au feuillage frémissant !

Oh ! pourquoi, céleste patronne,
A mes regards te présenter ?
Reprends, reprends-la, ta couronne,
Un front pur peut seul la porter !...

J'ai vu les anges de lumière,
Le ciel s'est ouvert à mes yeux,
Mais mon espoir est sur la terre,
Mon cœur n'appartient plus aux cieux !
Pour cette mission terrible

Est-ce moi qu'il fallait choisir ?
Cette âme, que Dieu fit sensible,
Hélas ! pouvais-je l'endurcir ?

Que ton pouvoir se manifeste
Par le bras de tes bienheureux ;
Choisis, dans ton séjour céleste,
Ces esprits purs et glorieux,
Au front desquels ta grâce brille,
Ces anges qui ne pleurent pas !
Mais pourquoi dans une humble fille
Te glorifier ici-bas ?

Que m'importe le sort des guerres,
Les princes et les conquérants ?
Sur mes montagnes solitaires
Je suivais mes agneaux errants.
Tu jetas ton humble victime
Dans les brillants palais des rois,
Son âme n'a connu le crime.
Qu'en obéissant à ta voix.

SCÈNE II.

JEANNE, AGNÈS SOREL.

(Agnès entre vivement émue ; apercevant Jeanne, elle court à elle, et la presse dans ses bras, mais réprimant aussitôt ce mouvement, elle tombe à ses pieds.)

AGNÈS.

Non, ce n'est pas ainsi qu'il faut que je te voie....

A genoux...

JEANNE.

Lève-toi ! que fais-tu ?

AGNÈS.

C'est la joie

Qui m'amène à tes pieds, elle inonde mon cœur ;

Il me faut l'épancher devant le Créateur.

C'est en toi que mon âme adore l'Invisible ,

Toi, l'ange protecteur, dont le bras invincible

Nous conduisit à Reims, et couronne mon roi.

Ce que je n'ai jamais rêvé de voir, c'est toi

Qui l'accomplis. Déjà le cortège s'apprête,

Le monarque est paré pour l'imposante fête ;

Tout brille autour de lui d'un solennel éclat,

Les pairs sont assemblés, et les grands de l'État,

Vont porter la couronne et la pourpre royale.

Le peuple à flots bruyants remplit la cathédrale ,
 La cloche livre au vent sa joyeuse clameur ,
 Oh ! pourrai-je en ce jour supporter mon bonheur !

(Jeanne la relève doucement , Agnès s'arrête un instant et la regarde).

Mais tu restes sévère et toujours impassible ,
 Tu ne me comprends pas , ton cœur est insensible .
 Tu donnes le bonheur , mais sans le ressentir ;
 Nulle joie ici-bas ne peut te réjouir ,
 Ton âme a vu des cieux l'ineffable lumière ,
 Et ne peut s'émouvoir du bonheur de la terre !

(Jeanne saisit vivement la main d'Agnès , mais l'abandonne aussitôt .)

Oh ! pourquoi n'es-tu pas une femme ! pourquoi
 Ne peux-tu pas sentir , aimer ! Désarme-toi ,
 Les combats sont finis , quitte cette cuirasse ,
 Parmi le sexe aimant viens reprendre ta place !

JEANNE.

Que dis-tu ?

AGNÈS.

Laisse là , cet appareil guerrier ;
 L'amour craint d'approcher ce sein couvert d'acier ;
 Sois femme , et de l'amour tu sauras la puissance .

JEANNE.

Me désarmer ! ici ! Tu veux que sans défense
 Sous le fer meurtrier je découvre mon sein !
 Oh ! que ne puis-je , Agnès , et sous un triple airain ,

De vos solennités, et surtout de moi-même,
Me garantir !

AGNÈS.

Dunois t'offre sa main, il t'aime ;
Une ardeur pure et noble enflamme son grand cœur.
Ah ! l'amour d'un héros, crois-moi, c'est le bonheur ;
Y répondre, est un bien cent fois plus doux encore.

(Jeanne se détourne avec effroi.)

Tu le hais ? non ! peux-tu le haïr ? on n'abhorre
Que celui qui nous a ravi l'objet aimé,
Mais nul ne l'est pour toi : ton cœur reste fermé
A toute émotion. Ah ! s'il était capable
D'un tendre sentiment.

JEANNE.

Plains mon sort déplorable !

AGNÈS

Que pourrait-il manquer à ta félicité ?
Ton pays de tes mains reçoit sa liberté,
Tu couronnes ton roi, ta marche triomphale
L'a conduit jusqu'à Reims, ta gloire est sans égale ;
Un peuple, heureux par toi, te célèbre en tous lieux,
La France retentit de ton nom glorieux,
Chaque voix à l'envi le bénit, le répète ;
Oui, la divinité de cette auguste fête
C'est toi seule, et la pourpre et le sceptre du roi

Ne le font pas briller de plus d'éclat que toi.

JEANNE.

Que ne puis-je, grand Dieu ! dans le sein de la terre
Me cacher !

AGNÈS.

Que dis-tu ! Quel étrange mystère ?
Comment te concevoir ! où donc serait celui
Qui, plein d'un noble orgueil, oserait aujourd'hui
Marcher le front levé, si ton regard se baisse ?
C'est moi, c'est moi, qui dois rougir de ma faiblesse,
Moi qui me sens si loin de toi, de ta vertu !
Dois-je te l'avouer ? et le concevras-tu ?
Ce n'est pas aujourd'hui la gloire de la France,
Ni ces transports soudains, ni cette joie immense,
Du trône rétabli la récente splendeur,
Mon pays libre enfin qui font battre mon cœur ;
Un seul être l'occupe, une seule pensée :
C'est lui, lui que bénit cette foule empressée,
Lui, l'objet des transports et des vœux de ce jour,
C'est lui, mon bien-aimé, c'est lui, mon seul amour !

JEANNE.

Oh ! rends grâce au destin ! ton cœur aime où tout aime.
Tu peux faire l'aveu de ton bonheur suprême,
Tu peux le proclamer à la face des cieux !
Cette fête est la tienne, et ce peuple joyeux,

Cette foule aujourd'hui , dont le bruit t'environne ,
C'est toi qu'elle applaudit, c'est toi qu'elle couronne,
Toi, qu'honore ce faste et tout cet appareil ;
L'objet de son amour, c'est lui, c'est le soleil ,
C'est l'astre qui répand le bonheur sur la terre ,
Et tu n'aperçois rien que sa splendeur n'éclaire !

AGNÈS (se jetant à son cou).

Oh ! oui, tu me comprends ! oh ! que tu me ravis !
Ce que mon âme sent, tu le peins, tu le dis.
Oui, tu connais l'amour et sa toute-puissance ,
Tu rassures mon cœur, et plein de confiance
Il s'ouvre tout entier.

JEANNE (s'arrachant de ses bras).

Va, porte ailleurs tes pas ;
Laisse-moi, quitte-moi, fuis, ne te souille pas
Par mon contact impur ! Laisse-moi loin du monde
Cacher, ensevelir dans une nuit profonde,
Ma honte, mon effroi, mon crime, mon malheur !

AGNÈS.

Je ne te conçois pas ; j'écoute avec terreur
Tes étranges discours ; mais ta pensée austère
Plane bien au-dessus des choses de la terre.
Qui pourrait deviner ce qui porte l'effroi
Dans ce saint cœur ?

JEANNE.

Agnès, la sainte ici c'est toi!
 Dans le fond de mon cœur si ton œil pouvait lire,
 Tu me repousserais... Tu devrais me maudire!

SCÈNE III.

Entrent Dunois, Duchâtel et la Hire; ce dernier porte l'étendard de
 Jaune.

DUNOIS.

Jeanne, nous te cherchons ; le roi veut qu'aujourd'hui
 L'étendard à la main, tu marches devant lui ;
 Dans les rangs des seigneurs t'avançant la première,
 Tu dois le précéder, pour que la France entière
 Atteste que ce roi, que tu rends à nos vœux,
 Te décerne l'honneur de ce jour glorieux.

LA HIRE.

Tout est prêt, suivez-nous; voici votre bannière;
 Le prince vous attend; venez, noble guerrière!

JEANNE.

Moi porter l'étendard! marcher devant le roi!..

DUNOIS.

Qui donc en serait digne? et quel autre que toi
 Oserait prendre en main cette bannière sainte?

Avec elle au combat tu t'élançais sans crainte.
Viens, qu'il soit dans ta main l'ornement le plus beau
De ces solennités.

(La Hire lui présente l'étendard ; elle recule en frémissant.)

JEANNE.

Loin de moi ce drapeau !

Otez-le de mes yeux !

LA HIRE.

Comment, quel trouble extrême ;
Ton drapeau te fait peur ? Regarde, c'est le même
Qu'agita si souvent ton bras victorieux ;
Ne sont-ce pas les traits de la reine des cieux,
Représentés ainsi que la Vierge immortelle
Te l'avait indiqué ?

JEANNE (regardant le drapeau avec terreur.)

C'est elle ; oui, c'est bien elle !

Ah ! je lis sur son front l'avenir, le passé...
Elle attache sur moi son regard courroucé.

AGNÈS.

Qu'as-tu ! reviens à toi, Jeanne ; approche, envisage
Ces traits divins ; ce n'est que sa terrestre image.
La Vierge, tu le sais, habite dans les cieux,
Dans l'éternel séjour des anges radieux.
Que ton esprit troublé se calme et se rassure....
Écoute-moi.

JEANNE.

Viens-tu punir ta créature,
Souveraine terrible! Et ton bras redouté
Va-t-il m'exterminer? Oui, je l'ai mérité!
Punis-moi, me voilà. Que ton courroux m'accable!
Fais tomber tes éclairs sur ma tête coupable!
Je t'ai désobéi; j'ai violé mon vœu;
J'ai souillé, profané ton saint nom!

DUNOIS.

Juste Dieu!

Quels discours effrayants!

LA HIRE (à Duchatel).

Ne pouvez-vous comprendre

Ce trouble?

DUCHATEL.

C'est à quoi nous devons nous attendre;
Voilà ce qu'en secret j'ai toujours craint.

DUNOIS.

Comment?

DUCHATEL.

Je me tais. Plût au ciel que le couronnement
Qu'on prépare eût eu lieu déjà. Je n'ose dire
Ce que je pense.

LA HIRE.

Eh quoi, Jeanne! l'effroi qu'inspire

Cet étendard, a-t-il saisi ton propre cœur?
 Que ce signe sacré répande la terreur
 Dans les rangs des Anglais; l'ennemi, le rebelle,
 Pâlit en le voyant; mais au Français fidèle,
 Il est toujours prospère.

JEANNE.

Il est vrai, tu dis bien :
 De tout fidèle il est l'espoir et le soutien.
 Mais à tout ennemi son aspect est funeste!

(On entend la marche du couronnement.)

Nous ne pouvons tarder davantage; il nous reste
 A peine un seul instant! viens donc, prends l'étendard;
 Le cortège déjà s'ébranle... Viens... On part!

(Ils lui mettent l'étendard entre les mains, et l'entraînent. La
 scène change et représente une place publique devant
 l'église cathédrale.)

SCÈNE IV.

Des spectateurs remplissent le fond du théâtre; Bertrand, Étienne, Claude-
 Marie sortent de la foule et s'avancent. On entend d'abord faiblement, en-
 suite toujours de plus en plus la musique du cortège.

BERTRAND.

Venez; entendez-vous! le cortège s'avance!
 Ce tumulte l'annonce : il n'est pas loin, je pense.
 Où courir pour mieux voir? Il faudrait nous placer

Sur cette plate-forme ! Oui, mais comment percer
Cette foule ?

ÉTIENNE.

Impossible. Une telle affluence
Ne se voit pas deux fois ; si d'un pas l'on avance,
On recule d'autant... Le long de ces maisons,
Arrêtons-nous ; le roi, du moins nous le verrons.

CLAUDE-MARIE.

Quelle presse, bon Dieu ! C'est une fourmilière !
On dirait que la France est ici tout entière.
Tout est plein, tout s'agite. Ici, de tout côté,
Comme un torrent sans fin le peuple s'est porté.
Le flux est si puissant partout, qu'il nous amène
Dans les remparts de Reims, du fond de la Lorraine.

BERTRAND.

Qui donc dans un tel jour serait indifférent,
Et ne franchirait pas la distance en courant ?
On a versé partout assez de sang pour mettre
Cette couronne au front du légitime maître...
Et le vrai roi, le roi que l'on sacre aujourd'hui,
Doit-il être moins bien accueilli que celui
Qu'ils firent à Paris ? je le dis à voix haute :
On n'est pas bon Français, on n'est pas patriote,
Dès que l'on peut rester à cette heure chez soi,
Et que l'on ne vient pas crier : Vive le roi !

SCÈNE V.

MARION ET LOUISE (se joignent aux précédents).

LOUISON.

Nous allons donc revoir notre sœur bien-aimée!

MARGOT.

Nous la retrouverons illustre et renommée ;
Nous la contemplerons dans toute sa splendeur ;
Et nous dirons tout bas : C'est Jeanne, notre sœur.

LOUISON.

Ah Dieu ! c'est comme un rêve, et je ne puis le croire ;
Quoi ! celle qui remplit la France de sa gloire,
Qui combat et fait fuir les ennemis tremblants...
La Pucelle, l'honneur et l'orgueil d'Orléans,
C'est Jeanne, notre sœur, dont chez nous on ignore
Le destin ! Se peut-il ?

MARGOT.

Quoi ! tu doutes encore ?

Tu vas en être sûre et la revoir ici
De tes yeux.

BERTRAND.

Le cortège approche ; le voici.
Regardez ! regardez !

SCÈNE VI.

Des musiciens ouvrent la marche. Des enfants vêtus de blanc, tenant à la main des branches vertes, suivent; après eux viennent deux hérauts d'armes; ensuite une troupe de pertuisaniers, puis les magistrats en robe. Deux maréchaux de France, leur bâton à la main. Le duc de Bourgogne portant l'épée, le comte de Dunois portant le sceptre; d'autres grands du royaume portant la couronne, le globe impérial, la main de justice; d'autres portant des offrandes; puis viennent des chevaliers revêtus de leurs habits d'ordre; des enfants de chœur suivent avec leurs encensoirs. Deux évêques portant la sainte ampoule; l'archevêque tenant la croix. Ensuite paraît Jeanne, sa bannière à la main; elle a la tête baissée; sa démarche est mal assurée. Pendant qu'elle passe, ses sœurs témoignent leur étonnement et leur joie.—Immédiatement après vient le roi sous un dais porté par quatre barons. Il est suivi des gens de sa maison; des soldats ferment la marche. Quand le cortège est entré dans l'église, la musique cesse.

SCÈNE VII.

LOUISE, MARION, CLAUDE-MARIE,
ÉTIENNE, BERTRAND.

MARION.

As-tu vu?

CLAUDE-MARIE.

La guerrière

Dont l'armure était d'or, qui portait la bannière
Devant le roi...

MARION.

C'était elle... c'est notre sœur,
C'est Jeanne!

LOUISE.

Et nous étions si près d'elle, et son cœur
Ne l'a pas deviné; son visage était pâle,
Son œil pensif, baissé, sa démarche inégale,
Elle avançait tremblante. Oh! je n'ai pu la voir
Avec joie.

MARION.

Ah! grand Dieu! qui l'aurait pu prévoir,
Lorsqu'elle était eucor notre pauvre compagne,
Et menait le troupeau paître sur la montagne,
Qu'un jour nous la verrions dans un éclat pareil,
Au milieu de ce faste et de cet appareil!

LOUISE.

Il s'est donc accompli, le rêve de mon père!
On s'incline devant sa fille, on la révère.
Mais n'eût-il pas aussi quelque songe effrayant?
Ah! malgré moi mon cœur se serre en la voyant
Si grande!

BERTRAND.

Venez donc voir la cérémonie!

Pour peu que nous tardions elle sera finie ;
Allons vite, venez !

MARION.

Oui, peut-être là-bas
Rencontrerons-nous Jeanne ; ah ! volons sur ses pas.

LOUISE.

Et pourquoi ? dans ces lieux qu'attendre davantage ?
Nous l'avons vue ici, retournons au village.

MARION.

Sans l'embrasser ?

LOUISE.

Crois-tu que nous soyons ses sœurs ?
Sa place est près des rois et des puissants seigneurs.
Elle était, même avant sa grandeur actuelle,
Étrangère à nous tous.

MARION.

Nous mépriserait-elle ?

BERTRAND.

Le roi même ne nous méprise pas, vraiment ;
Ne saluait-il pas le peuple à tout moment ?
Si grande qu'elle soit, elle n'est pas l'égale
Du souverain.

(Un grand bruit de cloches éclate dans l'église.)

CLAUDE-MARIE.

Allons ! vite ! à la cathédrale !

(Ils se perdent dans la foule qui remplit le fond du théâtre.)

SCÈNE VIII.

Entre Thibaut vêtu de noir; Raymond le suit et s'efforce de le retenir.

RAYMOND.

Venez, Thibaut; sortons de la ville; vos yeux
Ne rencontrent ici que des regards joyeux.
Que ferez-vous parmi cette foule bruyante?
Ah! croyez-moi, partons; votre tristesse augmente
A l'aspect de ce peuple heureux et triomphant.
Fuyons vite. . .

THIBAUT.

As-tu vu ma malheureuse enfant?

RAYMOND.

Ah! venez.

THIBAUT.

As-tu vu comme l'infortunée
Marchait en chancelant, tremblante et consternée?
As-tu bien remarqué son front décoloré,
L'effroi que trahissait son regard égaré?
Elle sent son malheur. Oui, c'est l'instant propice
Pour la sauver, l'instant qu'il faut que je saisisse.

(Il veut s'éloigner, Raymond le retient.)

RAYMOND.

Restez! que voulez-vous donc faire? juste ciel!

THIBAUT.

Abaisser, écraser son orgueil criminel,
 Détruire sa grandeur et sa vaine puissance ;
 La ramener de force à son Dieu qu'elle offense,
 Au Dieu qu'elle renie. .

RAYMOND.

Ah ! restez ; songez-y !

Est-ce à son père, hélas ! à la punir ainsi ?
 Pour faire son malheur l'aurez-vous retrouvée ?
 Non ! . . .

THIBAUT.

Périsset son corps , si son âme est sauvée !

(Jeanne se précipite hors de l'église sans sa bannière ; le peuple l'entoure ,
 se presse autour d'elle , baise ses habits ; elle est retenue au fond du
 théâtre par la foule).

C'est elle ! épouvantée , elle fuit le saint lieu ;
 Le jugement divin pèse sur elle.

RAYMOND.

Adieu !

N'exigez pas que j'aïlle avec vous ; je vous laisse.
 J'arrivai plein d'espoir , je pars plein de tristesse.
 J'ai revu votre fille en ce jour , et je dois
 La quitter , et la perdre une seconde fois.

(Il s'éloigne ; Thibaut sort du côté opposé.)

SCÈNE IX.

JEANNE, ENSUITE SES SŒURS.

JEANNE (s'avançant).

Non, je ne puis rester! cette voûte s'écroule!
La voix de l'orgue est comme un tonnerre qui roule
Au-dessus de ma tête, et les vastes lambris
S'ébranlent; un essaim d'invisibles esprits
Se presse autour de moi, me poursuit et me chasse
Hors du temple! De l'air! oh! du ciel! de l'espace!..
J'ai laissé mon drapeau dans le lieu consacré!
C'en est fait! non, jamais je ne le toucherai!

(Après un instant de silence).

J'ai cru là-bas, parmi cette foule empressée,
Voir mes deux sœurs. Vain jeu de ma triste pensée!
C'était un rêve, hélas! non, elles sont ailleurs;
Elles sont toutes deux bien loin, mes bonnes sœurs!
Loin, loin comme les temps de ma joyeuse enfance,
Comme mes jours heureux de paix et d'innocence!

(Marion et Louise paraissent.)

Oui, c'est elle!

LOUISE (courant à Jeanne).

Ma sœur!

JEANNE.

Oh! ce n'était donc pas
 Une erreur? quoi! c'est vous? je vous presse en mes bras!
 Je vous retrouve encor ici... C'est vous; nous sommes
 Ensemble. .. En ce désert où se pressent tant d'hommes
 Je puis me reposer enfin sur votre cœur!...

MARION.

Elle nous reconnaît; c'est notre bonne sœur;
 Elle nous aime encore, ah! j'en étais certaine.

JEANNE.

Et votre amour vers moi de si loin vous amène!
 Vers moi qui vous quittai, qui partis sans adieu...
 Vous ne m'en voulez pas?

LOUISE.

C'était l'ordre de Dieu.

MARION.

Ton nom qui retentit de toutes parts en France,
 Le bruit universel de ton exploit immense
 Est venu jusqu'à nous, et nous avons quitté
 Le village pour voir cette solennité,
 Et pour te contempler, toi qui nous es si chère!
 Et nous ne sommes pas seules ici.

JEANNE (vivement).

Mon père
 Est avec vous? je dois le revoir aujourd'hui?

Pourquoi ne vient-il pas? conduisez-moi vers lui.

MARION (embarrassée).

Il n'est pas avec nous.

JEANNE.

Il refuse à sa fille

Le bonheur de le voir? de toute ma famille

Lui seul n'a pas voulu me serrer dans ses bras!

M'a-t-il bénie au moins, dites...

LOUISE.

Il ne sait pas

Que nous sommes ici...

JEANNE.

Pourquoi? pourquoi mon père

L'ignore-t-il, mes sœurs? quoi donc? est-ce un mystère?

Vous vous taisez... vos yeux évitent mon regard...

Mon père, que fait-il?

MARION (hésitant).

Il... Depuis ton départ...

LOUISE (lui faisant signe).

Ma sœur!

MARION.

Il est...

JEANNE.

Eh bien?

MARION.

Rêveur et solitaire...

JEANNE.

Rêveur...

LOUISE.

Oh ! ce sera, vois-tu, quelque chimère
 Qui le poursuit encor. Tu connais son humeur.
 Lorsque nous reviendrons lui dire ton bonheur,
 Il sera plus tranquille.

MARION.

Oui, toi si glorieuse,
 Toi qu'on honore tant, oui, tu dois être heureuse !
 N'est-ce pas ?

JEANNE.

Maintenant je le suis. Je vous vois ;
 Je puis vous embrasser. J'écoute votre voix ;
 Je crois revoir nos champs, ma chaumière lointaine,
 Les temps où je menais mon troupeau dans la plaine.
 Oh ! que j'étais heureuse alors ! et désormais
 Ne reviendra-t-il plus, ce bonheur ? Non, jamais !

(Elle cache son visage dans le sein de Louise ; Claude-Marie,
 Étienne et Bertrand paraissent et n'osent approcher.)

MARION.

Viens, Étienne ! Venez, Bertrand, Claude-Marie ;
 C'est qu'elle n'est pas fière, au moins, ma sœur chérie ;
 Elle ne fut jamais au village avec nous
 Plus douce et caressante. Approchez ; venez tous.

(Ils s'avancent et entourent Jeanne ; elle relève la tête et les regarde
 fixement.)

JEANNE.

Où suis-je ? répondez. N'était-ce qu'un mensonge ?
Ou le vain souvenir qu'après lui laisse un songe ?
Dites : n'ai-je quitté ni vous ni Domremi ?
Je suis parmi les miens, parlez ; j'aurai dormi
Sous le chêne sacré sans doute, et je m'éveille ;
Car des accents connus ont charmé mon oreille ;
Je vois des traits aimés. J'ai rêvé, n'est-ce pas ?
J'ai rêvé de dangers, de gloire et de combats,
De palais et de rois, de hauts faits et de trêves...
Voyez-vous, sous cet arbre on fait d'étranges rêves !
Sans doute ce n'étaient que des fantômes vains ;
En effet... et comment nous rencontrer à Reims ?
Jamais je n'ai quitté notre obscure cabane !
Ah ! redites-le-moi, n'est-il pas vrai ?

LOUISON.

Non, Jeanne !

Non, ce n'est pas un rêve, ainsi que tu le crois ;
Ton bras les accomplit ces immortels exploits ;
Et nous sommes à Reims. Regarde, sois-en sûre ;
Ce n'est pas une erreur ; touche ta riche armure,
Vois ce peuple assemblé ; regarde autour de toi.

(Jeanne porte la main à son sein, et tressaille.)

BERTRAND.

Et ce heaume brillant, vous le tenez de moi.

CLAUDE-MARIE.

Il n'est pas surprenant que vous ne puissiez croire
 A la réalité d'une si haute gloire;
 Un songe ne saurait être plus merveilleux.
 Ainsi n'en doutez plus.

JEANNE (*vivement*).

Venez! fuyons ces lieux!

Je retourne avec vous à notre humble chaumière,
 A mon vallon chéri, dans les bras de mon père!
 Fuyons vite! venez!

LOUISON.

Viens; oh! viens avec nous!

JEANNE.

Tous ces hommes ici tombent à mes genoux;
 Leur hommage insensé, qu'il accable mon âme!
 Venez; vous m'avez vue enfant et faible femme;
 Vous ne m'adorez pas, vous m'aimez.

MARION.

Tu pourrais

Quitter tout cet éclat, le quitter sans regrets;
 Pour toujours?

JEANNE.

Loin de moi l'odieuse parure
 Qui sépare nos cœurs! loin de moi cette armure!
 Je vous suis au hameau; je veux redevenir

L'humble fille des champs ; je veux vous obéir ,
 Sans jamais murmurer , soumise et repentante ;
 M'abaisser devant vous , être votre servante ,
 Votre esclave ; je veux , vouant mes jours obscurs
 Aux plus humbles devoirs , aux travaux les plus durs ,
 Longuement expier l'orgueilleuse pensée ,
 L'audacieux espoir de mon âme insensée !

(Les trompettes sonnent .)

SCÈNE X.

Le roi sort de la cathédrale , revêtu des insignes royaux ; Agnès Sorel , l'archevêque , le duc de Bourgogne , Dunois , la Hire , Duchatel ; seigneurs , chevaliers , peuple .

Vive le roi !

(Fanfares et trompettes .)

LE ROI.

Français ! je réponds à l'amour
 Que mon peuple loyal me témoigne en ce jour .
 Notre couronne fut conquise par l'épée ,
 Du sang des citoyens elle est encor trempée ;
 Puisse autour d'elle enfin verdier , selon nos vœux ,
 Le rameau d'olivier... Nous remercions ceux
 Qui soutiennent nos droits dans cette triste guerre ;
 Nous pardonnons à ceux que nous comptions naguère
 Parmi nos ennemis ; ils seront tous absous .

L'arbitre tout-puissant fut clément envers nous ;
Que notre premier mot royal soit donc : clémence !

LE PEUPLE.

Vive, vive le roi !

LE ROI.

La couronne de France

Est un don que Dieu seul peut faire aux souverains ;
Mais nous évidemment la tenons de ses mains.
La voilà devant vous, sa sainte messagère,
Qui vous a délivrés du joug de l'Angleterre,
Qui vous rend votre roi. Que désormais son nom
Soit l'égal de celui de notre grand patron,
Saint Denis ; à jamais révérons sa mémoire,
Nous ferons élever un autel à sa gloire.

LE PEUPLE.

A celle qui sauva notre pays, honneur !

LE ROI (à Jeanne).

Toi qu'à notre secours envoya le Seigneur,
Si, telle que nous tous, tu naquis sur la terre,
Dis-moi quel est le don, le sort qui peut te plaire ;
Mais si cela n'est pas, si ton pays natal
Ne se trouve qu'aux cieux ; si ton corps virginal,
Dans cette forme pure et touchante, recèle
Quelque divin rayon de lumière éternelle,
Fais tomber le bandeau qui nous couvre les yeux ;

Parais sous ton aspect céleste et radieux,
Afin que devant toi, courbés dans la poussière,
Nous puissions t'adorer à genoux.

JEANNE (s'écriant tout à coup).

Dieu! mon père!

(Thibaut sort de la foule et vient se placer devant sa fille.)

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENTS, THIBAUT.

PLUSIEURS VOIX.

Lui, son père!

THIBAUT.

Oui, son père infortuné; c'est lui
Qui lui donna la vie, et qui vient aujourd'hui
Accuser son enfant.

LE ROI.

Qu'est-ce? que veut-il dire?

DÜCHATTEL.

Ah! c'est une clarté terrible qui va luire!

THIBAUT (au roi).

Tu crois être sauvé par le bras du Seigneur;
Roi trompé! peuple aveugle! abjurez votre erreur!
C'est l'enfer qui t'assiste, ô malheureuse France!

(Effroi général).

DUNOIS.

C'est homme est fou !

THIBAUT.

C'est toi dont je plains la démence ;

C'est toi qui, comme eux tous, agis en insensé !

Quoi ! ces princes, ce sage archevêque ont pensé

Que Dieu pût faire choix d'une femme vulgaire

Pour se manifester ? Eh bien, devant son père

Qu'elle ose soutenir le mensonge effronté

Qui trompa trop longtemps votre crédulité.

Au nom du Dieu vivant, par lequel je t'adjure,

Réponds : te sens-tu, Jeanne, irréprochable et pure ?

(Profond silence; tous les regards sont fixés sur Jeanne. — Elle reste immobile).

AGNÈS.

O ciel ! elle se tait et ne répond pas !

THIBAUT.

Non !

Elle ne répond pas à ce terrible nom,

Qui même dans l'enfer fait tressaillir de crainte

Les esprits ténébreux. — Elle, une vierge sainte !

Elle un pur instrument de la Divinité !

Son odieux dessein longtemps fut médité

En un endroit maudit, sous le sombre feuillage

D'un chêne, où célébrant le sabbat, d'âge en âge,

S'assemblent les damnés dans des nuits de terreur ;

C'est là qu'elle a vendu son âme au tentateur,
 Au prix du vain éclat d'une gloire éphémère!

LE DUC.

C'est horrible! pourtant on doit croire ce père,
 Lorsqu'il vient accuser son propre enfant.

DUNOIS.

Non, non!

Cet homme est insensé. — Cette accusation
 Dont il charge sa fille, outrageant la nature,
 Ne flétrit que lui seul.

AGNÈS SOREL (à Jeanne).

Parle, je t'en conjure!

Romps ce silence affreux; oui, nous croyons en toi!
 Parle, dis un seul mot; nous ajouterons foi
 A ce que tu diras. — Oh oui! c'est impossible!
 Parle, disculpe-toi de ce crime terrible!
 Un seul mot de ta bouche, et nous croirons en toi.

(Jeanne reste immobile. Agnès s'éloigne d'elle avec terreur.)

LA HIRE.

Elle est hors d'elle encor. La stupeur et l'effroi
 Ont enchaîné sa langue. — Ah! cet affreux blasphème
 Doit faire frissonner l'innocence elle-même.

(Il s'approche d'elle.)

Jeanne, rassure-toi! la candeur se défend
 Par un muet langage, un regard triomphant,

Qui confond l'imposture et la force à se taire.
Lève ton front ! Punis, en ta sainte colère,
Ce soupçon si honteux et trop mal combattu,
Dont on ose souiller ta céleste vertu.

(Jeanne reste immobile, la Hire se retire avec effroi ; le mouvement général augmente.)

DUNOIS.

Quoi donc ! peuple et seigneurs, tout tremble d'épouvante...
Croit-on à ce forfait ? Non, elle est innocente ;
Je le garantis, moi, sur mon honneur : voici
Mon gant de chevalier. — Qui la condamne ici ?

(Un coup de tonnerre ; tous restent terrifiés.)

THIBAUT.

Réponds au nom du Dieu dont le tonnerre gronde ;
Dis que j'en ai menti ; dis que l'esprit immonde
N'habite pas ton cœur !

(Un second coup de tonnerre plus fort que le premier ; le peuple fuit de tous côtés.)

LE DUC.

Ah ! quels signes ! grand Dieu,
Protégez-nous !

DUCHATTEL (au roi).

Venez, sire, quittez ce lieu !

L'ARCHEVÊQUE (en s'avançant vers Jeanne).

Je t'interroge au nom du Seigneur. Ton silence
Est-il preuve de crime, ou preuve d'innocence ?

Réponds ! et si là-haut cette terrible voix
S'élève en ta faveur, prends en main cette croix.

(Jeanne reste immobile. Le tonnerre éclate avec violence. Le roi, Agnès Sorel, l'archevêque, le duc de Bourgogne, la Hire et Duchâtel sortent.)

SCÈNE XII.

JEANNE, DUNOIS.

DUNOIS.

Je crus en toi, sitôt que je te vis, ô Jeanne !
Et maintenant, malgré l'arrêt qui te condamne,
Et le ciel menaçant, et ce peuple atterré,
C'est toi, toi seule encor, Jeanne, que j'en croirai,
Plus que le monde entier, que ce tonnerre même !
Dans ton noble courroux, dans ta vertu suprême,
Dédaignant de répondre à ce soupçon honteux,
Tu te tais... Je comprends ton silence avec eux ;
Mais moi, je n'ai jamais conçu ce doute indigne ;
Jeanne ! ne me dis rien ; tends-moi la main en signe
Que tu comptes sur moi, que tu consentiras
A faire triompher ta cause par mon bras.

(Il veut lui prendre la main ; elle se détourne avec un mouvement convulsif ; il reste devant elle, accablé d'effroi.)

SCÈNE XIII.

JEANNE , DUNOIS , DUCHATEL , PUIS
RAYMOND.

DUCHATEL (*révenant*).

Jeanne d'Arc, notre maître, en sa clémence, ordonne
Qu'on vous laisse sortir de la ville; personne
Ne vous insultera. Le sauf-conduit du roi
Vous protège. Venez, mon prince, suivez-moi.
Quelle fin !

(Il sort; Dunois revient de sa stupeur, jette un dernier regard sur Jeanne, et suit Duchâtel. — Jeanne reste entièrement seule. Au bout de quelques moments paraît Raymond; il demeure quelque temps éloigné et la contemple avec une muette douleur; ensuite il s'approche d'elle et la prend par la main.)

RAYMOND.

Saisissez l'instant ; la rue est vide.
Quittons ces lieux. Venez, je serai votre guide.

(A l'aspect de Raymond elle donne le premier signe d'émotion, le regarde fixement, et lève les yeux au ciel ; puis elle le saisit vivement par la main et sort avec lui.)



ACTE V.

La forêt des Ardennes. Dans le fond, des huttes de charbonniers.-Il fait très-sombre, le tonnerre gronde, et l'on voit briller de fréquents éclairs ; l'explosion d'armes à feu se mêle dans l'éloignement au bruit de l'orage.

SCÈNE I.

LE CHARBONNIER ET SA FEMME.

LE CHARBONNIER.

Quel horrible fracas ! quel orage, grand Dieu !
Le ciel semble inondé par des torrents de feu !
L'œil ne distingue rien dans cette nuit soudaine ;
On dirait que l'enfer aujourd'hui se déchaîne.
Les frênes en craquant courbent leurs hauts sommets,
On sent trembler le sol. La tempête jamais
N'éclata plus terrible. — Et pourtant cette guerre
Des éléments, qui fait rentrer dans leur repaire,
L'ours et le loup cruel, elle n'apaise pas
Les hommes. Entends-tu les décharges là-bas
Se joindre au hurlement de l'ouragan ? Nos frères
Peuvent du fier Anglais distinguer les bannières ;
Le bois seul les sépare, et le combat sanglant,

Peut se renouveler de moment en moment....

La mort plane sur eux.

LA FEMME DU CHARBONNIER.

Que le ciel nous assiste!

D'où vient donc que l'Anglais de nouveau nous résiste?

N'était-il pas enfin découragé, battu?

LE CHARBONNIER.

Il a repris du cœur, depuis qu'à Reims, vois-tu,

On a tout découvert. Or, Jeanne étant sorcière,

Le diable n'est plus là pour nous tirer d'affaire,

Et tout va mal.

LA FEMME DU CHARBONNIER.

Qui vient?

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS , RAYMOND PARAÎT AVEC
JEANNE.

RAYMOND (à Jeanne).

Ces huttes que voici

Pourront nous abriter.... arrêtons-nous ici.

Pour nous mettre à couvert de ce terrible orage,

Contre les éléments que peut votre courage?

La colère du ciel ne dure pas toujours.

La fatigue vous tue; hélas ! depuis trois jours,
 Sans prendre aucun repos, errant à l'aventure,
 Des racines vous ont servi de nourriture.

(Il s'avance.)

Ce sont des charbonniers, je crois; entrons chez eux,
 Venez.

LE CHARBONNIER.

Vous paraissez bien fatigués tous deux,
 Voulez-vous pour abri notre pauvre chaumière ?

LA FEMME DU CHARBONNIER.

Eh quoi ! la jouvencelle en attirail de guerre !
 Mais c'est bien de saison, car la femme aujourd'hui,
 Sur les pas du soldat, guerroyant avec lui,
 Parcourt le camp anglais, couverte d'une armure;
 Les manoirs n'offrent plus une retraite sûre...
 Et n'avons-nous pas vu la fille d'un berger
 Conduire nos soldats et vaincre l'étranger !

(L'orage s'apaise, le ciel s'éclaircit.)

LE CHARBONNIER.

Tu choisis mal ton temps pour discourir... apporte
 Quelque breuvage, au lieu de jaser de la sorte.

(La femme entre dans sa cabane.)

RAYMOND (à Jeanne).

Non, Jeanne, tous les cœurs ne sont pas froids et durs.
 On rencontre parfois, sous les chaumes obscurs,
 Des hommes bienfaisants et bons. Prenez courage ;

Le soleil reparaît plus pur après l'orage.

LE CHARBONNIER.

Vous allez retourner vers les nôtres ? je crois
Que les lieux sont peu sûrs ; l'Anglais parcourt le bois,
Son camp est près d'ici.

RAYMOND.

Malheur à nous ! que faire ?

LE CHABONNIER.

Mon fils qui va rentrer vous conduira , j'espère,
Sans accident : il peut, par un sentier secret,
Vous faire promptement traverser la forêt ;
C'est une route où nul danger ne vous menace.

RAYMOND (à Jeanne).

Quittez plutôt ici le casque et la cuirasse ;
Ce fer peut vous trahir, et ne vous défend pas.

(Jeanne fait un signe de refus.)

LE CHARBONNIER.

La jeune fille est triste. Ah ! chut ! j'entends des pas :
Oui, quelqu'un vient à nous, je pense...

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, LA FEMME DU CHARBONNIER

(Elle sort de la cabane , une coupe à la main. Un jeune garçon vient d'un autre côté.)

LA FEMME DU CHARBONNIER.

Sois tranquille,

C'est Anet, notre fils, qui revient de la ville.

Enfin donc le voici !

(à Jeanne.)

Tenez, buvez.

LE CHARBONNIER (à son fils).

Eh bien,

Quelle nouvelle, Anet? Est-ce qu'on ne sait rien

Des Anglais? que dit-on à la ville?

LE JEUNE GARÇON.

(Il regarde Jeanne, qui porte la coupe à ses lèvres; il la reconnaît, s'approche d'elle et lui arrache la coupe des mains.)

Ma mère!

Que faites-vous? Fuyez! votre hôte est la sorcière
D'Orléans!

LE CHARBONNIER ET SA FEMME.

Seigneur Dieu!

(Ils s'enfuient tous trois en se signant.)

SCÈNE IV.

JEANNE, RAYMOND.

JEANNE (calme et résignée).

Je le vois, tout me fuit ;
La malédiction, l'anathème me suit.
Abandonne-moi donc, Raymond, songe à toi-même.

RAYMOND.

Moi vous abandonner dans ce péril extrême ?
Quel guide... ?

JEANNE.

N'ai-je pas le guide qu'il me faut ;
N'as-tu pas entendu le tonnerre là-haut ?
Sois sans crainte, je vais où mon destin me mène,
Et j'atteindrai le but sans effort et sans peine.

RAYMOND.

Hélas ! où fuirez-vous, Jeanne ! de quel côté ?
Là-bas est l'ennemi contre vous irrité ;
Ici le camp français où vous n'osez paraître.

JEANNE.

Il ne m'arrivera rien que ce qui doit être.

RAYMOND.

Qui vous apportera votre aliment grossier ?
Contre l'homme cruel et le loup carnassier,

Qui vous protégera ? quand vous serez souffrante,
 Qui vous soulagera ?

JEANNE

Je connais chaque plante,
 Chaque simple des bois ; j'appris de mes troupeaux
 A distinguer, comme eux, parmi les végétaux,
 Les venins de leurs suc ; de loin j'entends la source,
 Et je sais consulter les astres et leur course ;
 La nature est bien riche, et l'homme vit de peu.

RAYMOND (lui prenant la main).

Ah ! ne voulez-vous pas vous souvenir de Dieu,
 Implorer son pardon, et faire pénitence ?

JEANNE.

Tu m'accuses aussi ? toi !

RAYMOND.

Mais votre silence...

JEANNE.

Toi qui veux partager mon exil, mon malheur ;
 Toi, mon dernier ami ; toi, le seul dont le cœur
 S'attache encore à moi ; qui m'es resté fidèle
 Quand tous me repoussaient, tu me crois criminelle ?
 Tu penses que je suis l'infâme, l'être impur
 Qui renia son Dieu ?

(Raymond se tait.)

Oh ! cet arrêt est dur !

RAYMOND (stupéfait).

On vous accuserait à tort de maléfices.

JEANNE.

Moi!

RAYMOND.

Les esprits d'enfer n'étaient point vos complices,
Et Dieu seul vous guida miraculeusement
Pour sauver votre roi.

JEANNE.

Le pouvais-je autrement ?

RAYMOND.

Comment! qu'entends-je! et vous, vous avez pu vous taire
Quand on vout imputait un crime imaginaire?
Vous parlez maintenant, Jeanne; et devant le roi,
Lorsqu'il fallait parler, vous vous taisiez : pourquoi,
Grand Dieu ?

JEANNE.

Sans résister je devais me soumettre
Aux décrets rigoureux de mon suprême maître.

RAYMOND.

Eh quoi ! ne pouviez-vous dire la vérité ?
Ne pouviez-vous répondre à ce père irrité ?

JEANNE.

C'est de Dieu que nous vient ce qui nous vient d'un père :
Cette épreuve à la fois et rude et salutaire,

Sera , n'en doute pas , un acte paternel.

RAYMOND.

Contre vous s'élevait même la voix du ciel.

JEANNE.

Puisque le ciel parlait, je gardais le silence.

RAYMOND.

Vous pouviez par un mot prouver votre innocence,
Détruire cette erreur, ce mensonge odieux.

JEANNE.

Ce n'est pas une erreur, c'est un arrêt des cieux.

RAYMOND.

Vous étiez innocente, et supportiez l'injure,
L'opprobre, sans laisser échapper un murmure !
Je reste devant vous accablé de stupeur,
Dans le fond de mon sein je sens frémir mon cœur...
Ah ! j'aime à vous absoudre, et j'hésitais à croire
Que vous eussiez commis une action si noire ;
Mais pouvais-je songer, grand Dieu ! qu'un cœur mortel
Subirait en silence un arrêt si cruel ?

JEANNE.

Si je n'obéissais en aveugle à mon maître,
Moi, son élue, aurais-je été digne de l'être ?
Et ne crois pas, ami, que mon sort soit si dur :
Tu plains mon dénûment, mais mon état obscur
M'y sut accoutumer : je fuis, je suis proscrite,

Mais dans la solitude où le ciel m'a conduite,
 J'appris à me connaître ; au sein de ma splendeur,
 Quand je sentais la lutte engagée en mon cœur,
 Et que l'on enviait ma haute destinée,
 C'est alors que j'étais vraiment infortunée.
 Dieu m'a prise en pitié ; je suis guérie enfin ;
 Advienne que pourra, la paix est dans mon sein :
 Et comme cet orage épurait la nature,
 Mon âme, après l'épreuve, est enfin libre et pure.

RAYMOND.

Oh ! venez ; proclamons hautement devant tous
 Votre innocence ; allons, suivez-moi, hâtons-nous !
 Ne tardons plus !

JEANNE.

Celui qui voulut faire naître
 L'aveuglement fatal, le fera disparaître.
 Le fruit du destin tombe aussitôt qu'il est mûr ;
 Le jour qui doit m'absoudre, il viendra, sois-en sûr ;
 Et ceux dont maintenant l'anathème m'accable,
 Ceux qui m'ont réprouvée en me croyant coupable,
 Comprenant leur erreur, pleureront mon destin.

RAYMOND.

Faut-il donc s'en remettre au hasard incertain ?

JEANNE (lui prenant la main).

Tu ne vois que l'effet et la cause vulgaire,

Car le bandeau terrestre est devant ta paupière.
La puissance immortelle apparut à mes yeux ;
L'homme ne saurait perdre un seul de ses cheveux ,
Contre la volonté de son souverain maître.
Tu vois à l'horizon le soleil disparaître :
Comme il apparaîtra demain dans sa clarté ,
Doit se lever aussi le jour de vérité.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS ; LA REINE ISABEAU paraît dans le
fond avec un détachement de soldats anglais.

ISABEAU (encore derrière la scène).

C'est le chemin qui mène au camp anglais, je pense.

RAYMOND.

O ciel ! les ennemis !

(Les soldats anglais aperçoivent Jeanne, et se rejettent en arrière
avec terreur.)

ISABEAU.

Eh bien ! que l'on avance !

Qui vous arrête ?

LES SOLDATS.

Dieu nous soit en aide !

ISABEAU.

Eh quoi ?

Qu'est-ce donc , insensés , qui cause votre effroi ?
 Quel spectre vous fait peur, lâches ! quelle chimère ?

(Elle sort de la foule des soldats et recule involontairement en voyant
 Jeanne.)

Mais que vois-je ?

(Se rassurant aussitôt, elle marche vers Jeanne.)

Rends-toi ! je te fais prisonnière !

JEANNE.

Je le suis.

(Raymond s'enfuit plein de désespoir.)

ISABEAU (aux soldats).

Apportez des fers ; enchaînez-la !

Soldats, obéissez !

(Les soldats s'avancent tremblants vers Jeanne ; elle présente les bras
 aux chaînes.)

Ainsi donc la voilà ,

Cette toute-puissante et terrible Pucelle ,
 Qui comme un vil troupeau vous chassait devant elle !
 Elle-même ne peut se défendre aujourd'hui...
 Où donc est maintenant ce pouvoir inouï ?
 N'existe-t-il que tant qu'on y croit ? Sur mon âme ,
 En présence d'un homme elle n'est qu'une femme !

(A Jeanne.)

Par quel hasard es-tu loin des tiens dans ce bois ?
 Qu'y fais-tu ? d'où vient donc que le comte Dunois ,
 Ton zélé chevalier et protecteur , te quitte ?

JEANNE.

Je suis proscrite.

ISABEAU (stupéfaite).

Quoi ! que dis-tu ? toi, proscrire !
Qu'entends-je ? le dauphin te bannit ! et pourquoi ?

JEANNE.

Ne le demande pas ; mon sort dépend de toi ;
Tu peux en décider.

ISABEAU.

Proscrite ! pour quel crime ?
Proscrite, pour l'avoir retiré de l'abîme,
L'avoir sauvé, l'avoir fait roi de son pays...
Proscrite !.. A ce trait-là je reconnais mon fils !
Allez, emmenez-la ; montrez à notre armée
Ce fantôme effrayant qui l'a tant alarmée ;
Cette magicienne étrange, en vérité !
Toute sa force était dans votre lâcheté ;
C'est votre aveuglement qui faisait le prodige.
Elle ne fut jamais qu'une folle, vous dis-je ;
Qui, se sacrifiant pour son prince, reçoit
Le salaire royal pour prix de son exploit.
Allez ! que dans le camp elle soit emmenée ;
J'envoie à Lionel leur fortune enchaînée...
La voilà ! — Je suivrai bientôt.

JEANNE.

A Lionel !

Non ; donne-moi plutôt ici le coup mortel !

Partez !

SCÈNE VI.

JEANNE (*soldats*).

JEANNE.

Ne souffrez pas que de vos mains j'échappe,
Anglais! punissez-moi; que votre fer me frappe;
Plongez-le dans mon cœur, et ne m'épargnez pas;
Traînez-moi morte aux pieds du chef! Songez, soldats,
Songez bien que c'est moi qui fus la meurtrière
De vos meilleurs guerriers; que j'arrosai la terre
De flots de sang anglais; que je fus sans pitié!
Vengez-vous maintenant; avez-vous oublié
Combien de preux mon arme implacable et fatale
Priva du doux retour dans la terre natale!
Frappez-moi donc; frappez! car ce n'est pas toujours
Que vous pourrez ainsi disposer de mes jours...
Ne tardez pas! avant que j'échappe à ma chaîne,
Tenez-moi!

LE CHEF DU DÉTACHEMENT.

Nous devons obéir à la reine;
Faites ce qu'elle ordonne.

JEANNE.

Encore ! ciel vengeur !

Je n'ai donc pas atteint le comble du malheur ?

Oui, ton bras est pesant, ô vierge redoutable !

Ton saint courroux jamais ne sera-t-il calmé...

Nul dieu ne m'apparaît, nul ange secourable ;

Il n'est plus de prodige et le ciel est fermé !

(Elle sort avec les soldats.)

SCÈNE VII.

DUNOIS, L'ARCHEVÊQUE, DUCHATEL.

L'ARCHEVÊQUE.

Venez, prince ! Domptez cette sombre tristesse ;
 Dans le nouveau péril qui maintenant nous presse,
 Ne nous refusez pas votre puissant appui ;
 Votre roi vous attend, retournez près de lui.
 Suivez-nous.

DUNOIS.

Et d'où vient qu'un danger nous menace ?
 D'où vient que l'ennemi, retrouvant son audace,
 S'avance de nouveau ? Le péril s'éloignait,
 Tout était réparé ; la France triomphait ;
 Mais vous avez proscrit, accablé d'anathèmes
 Votre libératrice. Aidez-vous donc vous-mêmes.

Le camp qu'elle a quitté, je l'abandonne aussi.

DUCHATEL.

Prince, réfléchissez ! ne trompez pas ainsi
L'espoir de votre maître ; accordez à mon zèle...

DUNOIS.

Taisez-vous, Duchâtel ! vous avez douté d'elle
Le premier. Je vous hais, vous dis-je. Laissez-moi.

L'ARCHEVÊQUE.

Qui n'eût été saisi de stupeur et d'effroi ;
Qui ne l'eût soupçonnée en ce jour déplorable,
Alors que tout semblait la proclamer coupable ?
Nous étions aveuglés ; dans cet affreux moment,
Pouvait-on tout peser, réfléchir mûrement ?
Plus calmes aujourd'hui, nous doutons de son crime ;
Et déjà notre arrêt nous semble illégitime ;
Nous craignons qu'il ne dût offenser le Seigneur.
Le roi voudrait pouvoir réparer sa rigueur ;
Le duc est repentant, la Hire inconsolable ;
La consternation, le remords nous accable.

DUNOIS.

Elle, mentir ainsi ! Dieu ! si la vérité
Voulait prendre une forme, elle aurait emprunté
Ses traits ! Si la candeur, et la vertu sincère,
Et la sainte innocence habitent cette terre,
C'est sur sa lèvre pure et dans ses chastes yeux

Qu'elles ont leur asile.

L'ARCHEVÊQUE.

Hélas ! fassent les cieux
Qu'un prodige divin nous guide et nous éclaire !
Mais enfin quel que soit cet étonnant mystère ,
C'est toujours un forfait que nous avons commis :
Usant d'impurs moyens contre nos ennemis ,
Nous avons accepté l'assistance infernale ,
Ou proscrit une sainte en notre erreur fatale ;
Et notre égarement, aveugle ou criminel ,
Attire sur nous tous le châtiment du ciel.

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS, UN PAGE, PEU APRÈS RAYMOND.

LE PAGE (à Dunois).

Un pâtre, m'onseigneur, demande avec instance
Qu'on l'amène vers vous, et qu'en votre présence
On l'admette sur l'heure. Il dit avoir conduit
La Pucelle en sa fuite.

DUNOIS.

Ah ! qu'il soit introduit
A l'instant même. Va ! hâte-toi ! qu'on l'appelle !
C'est de sa part qu'il vient sans doute.

(Le page fait entrer Raymond ; Dunois s'avance précipitamment vers lui).

DUNOIS.

Où donc est-elle?

Où donc est Jeanne?...quand l'as-tu vue? en quel lieu?

RAYMOND.

Salut, noble seigneur! Je rends grâces à Dieu
 Qui me fait rencontrer ce saint homme, le père
 De tous les malheureux, et l'appui tutélaire
 Des opprimés.

DUNOIS.

Que fait Jeanne?

L'ARCHEVÊQUE.

Parle sans peur,

Mon fils.

RAYMOND.

Elle n'est pas coupable, monseigneur.
 Le peuple est aveuglé; je le jure et l'atteste
 Au nom de tous les saints; dans votre erreur funeste,
 Vous avez outragé la plus sainte vertu,
 Banni l'élue.

DUNOIS.

Où donc est-elle? le sais-tu?

RAYMOND.

Je m'offris à guider sa fuite solitaire;
 Elle m'ouvrit trop tard son âme tout entière.
 Que je meure à l'instant d'un supplice cruel,

Que je perde ma part de salut éternel,
Si Jeanne n'est pas pure, exempte de tout blâme.

DUNOIS.

Le soleil dans les cieux est moins pur que son âme!
Où donc est-elle?

RAYMOND.

Hélas! si Dieu vous dévoila
Son innocence, alors hâtez-vous, sauvez-la!
Mais qu'on ne tarde point si l'on veut qu'elle vive!
Elle est au camp anglais, captive.

L'ARCHEVÊQUE.

O ciel!..

DUNOIS.

Captive!

RAYMOND.

Dans les Ardennes. Là nous errions tous les deux.
La reine l'a trouvée et saisie à mes yeux.
Ah! celle qui mit fin à toutes vos alarmes,
L'abandonnerez-vous?

DUNOIS.

Sonnez l'appel! Aux armes!
Que tout marche au combat! l'honneur est compromis!
L'oriflamme est tombé aux mains des ennemis!
L'empire est en danger! la couronne est ravie!
Versons tous notre sang! donnons tous notre vie!

Que son peuple sauvé la délivre à son tour!

Jeanne, tu seras libre avant la fin du jour!

(Ils sortent).

SCÈNE IX.

L'intérieur d'une tourelle. Lionel, Jeanne. Entre Fastolf, ensuite Isabeau.

FASTOLF (entre précipitamment).

Ils n'écotent plus rien, et sur la prisonnière

Ils veulent à l'instant assouvir leur colère;

Ils exigent sa mort, ils demandent son sang.

Vous résistez en vain à leur cri menaçant,

Rien ne peut les calmer, nul frein ne les arrête;

Massacrez-la, vous dis-je, et jetez-leur sa tête.

ISABEAU (entrant).

Ils vont escalader les remparts du castel :

Apaisez les soldats en fureur, Lionel ;

Livrez-la : voulez-vous qu'à sa perte acharnée

La foule nous immole en sa rage effrénée ?

LIONEL.

Qu'ils viennent ; je crains peu leurs menaces ; ce fort

Résiste à leur fureur, il rend vain leur effort ;

Et je m'enterrerai sous ses débris, vous dis-je,

Avant que cette foule à lui céder m'oblige.

Dis, Jeanne, consens-tu ? contre un monde en courroux

Je te protégerai : réponds-moi.

ISABEAU (à Lionel).

Honte à vous !

LIONEL (à Jeanne).

Les tiens ne t'ont-ils pas repoussée et flétrie ?
Nul lien ne t'attache à l'indigne patrie
Qui te livre à l'exil pour prix de tes exploits :
Sur toi l'ingrate France a perdu tous ses droits.
Ses lâches chevaliers n'entrèrent pas en lice
Pour soutenir l'honneur de leur libératrice...
Moi je te défendrai, je serai ton soutien :
Pour te sauver je brave et mon peuple et le tien.
Sois donc à moi. Ma vie un jour te semblait chère,
Et cependant alors j'étais ton adversaire ;
Maintenant, lorsque tous se liguent contre toi,
Je suis ton seul ami, Jeanne.

JEANNE.

Tu n'es pour moi

Qu'un ennemi haï, l'ennemi de la France !
Rien ne peut nous unir ! Mais si la Providence
Permet que je t'inspire un sentiment d'amour,
Qu'il devienne propice à mon peuple en ce jour.
Délivre ce pays que l'Anglais tyrannise,
Remets entre nos mains toute ville conquise,
Fais-nous restituer ce qui nous fut ôté,

Aux prisonniers français donne la liberté,
 Commande à tes soldats de quitter nos rivages;
 Pour garants du traité, livre-nous des otages,
 Et je t'offre la paix alors au nom du roi!

ISABEAU.

Veux-tu dans ta prison nous faire encor la loi?

JEANNE.

Faites-le maintenant, car vous devez le faire.
 Jamais nous ne serons les serfs de l'Angleterre!
 Je vous le dis : jamais l'Anglais ne courbera
 La France sous son joug ! non, elle deviendra
 Votre tombeau plutôt ! Songez à la retraite,
 N'attendez pas l'affront de quelque autre défaite ;
 Vos plus vaillants guerriers sont tombés sous nos coups ;
 Quittez donc ce pays, il en est temps pour vous ;
 Votre pouvoir n'est plus, votre gloire est passée !

ISABEAU (à Lionel).

Pouvez-vous supporter son audace insensée ?

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS, UN CAPITAINE *entre précipitamment.*

LE CAPITAINE.

Venez, venez, milord ! rassemblez nos soldats ;

L'ennemi marche à nous ! venez, ne tardez pas !
De ses armes déjà brille la plaine entière.

JEANNE.

Ils viennent, mes guerriers ! orgueilleuse Angleterre !
Défends-toi maintenant, et redouble d'efforts,
L'instant en est venu !

FASTOLF.

Modère tes transports,
Tu vas mourir ici.

JEANNE.

Qu'importe que je meure !
Mespreux n'ont plus besoin de mon bras à cette heure.

LIONEL.

De tous ces vils Français je me ris aujourd'hui ;
Avant qu'elle ne vînt leur prêter son appui,
Ne les avons-nous pas trente fois mis en fuite !
Sur mon âme ! excepté celle qu'ils ont proscrite,
Je les méprise tous ! à ces faibles guerriers
Rappelons, cher Fastolf, les plaines de Poitiers.
Vous, madame, restez ici pendant l'affaire ;
C'est vous qui veillerez sur notre prisonnière ;
De ce lieu des soldats vont défendre l'accès.

FASTOLF.

Quoi ! milord, irons-nous combattre les Français
Sans arracher la vie à cette forcenée ? . . .

JEANNE.

Tu trembles donc devant une femme enchaînée ?

LIONEL (à Jeanne).

Promets-moi de ne pas chercher à fuir ce lieu.

JEANNE.

Fuir et me délivrer , c'est mon unique vœu.

ISABEAU.

Qu'on la charge à l'instant d'une plus lourde chaîne...

Encore ! Allez, Fastolf, n'en soyez pas en peine,

Elle ne fuira pas.

(On entoure de pesantes chaînes le corps et les bras de Jeanne).

LIONEL (à Jeanne).

Tu le veux donc ainsi,

Tu me repousses, Jeanne ; et pourtant, songes-y,

Maintenant il serait encor temps de le faire.

Abandonne la France, et passe à l'Angleterre,

Porte notre étendard, et tous ces ennemis...

Qui demandent ton sang, ils te seront soumis.

FASTOLF.

Venez, venez, milord !

JEANNE.

Va ! notre armée avance ;

Épargne tes discours, et songe à ta défense.

(Les trompettes sonnent, Lionel sort rapidement).

FASTOLF (à Isabeau).

Madame ! vous savez que je compte sur vous :

Si le sort se déclare aujourd'hui contre nous,
Si nous sommes vaincus....

ISABEAU (tirant un poignard).

J'en réponds sur ma tête!

Elle ne vivra pas pour voir notre défaite.

FASTOLF (à Jeanne).

Tu sais ce qui t'attend. Maintenant, si tu veux,
Demande au ciel qu'aux tiens ce combat soit heureux!

(Il sort.)

SCÈNE XI.

JEANNE, ISABEAU, SOLDATS.

JEANNE.

Certes ! je le ferai ; — cette ardente prière
Rien ne l'arrêtera ! — C'est la marche guerrière
De mon peuple chéri. Que son accent vainqueur
S'élève plein de joie, et vibre dans mon cœur !
Oui, victoire aux Français ! malheur à l'Angleterre !
La Pucelle ne peut, saisissant sa bannière,
O mes preux ! au combat vous guider en ce jour,
Mais son âme, du fond de cette sombre tour,
Vers vous s'élançe encor, toujours libre et fidèle !
Et vos accords guerriers l'emportent sur leur aile.
ISABEAU (à un soldat, en lui désignant une guérite au haut de la tour).
Sur ce point élevé va te placer, soldat,

Afin de m'informer des chances du combat.

(Le soldat monte à la guérite.)

JEANNE.

Une seule victoire, une dernière lutte,
O mon peuple ! un effort, pour consommer leur chute !

ISABEAU (au soldat).

Parle ?

LE SOLDAT.

On en vient aux mains. — Un chef audacieux,
Montant un cheval barbe, accourt, et, furieux,
Il dirige l'attaque, entouré de gens d'armes.

JEANNE.

C'est Dunois ! En avant ! qu'ils tombent sous tes armes,
Ces orgueilleux Anglais ! Va, hardi champion !
La victoire te suit !

LE SOLDAT.

Voilà le Bourguignon :

Il marche vers le pont, et veut s'en rendre maître.

ISABEAU.

Puissent dix fers anglais percer le cœur du traître !

LE SOLDAT.

Lord Fastolf lui résiste... — On redouble d'efforts,
Les nôtres et les siens combattent corps à corps.

ISABEAU.

Vois-tu pas le dauphin, dis-moi ?

LE SOLDAT.

La plaine entière

Se dérobe à mes yeux sous des flots de poussière ;
Je ne distingue plus...

JEANNE.

Que n'a-t-il mon regard !

Si j'étais à sa place au haut de ce rempart,
Nul objet ne pourrait échapper à ma vue ;
Mon œil suit le faucon qui se perd dans la nue,
Je compte les ramiers dans leur vol empressé.

LE SOLDAT.

Une mêlée affreuse a lieu près du fossé ;
L'élite des seigneurs y combat, ce me semble ;
Défenseurs, assaillants se confondent ensemble,
Le sol tout à l'entour est couvert de mourants.

ISABEAU.

Notre étendard ?

LE SOLDAT.

Il flotte au dessus de nos rangs.

JEANNE.

Que ne puis-je, perçant cette épaisse muraille,
De mon regard au moins diriger la bataille !

LE SOLDAT.

Dieu ! que vois-je ? ô malheur ! le chef, lord Lionel,
Entouré d'ennemis !

ISABEAU (à Jeanne en saisissant son poignard).

Ah ! ce mot t'est mortel !

LE SOLDAT (vivement).

Le péril est passé ! déjà la scène change ;
Fastolf les a tournés.

ISABEAU (à Jeanne).

C'est la voix de ton ange !

LE SOLDAT.

Nos courageux Anglais rompent leurs bataillons.
Victoire ! on fuit !...

ISABEAU.

Qui fuit ?

LE SOLDAT.

Français et Bourguignons !

Partout de rangs en rangs l'épouvante les gagne ;
La foule des fuyards inonde la campagne.

JEANNE.

Mon Dieu ! jusqu'à ce point ne m'abandonnez pas !...

LE SOLDAT.

J'aperçois un blessé qu'on emmène là-bas.
C'est un prince.

ISABEAU.

Un Français ?

LE SOLDAT.

On lève sa visière ;

C'est le comte Dunois !

JEANNE (saisit convulsivement ses fers).

Et je suis prisonnière !

LE SOLDAT.

La déroute est partout au comble... Ah ! dites-moi,
Qui porte un manteau bleu, brodé d'or ?

JEANNE (vivement).

C'est le roi !

LE SOLDAT.

Son cheval s'effarouche et devient indomptable ;
Il se cabre, s'abat ; sous le poids qui l'accable
Le cavalier s'épuise et se débat en vain...
Il redouble d'efforts ; il se dégage enfin.
Oui, le voilà debout ; mais les nôtres accourent ,
Ils sont déjà tout près ; ils l'atteignent, l'entourent...

JEANNE.

Oh ! le ciel n'a-t-il plus d'ange sauveur !...

ISABEAU (avec dérision).

Eh quoi !

Tu restes inactive ? Il est temps ; hâte-toi !

JEANNE (se précipitant à genoux).

Entendez, ô mon Dieu, le cri de ma détresse !
O vous, le seul espoir auquel mon cœur s'adresse !
Le fil de l'araignée, à votre voix, soudain
Peut devenir plus fort qu'une chaîne d'airain ;

Vous êtes tout-puissant ! il vous serait facile
 De changer à l'instant ma chaîne en fil fragile ;
 Dès que vous le voudrez, ce miracle aujourd'hui
 Se fera. De Samson vous devîntes l'appui,
 Lorsque aveugle et chargé de fers, dans sa misère ,
 Il se voyait en butte à l'ironie amère ;
 N'espérant qu'en vous seul, n'ayant que vous alors ,
 De sa vaste prison il saisit les supports ,
 Invoqua votre nom, vous, à qui rien ne coûte,
 Se baissa dans sa force , et fit crouler la voûte !

LE SOLDAT.

Victoire !

ISABEAU.

Qu'est-ce donc ?

LE SOLDAT.

Oh ! victoire ! Le roi

Est prisonnier !

JEANNE.

Seigneur ! Seigneur ! assistez-moi !

(Saisissant de ses deux mains ses chaînes , elle les brise.
 Au même instant elle se précipite sur un soldat,
 arrache son épée et s'élançe hors de la prison. Tous res-
 tent stupéfaits.)

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENTS, excepté JEANNE.

ISABEAU (après un long silence).

Rêvé-je? a-t-elle donc pu rompre cette chaîne?
Je l'ai vu de mes yeux, et je le crois à peine.

LE SOLDAT.

Est-ce l'aile du vent qui l'emporte là-bas?

ISABEAU.

La vois-tu? parle!

LE SOLDAT.

Elle est au milieu des soldats;
Au fort de la mêlée elle vole intrépide;
Mon œil ne peut la suivre en sa course rapide.
Elle est ici, puis là, dans vingt lieux différents :
Je crois l'apercevoir. — Elle brise les rangs.
Rien ne peut l'arrêter; tout cède devant elle.
Les Français ralliés, pleins d'une ardeur nouvelle,
Se retournent! Malheur! l'Anglais, saisi d'effroi,
Déserte nos drapeaux, jette ses armes!

ISABEAU.

Quoi!

Nous va-t-elle arracher la victoire certaine?

LE SOLDAT.

Elle vole au dauphin , le délivre et l'entraîne !
 Lord Fastolf tombe ! Dieu ! le chef est au pouvoir
 Des ennemis !..

ISABEAU.

Descends ! je ne veux rien savoir.

LE SOLDAT.

Hâtez-vous ! fuyez tous sans tarder davantage...
 Voici des gens armés !

(Il descend.)

ISABEAU (tirant son épée).

Frayez-vous un passage ;
 Lâches ! n'avez-vous pas une épée à la main ?

SCÈNE XIII.

(La Hire entre avec des soldats ; en l'apercevant, les gens de la reine
 mettent bas les armes.)

LA HIRE (s'avançant respectueusement).

Madame ! il faut céder ; tout effort serait vain.
 Vos gens se sont rendus. Acceptez mon escorte ;
 Dans quel lieu vous plaît-il de vous rendre ?

ISABEAU.

Il n'importe !

Pourvu que le dauphin ne soit pas où je suis,
Tout endroit me convient. Descendons, je vous suis.

(Elle lui remet son épée et sort avec lui et les soldats.)

SCÈNE XIV.

La scène change et représente le champ de bataille. — Des troupes françaises, enseignes déployées, remplissent le fond du théâtre. Sur le devant le roi et le duc de Bourgogne. Dans les bras des deux princes, Jeanne blessée à mort et sans signe de vie. — Ils s'avancent lentement. — Agnès Sorel se précipite sur la scène.

AGNÈS (courant au roi).

Je vous revois encor! vous êtes libre! Ah! Sire!

LE ROI (désignant Jeanne).

Je suis libre, à ce prix.

AGNÈS SOREL.

Jeanne! ô ciel! elle expire!

LE DUC.

C'en est fait; elle va nous quitter sans retour!
Cet ange a donc quitté le terrestre séjour;
Quelle céleste paix! Voyez... elle repose...
Comme un heureux enfant dont la paupière est close.
Et son sein ne bat plus, sa joue est sans couleur;
Mais sa main garde encore un reste de chaleur.

LE ROI.

Non ! elle ne doit plus revenir à la vie !
 En vain nous l'espérons... elle nous est ravie ;
 Elle est déjà là-haut un pur esprit des cieux,
 Et ne voit plus nos pleurs.

AGNÈS (jetant un cri).

Elle rouvre les yeux !

LE DUC.

Se pourrait-il ? grand Dieu ! le prodige s'achève !
 Elle vit, se ranime, et la vierge se lève !

JEANNE (debout, regardant autour d'elle).

Où suis-je ?

LE DUC.

Avec les tiens, ô Jeanne !

LE ROI.

Dans nos bras !

Dans les bras de ton roi.

JEANNE (après l'avoir longtemps regardé fixement).

Non, non, je ne suis pas
 Une magicienne ! oh non ! je vous l'atteste.

LE ROI.

Tu fus pure toujours comme un ange céleste !
 Nous étions aveuglés.

JEANNE (regarde en souriant autour d'elle).

Je suis donc avec vous ?

Le ciel qui me réclame a fléchi son courroux...
 Jeanne est avec les siens... elle n'est plus proscrite...
 Enfin elle n'est plus méprisée et maudite!
 Oui, je reconnais tout à présent. C'est mon roi!
 Et les drapeaux français flottent autour de moi!
 Mais je n'aperçois pas ma bannière; sans elle
 Je ne dois pas venir. Je lui restai fidèle;
 Je puis bien la montrer à mon maître divin :
 Il me l'a confiée, il l'a mise en ma main,
 Je dois la déposer là-haut devant son trône,
 Et l'heure en est venue.

LE ROI (se détournant pour cacher ses larmes).

Hélas ! qu'on la lui donne !

(On la lui présente. — Elle est debout, sa bannière à la main. — Une
 leur rose éclaire le ciel.)

JEANNE.

Voyez-vous l'arc-en-ciel paraître dans les airs ?
 Voyez-vous ? regardez !.. les cieus se sont ouverts.
 Quel ineffable aspect à mes yeux se présente !
 Parmi les séraphins elle est là, rayonnante,
 Avec son divin fils appuyé sur son sein...
 Voyez ! elle sourit, elle me tend la main.
 Oh ! qu'est-ce que je sens ? Où donc suis-je ? est-ce un rêve ?
 Un nuage doré mollement me soulève,
 Il m'emporte rapide, et l'armure d'airain
 En léger vêtement se transformé soudain...

La terre disparaît... là-haut!.. là-haut!.. vers elle!..

Oui, la douleur est courte, et la joie éternelle!

(Elle laisse échapper sa bannière et tombe dessus, morte. Tous se tiennent autour d'elle dans un muet attendrissement. A un signe du roi, on abaisse doucement tous les drapeaux sur le corps inanimé de Jeanne, de sorte qu'elle en est entièrement recouverte.)



4/



